

" LES SAINTS "

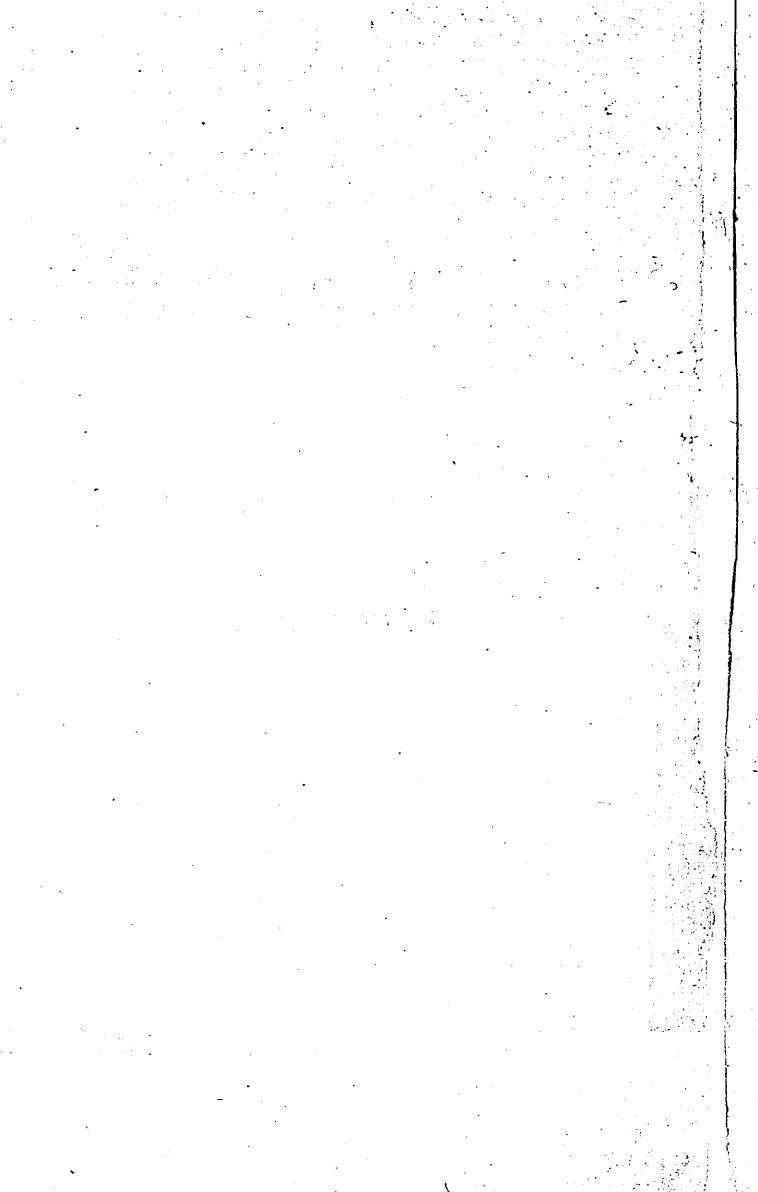
S^t Charles Borromée

(1538-1584)

par

LÉONCE CELIER

Victor Lecoffre



St Charles Borromée

112

" LES SAINTS "

Collection publiée sous la direction de M. HENRI JOLY, de l'Institut.

DERNIERS VOLUMES PARUS :

- Le B^x Urbain V, par l'abbé M. CHAILLAN. *Deuxième édition.*
La Vénérable Louise de Marillac, M^{lle} Le Gras, par EMMANUEL DE BROGLIE. *Troisième édition.*
Saint Patrice, par M. l'abbé RIGUET.
La Vénérable Catherine Labouré, par EDMOND CRAPEZ. *5^e édition.*
Saint Léon le Grand, par ADOLPHE REGNIER.
Saint Léger, par le R. P. CAMERLINCK.
Saint Ferdinand III, par JOSEPH LAURENTIE.
Saint Sidoine Apollinaire, par PAUL ALLARD. *Deuxième édition.*
La B^{se} Mère Barat, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Sixième édit.*
La Vénérable A.-M. Javouhey, par V. CAILLARD. *Deuxième édition.*
Saint Thomas Becket, par M^{sr} DEMINUID. *Deuxième édition.*
Saint Benoît Joseph Labre, par M. MANTENAY. *Deuxième édition.*
Saint Séverin, par ANDRÉ BAUDRILLART.
Sainte Mélanie, par GEORGES GOYAU. *Cinquième édition.*
Saint Pierre Damien, par DOM RÉGINALD BIRON. *Deuxième édition.*
Les Martyrs de Gorcum, par HUBERT MEUFFELS. *Deuxième édition.*
Sainte Hélène, par le R. P. ROUILLON. *Deuxième édition.*
Saint Martin, par ADOLPHE REGNIER. *Troisième édition.*
Saint Eloi, par PAUL PARSY. *Deuxième édition.*
Le Bienheureux Père Eudes, par HENRI JOLY. *Troisième édition.*
Madame Louise de France, la Vénérable Thérèse de Saint-Augustin, par GEOFFROY DE GRANDMAISON. *Quatrième édition.*
Sainte Colette, par ANDRÉ PIDOUX. *Deuxième édition.*
Le B^x Fra Angelico de Fiesole, par HENRY COCHIN. *4^e édition.*
Saint Théodore, par l'abbé E. MARIN. *Deuxième édition.*
Saint Pierre, par L.-CL. FILLION. *Troisième édition.*
Saint François de Borgia, par PIERRE SUAÛ. *Troisième édition.*
Saint Colomban, par l'abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Odon, par DOM DU BOURG. *Deuxième édition.*
Le B^x Curé d'Ars, par JOSEPH VIANEY. *Vingt-deuxième édition.*
La Sainte Vierge, par RENÉ-MARIE DE LA BROISE. *Sixième édition.*
Les B^{es} Carmélites de Compiègne, par VICTOR PIERRE. *5^e édition.*
Saint Paulin de Nole, par ANDRÉ BAUDRILLART. *Deuxième édition.*
Saint Irénée, par ALBERT DUFOURCQ. *Deuxième édition.*
La B^{se} Jeanne de Lestonnac, par l'Abbé R. COUZARD. *2^e édition.*
Saint Léon IX, par l'Abbé EUG. MARTIN. *Deuxième édition.*
Saint Wandrille, par DOM BESSE. *Deuxième édition.*
Le B^x Thomas More, par HENRI BREMOND. *Troisième édition.*
Sainte Germaine Cousin, par L. et F. VEUILLLOT. *Quatrième édition.*
La B^{se} Marie de l'Incarnation, M^{me} Acarie, par E. DE BROGLIE. *3^e édit.*
Sainte Hildegarde, par l'Abbé PAUL FRANCHE. *Deuxième édition.*
Saint Victrice, par l'Abbé E. VACANDARD. *Deuxième édition.*
Saint Alphonse de Liguori, par J. ANGOT DES ROTOURS. *3^e édition.*
Le B^x Grignon de Montfort, par ERNEST JAC. *Troisième édition.*
Saint Hilaire, par le R. P. LARGENT. *Troisième édition.*
Saint Boniface, par G. KURTH. *Troisième édition.*
Saint Gaëtan, par R. DE MAULDE LA CLAVIÈRE. *Deuxième édition.*
Sainte Thérèse, par HENRI JOLY. *Dixième édition.*
Saint Yves, par CH. DE LA RONCIÈRE. *Troisième édition.*
Sainte Odile, par HENRI WELSCHINGER. *Quatrième édition.*
Saint Antoine de Padoue, par l'abbé A. LÉPITRE. *Cinquième édition.*
La Bienheureuse Jeanne d'Arc, par L. PETIT DE JULLEVILLE. *11^e édit.*

Chaque volume se vend séparément. Broché. 2 fr.

Avec reliure spéciale. . . 3 fr.

" LES SAINTS "

St Charles Borromée

(1538-1584)

par

LÉONCE CELIER
"

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA & C^{ie}

RUE BONAPARTE, 90

—
1912

BX4700
C3C4

IMPRIMATUR

Parisiis, die 12^a novembris 1911.

ALFRED BAUDRILLART,
vic. gen., rect.



Dir,

PRÉFACE

Ce petit livre ne vise pas à l'érudition ; il n'apporte pas de *documents inédits* et n'est même pas fait entièrement *de première main*. Il serait d'ailleurs prématuré d'entreprendre sur saint Charles Borromée un travail qui prétende épuiser toutes les sources existantes et donner sur tout le dernier mot : tant que les Bollandistes n'ont pas livré au public les résultats de la vaste enquête qu'ils ont faite sur l'archevêque de Milan, aucun ouvrage définitif ne peut être écrit. Mais l'abondance des sources actuellement accessibles est assez grande, et les études sur saint Charles et son temps ont été poussées assez loin pour que l'on puisse être assuré que l'avenir, en précisant et en complétant certains détails, ne changera rien aux lignes essentielles de sa physionomie. C'est pourquoi il m'a semblé possible, non de composer une biographie,,

mais d'esquisser un portrait. J'ai visé uniquement à faire connaître ce que fut le cardinal Borromée, à donner une idée vraie de son caractère et de son rôle. On ne s'étonnera pas que j'aie parlé de lui avec toute l'admiration qu'il mérite, à mon avis, et avec tout le respect qu'un catholique doit, ce me semble, à un si grand saint. Ceux qui auront la patience de me lire avec un peu d'esprit critique s'apercevront, je l'espère, que la vérité historique n'y perd rien.

J'ai dû choisir parmi les faits, et je n'ai même pas cherché, en un volume de deux cents pages, à dire même un seul mot sur chaque épisode d'une vie qui fut mêlée à tant d'événements et remplie de traits si notables. J'ai laissé beaucoup de choses dans mes sources, et me suis appliqué seulement à les bien interpréter.

Ces sources peuvent se répartir en trois groupes : les anciennes biographies du saint, — les lettres et autres documents contemporains, — les travaux des modernes qui analysent ou reproduisent des documents contemporains.

Saint Charles était à peine mort, que ses amis et ses disciples commençaient d'écrire sa vie. Moins de trente ans après, il avait déjà été imprimé sur lui plusieurs ouvrages, dont les plus célèbres sont ceux de Bascapè et de Giussano, sans parler des

Vies moins importantes du cardinal Valier et de Possevin.

Carlo Bascapè, ami intime de saint Charles, son collaborateur de tous les instants, passa du clergé de Milan dans l'ordre des Barnabites, dont il fut supérieur général. Il mourut évêque de Novare. L'Église l'a déclaré Vénérable et son procès de béatification est pendant en cour de Rome. C'était un homme d'une profonde intelligence et d'un jugement supérieur. Il se montra toujours digne des missions de confiance dont saint Charles le chargea. Son ouvrage, publié à Ingoldstadt dès 1591, dix-neuf ans avant la canonisation, joint à de réels mérites littéraires une pénétration, une netteté de pensée et une sincérité, qui en font une source de premier ordre ¹. Quelques années plus tard, Giussano, dans la préface de sa propre *Vie de saint Charles*, écrivait que celle de Bascapè était *communément tenue pour un évangile* par tous ceux qui avaient connu le cardinal. C'a été mon guide principal au cours de mon travail, surtout pour ce qui regarde les dernières années de l'archevêque de Milan, dont Bascapè, témoin

1. L'édition que je cite est une des dernières publiées par l'auteur : *De vita et rebus gestis [sancti] Caroli cardinalis archiepiscopi Mediolanensis libri VII, Carolo a Basilica Petri, episcopo Novariensi, auctore*. Brescia, 1615, in-8°.

clairvoyant, nous a laissé le tableau le plus saisissant et le plus fidèle.

Giussano, oblat de Saint-Ambroise, a composé la biographie, pour ainsi dire officielle, de saint Charles. Il l'a écrite avec ses souvenirs personnels et, en partie, avec les actes du procès de canonisation, où il a puisé un grand nombre de traits édifiants. Son livre, plus diffus que celui de Bascapè et certainement moins bien composé, a eu, s'il est possible, encore plus de succès. Traduit en français dès 1615 par l'oratorien de Soulfour ¹, il eut alors l'honneur d'une préface signée Pierre de Bérulle. Un siècle plus tard, le préfet de l'Ambrosienne, Baltasar Oltrocchi, ajouta à la version latine, qu'en avait donnée Rossi, une série de notes fort importantes, puisées dans la correspondance du saint et les autres documents milanais ². L'ouvrage de Giussano, ainsi complété, est devenu classique. Il donne, au point de vue de la chronologie, des renseignements très précieux.

On peut rattacher à la même catégorie de documents les nombreux opuscules qui furent impri-

1. *Histoire de la Vie, Vertus, Mort et Miracles de saint Charles Borromée, écrite en italien par le docteur J. P. Giussano, traduite en françois par Nicolas de Soulfour.* Paris, 1615, in-4°.

2. *De vita et rebus gestis S. Caroli Borromei libros septem, ex J. P. Glussiano, B. Rubeus latine reddidit, Balthassar Oltrocchi notis uberrimis illustravit.* Milan, 1751, in-4°.

més à Milan, au xvi^e et au xvii^e siècle, pour rapporter des traits de la vie de saint Charles ou des événements auxquels il était mêlé. J'en cite plusieurs au cours de ce livre, notamment les lettres des témoins de sa mort. J'ai encore puisé bien des renseignements dans les deux auteurs du temps qui nous ont laissé le récit du Concile de Trente, quoique tous deux aient nui à leur crédit d'historiens, Fra Paolo Sarpi¹ en écrivant un pamphlet contre la cour de Rome et non une histoire impartiale, Pallavicini² en s'attachant à réfuter Fra Paolo, plutôt qu'à donner un exposé complet et ordonné des faits.

C'est surtout pour le Concile que j'ai cherché à m'éclairer par les lettres et les documents officiels. Les trois volumes parus du grand ouvrage de M. Susta sur *la Cour de Rome et le Concile de Trente*³ contiennent toute la correspondance du pape, du secrétaire d'État, des légats et des nonces, de 1560 à 1563. C'a été ma principale source ; j'y ai ajouté quelques traits recueillis dans la collection des lettres originales de saint Charles et de Pie IV, con-

1. P. Sarpi, *Histoire du Concile de Trente*, traduite par Amelot de la Houssaie. Amsterdam (?), 1704, in-4°.

2. *Vera OEcumenici Concilii Tridentini Historia*, a P. Sfortia Pallavicino, Augsbourg, s. d., in-fol.

3. *Die Römische Kurie und das Konzil von Trien unter Pius IV*. Vienne, 1904-1910, 3 vol. in-8°.

servées à la Bibliothèque Ambrosienne et dans le recueil des rapports adressés à la Cour de France par ses ambassadeurs à Rome et à Trente, recueil imprimé dès le xvii^e siècle¹. Pour l'histoire générale de saint Charles et de son ministère pastoral, il existe deux ouvrages classiques. Ce sont d'abord les *Actes de l'Église de Milan*² qui renferment les décrets des conciles provinciaux, les ordonnances synodales, etc... La dernière édition, due à M^{sr} Ratti, peut passer pour définitive. C'est, en second lieu, le recueil des *Documents*³ sur la vie de saint Charles publié par le chanoine A. Sala, recueil formé surtout avec des fragments de la correspondance de l'Archevêque. Des lettres de saint Charles avaient déjà été publiées çà et là dès le xvii^e siècle. Au xviii^e, des ennemis des Jésuites firent des collections de celles qui leur semblaient propres à servir à leur campagne : c'est l'origine des fameux recueils de Lugano⁴.

Plus près de nous, la collection de l'*Archivio storico Lombardo* m'a fourni un bon nombre de

1. *Instructions et Lettres des Rois Très Chrétiens et de leurs ambassadeurs, concernant le Concile de Trente* [par M. Dupuy]. Paris, 1654, in-4°.

2. *Acta Ecclesiae Mediolanensis*. Milan, depuis 1890, 4 vol. in-fol.

3. *Documenti circa la Vita e le gesta di San Carlo Borromeo*. Milan, 1857-1861, 3 vol. in-4°.

4. Cf. ci-après, p. 112.

documents et d'articles intéressants sur la famille de saint Charles et son rôle à Milan, et l'ouvrage de MM. Steffens et Reinhardt, des pièces très importantes sur son action dans les Cantons Suisses¹.

Parmi les travaux modernes, je dois une mention spéciale au livre de M. l'abbé Sylvain. Cette *Histoire de saint Charles*², en trois volumes, contient une quantité d'extraits de lettres inédites, dont la traduction est généralement soignée : j'en ai beaucoup fait usage. J'ai également beaucoup emprunté à la revue spéciale qui fut publiée de 1908 à 1910 par le comité fondé à Milan pour célébrer le troisième centenaire de la canonisation³. Les 26 numéros de cette revue forment une collection très précieuse de faits et de textes habilement commentés, accompagnés d'une illustration documentaire de tout premier ordre.

Je dois enfin quelques lumières sur le séjour de saint Charles à Rome au beau travail de D. R. Ancel, *La disgrâce et le procès des Caraffa* (Maredsous, 1909, in-8°).

En terminant, je dois adresser des remercie-

1. *Die Nuntiatur von G. F. Bonhomini* (1579-1581), t. I. Soleure, 1906, in-4°.

2. *Histoire de saint Charles Borromée, Cardinal et Archevêque de Milan*. Paris, 1884, 3 vol. in-8°.

3. *San Carlo Borromeo nel terzo Centenario della Canonizzazione*, Milan, 1908-1910, in-8°.

ments chaleureux à tous ceux qui m'ont aidé dans ce travail, en particulier au R. P. Van Ortroy, hollandiste, sans les avis de qui je n'aurais même pas pu l'entreprendre, et à M^{gr} Ratti, préfet de la bibliothèque Ambrosienne, qui a mis à ma disposition, avec beaucoup de bonne grâce, les trésors de ce magnifique dépôt.

Paris, 4 novembre 1911.

En la fête de saint Charles.

SAINT CHARLES BORROMÉE

CHAPITRE PREMIER

LES BORROMÉE

..... pensando all' alto effetto
Che uscir dovea di Lui.....
(DANTE, *Inf.*, II, 17.)

La foule brillante d'étrangers, qui remplit chaque année les hôtels de Stresa et de Baveno, renferme peu d'amoureux du lac Majeur assez sincères pour s'aventurer le long de ses rives méridionales. Quand on vient de traverser les Alpes, on se résigne difficilement à perdre de vue les sommets neigeux ; et la grande baie, qui abrite les quatre îles merveilleuses, offre un panorama auquel on n'est pas tenté de se soustraire pour aller vers des paysages aux proportions plus modestes. Ceux qui viennent de la plaine, et dont l'œil n'a pas mesuré l'immensité des hautes cimes, se complaisent, au contraire, à ces horizons moins grandioses ; aussi les Milanais y

sont-ils venus en grand nombre : d'Arona à Belgirate, beaucoup de villas reflètent dans les eaux leurs terrasses et leurs balcons.

La surface du lac est ordinairement calme; elle n'offre, ni le bleu intense du lac de Garde, ni le vert étrange de celui de Lugano, ni même cette teinte opaline et transparente des flots qui battent les ruines de Cannero ou la pointe de Pallanza : le *Verbano*, sur le point de redevenir le Tessin, se contente habituellement de réfléchir la couleur du ciel, de « ce ciel de Lombardie si beau, quand il est beau », comme disait Manzoni. Au-dessus des villages et des maisons de plaisance, qui se blottissent au fond des petites baies, ou s'étalent sur les promontoires de la rive, s'élèvent des collines aux profils arrondis. Leurs flancs sont couverts de vigne, quand ils ne sont pas boisés; çà et là le rocher apparaît; on l'a, d'ailleurs, mis à nu en plusieurs endroits pour chercher de la pierre à bâtir, et les coteaux ainsi blessés ont pris un aspect tragique. Tout le reste est plutôt riant. En haut des pentes l'herbe alterne avec les châtaigniers; sur quelques sommets se dressent de petites chapelles, qui font distinguer des autres les mamelons qu'elles surmontent et leur communiquent une sorte de personnalité. Si, des bords du lac, on gravit une des collines qui l'entourent, la vue s'étend sur un horizon admirable : on a la nappe d'eau étincelante à ses pieds, au nord on devine les Alpes, à l'est on compte les petits lacs et les petites montagnes verdoyantes de la fertile Brianza et du pays

de Varese, au sud on embrasse une grande partie de la plaine lombarde.

Tel est le panorama dont la vue s'offre au dévot de saint Charles qui vient en pèlerinage à sa montagne sacrée, comme au touriste qui veut contempler de plus près le colosse d'Arona. La statue gigantesque du grand archevêque évoque puissamment cette figure si attachante, mais l'hommage n'est pas trop grand pour le héros. Tout nous rappelle d'ailleurs son nom, en ce coin de Lombardie : ici les îles qui portent ce nom sont encore la demeure de ses neveux, et là, plus près encore, se trouvent les restes de celle de ses parents. Mais les Iles Borromées n'étaient au ^{xvi}^e siècle que des îlots sauvages, tandis qu'Arona formait déjà une petite ville. Ses rues tranquilles s'étendaient sur la rive, dominées par sa forteresse, et de l'autre côté du lac, le village d'Angera, construit dans une position à peu près symétrique, dressait sur un rocher semblable un autre château fort. Les deux grosses tours semblaient se répondre, et monter la garde ensemble à l'entrée du lac. La *rocca* d'Angera, habilement restaurée, subsiste seule aujourd'hui ; elle peut nous donner une idée de ce que pouvait être sa puissante voisine. Tour carrée, murailles épaisses surmontées du créneau gibelin, fenêtres rares, porte étroite et défendue. La silhouette guerrière du château d'Angera donne à ce coin du lac une physionomie héroïque ; celle d'Arona devait être plus imposante encore, à en juger par le curieux modèle en bois du ^{xviii}^e siècle, que la

famille Borromée conserve aujourd'hui à l'Isola Bella.

Une vigne occupe à présent la place de la *rocca* ; quelques pans de murs et quelques fragments de tours sont tout ce qui en reste. Bonaparte, au cours de ses campagnes en Lombardie, en avait apprécié la valeur stratégique : il s'empressa de comprendre Arona parmi les forteresses qu'il se fit livrer au lendemain de Marengo, et il en ordonna la démolition, qui fut commencée le 11 juillet 1800 et achevée en quelques jours.

La position même d'Arona justifie l'importance qu'y attachaient les hommes de guerre. Dominant un passage assez étroit, à l'entrée de ce moyen naturel de communication qu'est le lac, Arona commande, par le lac, les deux grandes routes du Saint-Gothard et du Simplon, toutes deux fréquentées, depuis une époque reculée, par ceux qui passaient de France ou de Suisse en Italie comme négociants, comme pèlerins ou comme envahisseurs.

Aussi il y avait un château à Arona dès le ^x^e siècle ; ce château fut disputé, au cours du moyen âge, entre les empereurs d'Allemagne et les rois de France. Depuis le milieu du ^{xv}^e siècle, il était occupé par la famille Borromée, qui l'avait reçu en fief des Visconti, ducs de Milan. Ces Borromée étaient dès lors de grands seigneurs.

Les anciens biographes de saint Charles font observer qu'il ne serait pas bien séant de commencer par un long éloge de ses ancêtres et de la grandeur terrestre de sa famille, la vie d'un saint, qui

mit toute son application à mépriser volontairement la pompe et la gloire de ce monde¹. On peut tout aussi justement faire le raisonnement inverse : le mépris du saint pour cette pompe et pour cette gloire apparaîtra d'autant plus méritoire que plus grande était l'illustration de son origine. Indépendamment de cette raison hagiographique, nous sommes conduits à rappeler au moins brièvement de quelle famille il sortait par le souci simplement historique de le situer dans son milieu, et d'expliquer, autant que possible, la formation de son caractère par les traditions de ses aïeux et par les conseils et les exemples qu'il reçut de ses parents.

Il n'y a rien de si difficile à débrouiller que les généalogies. Les documents anciens manquent le plus souvent, et ceux qu'on trouve sont rarement complets; ils ne sont pas toujours très sincères. Nous n'entreprendrons pas de remonter jusqu'aux premiers ancêtres des Borromée, et de suivre, génération par génération, toute leur descendance. Ce travail exigerait bien des dissertations critiques dont ce n'est pas ici le lieu. Nous nous contenterons de quelques noms et de quelques faits.

Saint Charles, dans sa jeunesse, signait volontiers *Buon Romeo*, Bon Romain, pour manifester, sans doute, son attachement au Saint-Siège. Les Borromée, quelle que soit l'étymologie de leur nom, paraissent avoir été, au moyen âge, de ri-

1. Bascapè, p. 5.

ches propriétaires toscans. Nous ne savons pas exactement où ils résidaient; d'anciens auteurs disent que c'est à San Miniato al Tedesco; l'histoire raconte qu'au ^{xiv}^e siècle les Florentins, dont ils étaient les adversaires, s'emparèrent de la direction politique de leur pays, et qu'ils émigrèrent plutôt que d'accepter cette domination. Ils se fixèrent en Lombardie, où ils ne tardèrent pas à avoir une position assez en vue. Filippo Borromeo était citoyen de Milan vers la fin du ^{xiv}^e siècle et l'un de ses fils fut compté parmi les nombreux tuteurs des enfants du premier duc Gian-Galeazzo. Ce beau commencement faillit n'avoir aucune suite : moins d'un siècle après l'établissement des Borromée à Milan, le dernier d'entre eux, Giovanni, mourait sans alliance. Il avait heureusement adopté en 1416 et laissait pour héritier de son nom et de sa fortune le fils de sa sœur Marguerite : Vitalian Vitaliano. Vitaliano Borromeo, — c'est sous ce nom qu'il est connu dans les annales de Milan, — appartenait par son père à une ancienne famille de Padoue, qui faisait commencer au premier siècle sa généalogie, et qui y comprenait un disciple de saint Pierre, saint Prodoscimo, et une martyre, sainte Justine. Les Vitaliani prétendaient aussi compter parmi leurs ancêtres une fille de Henri IV d'Allemagne. Toutes ces gloires furent revendiquées plus tard par les historiens de saint Charles. Elles assuraient aux Vitaliani une place assez honorable dans la ville où ils s'étaient installés; l'estime où les Milanais tenaient

les Borromée ne fit pas moins, je pense, pour y affermir la position de celui qui relevait leur nom et leurs armes. Vitaliano fut sénateur de Milan, et ce fut lui qui reçut de Fillippo-Maria Visconti le titre de comte et le fief d'Arona. Dans le courant du xv^e siècle, ses descendants s'allièrent aux familles les plus nobles du Duché. L'un d'eux, Giovanni, époux de Cleose Pio des seigneurs de Carpi, tenait en 1489 la bride d'Isabelle d'Aragon, lorsqu'elle entra solennellement à Milan au moment de son mariage avec Gian-Galeazzo Sforza. Le fils de Giovanni, Giberto I, avait épousé, en 1483, Madeleine de Brandebourg, qui descendait d'un rameau fixé à Mantoue de la famille des margraves, puis électeurs de Brandebourg. Saint Charles, quelque temps après avoir été nommé cardinal, écrivit à l'un de ses parents, lui demandant de composer une notice sur sa famille, pour servir de document à sa biographie dans un recueil général sur le Sacré Collège : il ne manqua pas d'insister sur cette alliance de son aïeul : « Vous chercherez avec tout le soin possible l'origine de notre famille, ses dignités, ses grandes alliances, comme celle avec une dame de Brandebourg, tout ce qu'il y a, en somme, de plus remarquable¹ ».

C'est un événement remarquable, en effet, que ce mariage, qui rapproche la famille du cardinal Borromée et celle des futurs rois de Prusse et em-

1. Lettre du 3 octobre 1562, citée et traduite par Sylvain, t. I, p. 67.

pereurs allemands. Saint Charles avait pu voir ses parents éloignés passés à l'hérésie; il ne savait évidemment pas que leurs descendants incarneraient la Monarchie protestante. Les contemporains de Giovanni Borromeo pouvaient encore bien moins prévoir par quels exploits la maison de Brandebourg deviendrait illustre et puissante. Ce mariage, qui les alliait à plusieurs familles princières, était pour les Borromée une consécration du rang qu'ils avaient su acquérir. Le fils de Giberto I et de Madeleine de Brandebourg, Federico I, épousa Véronique Visconti. Nous n'avons pas recueilli d'autres détails sur ces personnages; le peu qu'en dit l'histoire suffit à nous montrer dans quel milieu la famille Borromée avait su se classer. Nous arrivons à celui qui la représentait au milieu du xvi^e siècle; c'était le fils de Federico I, le comte Giberto II. Nous devons nous arrêter un peu de temps à cette figure intéressante.

Même s'il n'était pas le père d'un grand saint, Giberto Borromeo mériterait de retenir l'historien. C'est une physionomie caractéristique, dont les traits valent qu'on les dessine, parce qu'ils forment contraste avec ceux qu'on est habitué à voir aux gens de son temps et de son pays. Il y a un portrait classique du grand seigneur italien de la Renaissance : luxurieux et cruel, mécène et *condottiere*, raffiné dans ses plaisirs et dans ses vengeances, il sait goûter les arts, comme un contemporain de Phidias, et cède à ses instincts violents, comme un compagnon d'Attila. L'influence de la Religion chrétienne

ne se fait plus guère sentir en lui que par quelques pratiques mêlées de superstition, dont il interrompt ses aventures de guerre ou d'amour.

Il a pu exister des exemplaires de ce type, mais il est fâcheux de l'étendre à toute une époque ; c'est pourquoi l'historien, qui veut représenter exactement l'Italie du xvi^e siècle, est heureux de rencontrer dans les mémoires du temps un homme pareil à Giberto Borromeo, qui eut précisément les qualités les plus opposées à celles que je viens de rappeler. C'était un homme brave et très bon, et un chrétien pieux. Un tableau conservé au palais d'Isola Bella nous le montre revêtu d'un costume guerrier, avec une expression ferme, mais avec un visage nullement belliqueux. Quoiqu'il eût le titre de sénateur, et la charge de gouverneur du lac Majeur, il semble n'avoir eu aucun goût pour les fonctions publiques, où sa naissance lui rendait l'accès facile. Il vivait le plus souvent dans son château d'Arona, dont il entretenait la garnison et assurait exactement la défense. On dit qu'il ne voulut pas prendre parti entre Charles-Quint et François I^{er}, tant que dura leur lutte, et il paraît certain que l'estime des deux souverains lui demeura acquise après la victoire des Espagnols, auxquels allaient plus probablement ses sympathies. Les biographes de saint Charles rapportent surtout des traits de la dévotion et de la charité du comte Giberto. Il se soumettait à tous les jeûnes prescrits par l'Église, récitait l'office comme un moine et communiait deux fois par semaine. Cette ferveur à s'approcher des sacrements suffit

à montrer combien il était loin du paganisme du siècle. Les pauvres le trouvaient toujours prêt à soulager si largement leur misère, que ses proches craignaient qu'il ne s'appauvrit par trop d'aumônes. Comme on lui représentait qu'il était imprudent de donner si abondamment de ses biens, alors qu'il avait plusieurs enfants à pourvoir, il répondit qu'en s'occupant des malheureux il obligeait Dieu à prendre soin de l'avenir de ses enfants.

Une grande bonté et une foi très haute, voilà donc ce que saint Charles devait trouver au foyer paternel. Nous savons peu de choses de sa mère, Margherita de' Medici. Il la perdit trop jeune pour qu'elle ait pu exercer sur sa vie une grande influence et les contemporains ne se sont pas appliqués à retracer son caractère. Giussano nous dit : « qu'elle ne fut en rien dissemblable au comte, car les vertus reluisoient tellement en elle qu'elles la rendoient comme un miroir de bon exemple, et grandement honorée entre les matrones milanoises¹ ». Elle portait un nom illustre, dont ses parents ne manquaient pas de se prévaloir : ils adoptèrent même comme armoiries les fameuses *palle* des ducs de Toscane, quoique leur parenté avec la famille de Laurent le Magnifique et de Léon X ne fût pas du tout prouvée. Leur noblesse à Milan n'était pas des plus anciennes : le père de

1. Giussano, p. 4. Je cite la savoureuse traduction de l'oratorien de Souffour, publiée à Paris, chez Martin Durand, en 1615.

Margherita Borromeo, Bernardino de' Medici, qui porta le titre de trésorier du duché de Milan, avait, dit-on, fait sa fortune comme fermier d'impôts. Il avait marié ses filles dans de très bonnes maisons; parmi ses fils, l'un, Gian-Giacomo, marquis de Melegnano, fut un grand homme de guerre; un autre, Gian-Angelo, fut le pape Pie IV.

Le comte Giberto avait épousé, en 1528, Margherita de' Medici; il la perdit en 1548. Il se maria pour la seconde fois avec Lucrezia Gambara, qui mourut avant 1553, et enfin avec Aurelia Vistarini, veuve de N. Bolognini. Il eut sept enfants : deux fils, dont Charles fut le second, et cinq filles. Les Borromée formaient une famille nombreuse. Un frère de Giberto, Giulio-Cesare, dont les descendants ont hérité des titres et des biens de la branche aînée, eut parmi ses enfants le continuateur des œuvres et des vertus de S. Charles, son successeur sur le siège archiépiscopal de Milan, le cardinal Frédéric, qui inspira l'admirable figure d'évêque tracée par l'auteur des *Promessi Sposi*. On épuiserait la généalogie, si l'on voulait énumérer tous les Borromée qui ont laissé le renom d'hommes dévoués au bien de leur pays.

Giberto et Margherita avaient déjà deux enfants, Federico et Isabella; ils menaient une vie assez retirée dans leur château d'Arona, quand, le 2 octobre 1538, la comtesse Borromée mit au monde un fils qui reçut le nom de Charles. Cette naissance eut lieu la nuit, dans la chambre dite *dei tre Laghi*, d'où l'on pouvait apercevoir le lac sous trois aspects

différents; elle fut accompagnée de circonstances mystérieuses.

Au commencement du xvii^e siècle, il existait à Arona une tradition, que les actes de la canonisation ont recueillie, au sujet de la naissance de saint Charles. Plusieurs heures avant le jour, au moment où avait lieu l'accouchement, la chambre des trois Lacs, où se trouvait Margherita Borromeo, et tout le château fort auraient été illuminés d'une clarté resplendissante, semblable à un étrange arc-en-ciel. Ce miracle annonçait bien qu'un astre lumineux allait s'élever au firmament de l'Église : c'est ainsi que concluent pieusement les biographes.

Ils s'en tiennent là en ce qui concerne la première enfance de leur héros : les documents sont absolument muets sur cette période. Un curieux tableau, qui appartient à la famille du comte Ottavio Cornaggia, à laquelle il est venu par suite d'une alliance avec les Borromée, au début du xix^e siècle, nous montre saint Charles dans les bras de sa nourrice. L'enfant y est représenté avec une physionomie grave, des yeux foncés, bien ouverts, et un geste décidé¹. Ce tableau est probablement le même que celui qui nous est signalé par un texte du xvii^e siècle comme représentant saint Charles *in fasce*². Nous ignorons dans quelles circonstances et à quelle date il fut exécuté. Si le comte Giberto

1. Reproduit dans *San Carlo Borromeo nel terzo Centenario della Canonizzazione*, n^o I, p. 15.

2. Dans les langes.

a songé à faire peindre son second fils à cet âge, c'est peut-être la preuve qu'il le croyait appelé à de grandes choses; car, en dehors des enfants royaux, ce n'était guère la coutume de son temps d'employer le talent des peintres à fixer pour la postérité des traits encore dénués d'expression personnelle.

Je ne sais d'ailleurs si nous devons beaucoup regretter de n'avoir presque aucun renseignement sur les premières années de saint Charles. Pour l'histoire des mœurs, il serait sans doute intéressant de savoir par le détail ce que pouvait être l'éducation d'un petit garçon de famille noble, à Milan et au xvi^e siècle. Des documents bien significatifs contenteraient peut-être la curiosité moderne, qui se porte volontiers sur les côtés infimes de l'existence des grands hommes; mais ce qu'il est vraiment utile d'étudier en saint Charles : l'histoire du saint, la formation de son caractère, ne gagnerait peut-être pas beaucoup à ce que nous puissions dire comment il apprit l'alphabet, ou dénombrer sa garde-robe d'enfant.

Toute chose doit être à sa place, et de tels détails n'en occupent pas une principale. Si la récolte en est mince en ce qui concerne l'enfance de saint Charles, nous le constaterons sans trop de regret, et nous ne chercherons à y suppléer ni par un tableau de fantaisie, ni par des détails empruntés à des écrits quelconques du xvi^e siècle sur la vie intime des grandes familles de ce temps.

Charles vécut d'abord à Arona, près de ses parents. C'était, au dire de ses biographes, un enfant

sérieux et doux. Un de ses plaisirs favoris consistait à jouer à la chapelle : il se construisait de petits autels et y improvisait d'enfantines imitations des cérémonies sacrées. « Quand il fut un peu plus grandet, dit Giussano, fuyant les légeretez et entretene-
ments enfantins, n'avoit autre délectation et plaisir qu'à faire des petits autels, chanter les louanges de Dieu et faire autres semblables choses, qui donnoient un indice manifeste de sa vocation singulière¹. » La légende attribue le même goût à saint Ambroise, et cette coïncidence frappa beaucoup les Milanais, plus tard : ils consacrèrent aux récréations pieuses du jeune saint deux vers de l'hymne qu'ils chantent à sa fête :

Primis ab annis innocens,
Aris struendis luserat.

Le comte Giberto et sa femme ne pouvaient qu'encourager vivement chez leur second fils ces dispositions à l'amour de la liturgie et des choses d'Eglise, car ils y voyaient sans doute l'indice d'une vocation conforme à l'état ecclésiastique, auquel les arrangements de famille le destinaient presque certainement.

Ce n'est pas d'hier seulement que les grandes familles se sont trouvées en face de ce problème, qui se pose à chaque génération : conserver à celui qui doit être le chef un patrimoine suffisant pour

1. Giussano, p. 6.

maintenir le rang de la maison, sans pourtant sacrifier, au point de les faire déchoir, les autres enfants. Les grands domaines fonciers, au xvi^e siècle, se composaient encore presque exclusivement de fiefs indivisibles. Ceux qui les possédaient n'en étaient pas les maîtres absolus, et le droit féodal ne leur permettait pas de disposer en faveur de leurs enfants puînés d'une part de leur fortune en rapport avec leur condition. Cette situation existait en Italie comme en France : c'est pourquoi un cadet de noblesse, en Lombardie ou à Naples, n'avait guère le choix qu'entre deux carrières : celle de *condottiere* et celle de prélat ; se servir de son nom et de son épée pour faire fortune, acheter par de brillants faits d'armes la faveur de quelque prince, ou bien savoir se ménager des relations dans le haut clergé, se pousser à la cour de Rome, obtenir prébendes, abbayes, évêchés.

L'institution de la commende permettait à un homme habile et bien apparenté de s'avancer assez vite dans l'état ecclésiastique, tout en n'acceptant que la plus petite somme possible des responsabilités de cet état, en sacrifiant le moins possible de la vie de société. La commende, au xvi^e siècle, n'était pas du tout une pratique illicite ; elle s'étalait au grand jour, contredite quelquefois, mais jamais abolie. Or, les gens les plus vertueux doivent vivre dans leur milieu, et les esprits les meilleurs s'élèvent rarement au-dessus de celui de leur temps ; c'est pourquoi il ne faut pas se scandaliser de voir les parents de saint Charles, dont j'ai rappelé la piété, se servir des

moyens ordinaires pour faire avancer leur fils dans la carrière ecclésiastique.

Le 13 octobre 1545, saint Charles, dans sa huitième année, avait reçu la tonsure à Milan, dans l'église paroissiale de *San Giovanni Quattro Faccie*. Cette cérémonie, présidée par l'évêque de Lodi, Simonetta, faisait de lui un clerc, c'est-à-dire, à cette époque, lui donnait la faculté de percevoir les fruits des biens ecclésiastiques dont il pouvait acquérir régulièrement la possession, sans lui imposer d'ailleurs aucune obligation. Il attendit cinq ans son premier bénéfice, et le dut à un de ses oncles.

Giulio Cesare Borromeo, qui fut le père du cardinal Frédéric, n'était nullement engagé dans les ordres ; il possédait néanmoins l'abbaye des Saints Gratiniano et Felino. Ce monastère, fondé, dit-on, par un général d'Othon I^{er}, en expiation d'un sacrilège, était situé à Arona. D'après les idées du temps, nul ne songeait à s'étonner qu'il fût considéré comme une dépendance du domaine féodal, et que le titulaire en fût un membre de la famille à qui appartenait la seigneurie d'Arona. En 1550, Giulio Cesare céda son abbaye au fils de son frère. Charles, devenu titulaire à douze ans d'un important monastère, montra aussitôt, d'après ce que rapportent ses historiens, et la fermeté d'esprit qui devait faire de lui, plus tard, un excellent administrateur, et sa loyauté scrupuleuse, et sa naissante charité : il réclama la disposition des revenus de son bénéfice ; ces revenus se montaient, dit-on, à treize mille

livres. « C'est le bien de Dieu et par conséquent des pauvres », dit saint Charles, qui ne voulut jamais les faire servir à son bien-être personnel, et les employa uniquement en bonnes œuvres.

Cependant les parents du jeune abbé devaient songer à compléter son instruction. L'état qu'on lui faisait embrasser exigeait qu'elle fût assez étendue, et les études qu'il pouvait faire dans sa famille, surtout à Arona, n'y suffisaient évidemment pas. On l'envoya à Milan, où, dans le vieux palais Borromée, près de l'église *Santa Maria in Podone*, il reçut les leçons d'un précepteur attaché à sa personne, peut-être sous la direction du prévôt de Saint-Ambroise, Bonaventure Castiglioni. Cet érudit d'une célébrité modeste, auteur d'un livre sur les origines gauloises des Lombards : *Gallorum Insubrum Antiquae Sedes*¹, aurait donc eu part à la formation de l'esprit de saint Charles : c'est lui qui aurait présidé à ses *humanités*, selon l'expression de nos vieux maîtres français.

Le latin devait être alors la principale étude du jeune Charles; il s'y appliqua avec cœur et y obtint un succès modéré : « Les ressorts de son esprit, nous dit Bascapè², n'étaient pas assez prompts à se déployer pour qu'il fît des progrès insignes dans les lettres. » Charles manifestait dès lors une intelligence douée de fermeté et de solidité plutôt que de souplesse et de brillant. Cela ne l'empêcha pas

1. Milan, 1541.

2. P. 9.

de devenir un latiniste assez élégant. La lettre qu'il écrivit à son père le 7 décembre 1551¹ est intéressante à considérer de ce point de vue. Ce billet a été cité bien des fois; on le relit en pensant avec émotion qu'il forme le premier numéro d'une liste immense, comprenant la correspondance que le cardinal archevêque de Milan entretenait avec une moitié de la chrétienté. Le billet de l'enfant de treize ans à son père est un bon petit exercice de style cicéronien. Il porte une suscription touchante : *Comiti Giberto Buonrhomeo, patri suavissimo*. Le latin en est des plus corrects : le précepteur avait pu passer par là. Les phrases sont pleines d'honnêtes lieux communs, empruntés aux auteurs classiques; il y a une demande de livres, et ce sont naturellement Pline, Salluste, Aristote (sans doute dans une traduction latine), que le comte Giberto devra envoyer. Charles débarrassa de bonne heure son style des réminiscences qui sentaient l'humaniste; cette première lettre, comme une autre presque contemporaine, où il fait intervenir quelque personnages des satires d'Horace, me semble un exercice d'école, probablement revu et corrigé comme un devoir avant d'être envoyé : n'était-il pas naturel que l'écolier voulût faire parvenir à son père un échantillon de son savoir, une preuve de ses progrès?

Quand les progrès parurent suffisants et quand Charles fut à la fois assez instruit et assez formé pour s'éloigner encore et quitter la vieille mai-

1. Texte et traduction dans Sylvain, t. I, p. 15.

son de famille, le comte Giberto décida de l'envoyer à l'Université. C'était à l'automne 1552; il avait alors à peine quatorze ans. L'Italie du xvi^e siècle avait conservé, en matière d'enseignement, les traditions du moyen âge : la vie universitaire y prenait très jeunes les écoliers. On trouvait tout naturel qu'un enfant, à peine aussi vieux que l'est de nos jours un élève de seconde, organisât lui-même ses études et disposât de son temps et de sa conduite. Même la vie dans les collèges comportait une très large liberté. Pendant plusieurs siècles la turbulence bien connue des étudiants ne semble pas avoir inspiré aux maîtres ni aux parents le désir de changer de système.

L'université dont saint Charles vint suivre l'enseignement fut celle de Pavie. Ce choix a été expliqué de plusieurs façons. La proximité de Milan y fut certainement pour quelque chose. Sans doute on ne craignait pas d'aller chercher assez loin les leçons de savants illustres et c'est ainsi que plusieurs Borromée furent envoyés à Bologne. Bologne était la plus grande ville universitaire, la famille de saint Charles y avait des amis et des parents, qui cherchèrent, dit-on, à y attirer le jeune étudiant; on comprend cependant que le comte Giberto ait été désireux d'épargner à son fils une séparation aussi lointaine, surtout s'il pouvait s'en dispenser. Il paraît vraisemblable qu'il se décida pour Pavie principalement à cause de la personne d'un des professeurs dont saint Charles allait suivre les leçons.

Les Borromée avaient été en relations amicales

avec le « grand » Andrea Alciato, le fondateur de l'étude historique du droit romain. On raconte même que saint Charles encore enfant lui aurait servi de guide au cours d'une visite archéologique d'Angera. Alciat, qui mourut en 1550, avait un neveu nommé Francesco, « l'Alciatino » pour les contemporains. Ce « petit Alciat » était un grand savant; disciple et émule de son oncle, il enseignait le droit canonique à l'Université de Pavie. Il est très probable qu'il était lié, lui aussi, avec Giberto Borromeo; celui-ci, quand il eut à s'occuper des études de son fils, devait être heureux de l'envoyer vers un maître qui pourrait vite devenir un ami. L'Université de Pavie était d'ailleurs florissante. Les Lombards, qui l'avaient vue subir une éclipse, durant les guerres de Charles-Quint et de François I^{er}, pouvaient de nouveau s'enorgueillir du nombre de ses élèves comme du savoir de ses maîtres. Elle n'avait sans doute pas une histoire aussi glorieuse, ni une renommée aussi brillamment établie dans toute la Chrétienté que celles de Padoue et de Bologne, mais elle était néanmoins un des grands centres de la vie intellectuelle en Italie.

Bascapè a résumé la vie d'étudiant de saint Charles en une de ces petites phrases significatives, qui font le prix de son ouvrage si concis et si plein : « Il ne s'écarta pas de la manière de vivre des jeunes gens de son âge et il mit toute sa diligence à se montrer pieux et honnête homme ¹. » *Pietatem honestatem-*

que : c'est un assez beau programme, surtout si l'on donne à ces deux mots toute la force qu'ils avaient certainement dans la pensée de l'évêque de Novare. Saint Charles, à Pavie, nous apparaît déjà très disposé à regarder la vie du côté grave, très pénétré de ce qu'exige sa dignité de gentilhomme, de ce qu'exige aussi l'honneur de l'état ecclésiastique qu'il a embrassé. Ses lettres ne révèlent encore aucune aspiration vers la perfection éminente où il sut s'élever plus tard, mais un très vif souci de faire ce qu'il faut ; il ne méprise pas l'opinion, il craint le ridicule et fuit la singularité, il se plaint quelquefois de ceux qui l'entourent, mais aucun sentiment ne l'emporte jamais chez lui sur celui du devoir.

Quelques jours avant de quitter Milan, le 28 octobre 1552, il écrivit à son père une lettre¹ qui nous retrace l'emploi de ses dernières journées ; après le compte rendu de ses visites chez plusieurs parents et amis, il ajoute simplement : « J'ai lu tout ce que votre Seigneurie a écrit à Messer Bernardo à mon sujet, et je l'observerai avec le plus grand soin. » Ce petit membre de phrase nous semble tout autre chose qu'un banal accusé de réception. Nous ne savons pas quelles étaient les instructions du comte Giberto, s'il s'agissait d'un plan de conduite, ou de simples recommandations pour le voyage ; dans cette promesse, c'est le sérieux du ton et la brièveté de la formule qu'il faut noter comme des traits de caractère.

1. Fac-similé dans *San Carlo nel terzo Centenario...* n° 2, p. 26.

L'installation à Pavie n'alla pas sans difficultés, et la vie y fut souvent pénible pour le jeune étudiant. Il se trouvait d'abord assez isolé, n'ayant personne à qui demander habituellement conseil. Il avait amené des domestiques qui ne s'entendaient pas et il manquait encore d'autorité pour les mettre d'accord. Les gouverneurs prêtres qui se succédèrent auprès de lui n'étaient pas tous exemplaires et son père devait peut-être redouter plutôt que souhaiter leur influence. Charles a écrit de l'un d'eux qu'il ne savait même pas commander ; c'est le moins qu'on en puisse dire. Une de ses préoccupations constantes était le manque d'argent. A cette époque, où le métal était encore rare, les revenus des plus grands domaines étaient perçus en nature ; le gentilhomme qui s'éloignait de ses terres, obligé de mettre la main à la bourse pour se procurer toutes les choses nécessaires à la vie, se trouvait presque toujours dans une gêne dont sa dignité avait à souffrir. Les intendants de la maison Borromée avaient, paraît-il, calculé d'une manière un peu rigoureuse ce qu'il fallait à leur jeune maître et celui-ci adresse à son père de fréquentes réclamations. Il se plaint avec bonne humeur de manquer de tout, de n'avoir même pas de quoi remplacer ses bas troués, ni payer sa *padrona di casa*. Ce dénuement d'un fils de famille inspire la pitié ; on éprouve toutefois une impression un peu pénible à voir la question d'argent tenir une si grande place dans la correspondance du futur réformateur de l'Église.

Il ne se mêlait pas beaucoup aux autres étudiants ;

sans prétendre vivre en dehors de ce milieu, il ne chercha pas à s'y faire des amis : « Je me tiens continuellement dans ma chambre¹ », écrit-il un jour. Il était naturellement peu expansif ; son esprit plutôt lent et sans repartie, sa prononciation difficile ne lui permettaient guère de briller dans des cercles intellectuels de jeunes gens ; en outre, il estimait qu'une vie un peu solitaire est la plus favorable aux études. C'est au Droit civil et au Droit canonique qu'il consacrait la meilleure partie de son temps. Toutefois son père tenait à ce qu'il s'en réservât assez pour réciter tous les jours l'office et nous savons, par une lettre où il proteste qu'il n'y manque jamais, que lui-même attachait une certaine importance à l'observation de cette règle. La dévotion revêtait encore au xvi^e siècle des formes plus liturgiques que de nos jours : la récitation des Heures était pratiquée par beaucoup de laïcs ; à plus forte raison un homme pieux comme Giberto Borromeo, qui lui-même lisait l'office, devait en prescrire la récitation à son fils, alors surtout que celui-ci était clerc.

Charles n'oubliait jamais ce caractère et prenait sa tonsure très au sérieux, en un temps où beaucoup de clercs ne se souciaient pas du tout de la leur. Il entendait ne se soustraire à aucune règle prescrite par l'Église et poussait même, à l'occasion, l'obéissance jusqu'au scrupule. C'est ainsi qu'il faillit interrompre ses études pour ne pas encourir des censures, qui certainement n'étaient pas faites pour son

1. Sylvain, t. I, p. 21.

cas. C'était au début de sa troisième année d'université. Il avait été passer l'automne à Arona, où son père le laissait souvent seul, à cette époque, s'occuper des vendanges, ou même surveiller les hommes de la garnison. Un prêtre qui prêchait à Angera s'avisa de dire au jeune abbé de San Gratiniano qu'étant tonsuré et possesseur d'un bénéfice, il n'avait pas la permission d'étudier le *Code* ou les *Pandectes*. La décrétale d'Honorius III, *Super specula*¹, était formelle : aucun moine, aucun clerc bénéficié ne devait s'adonner à l'étude des lois ou de la physique, sous peine d'excommunication. C'était un vieux règlement, édicté au moment de la renaissance du Droit romain, pour mettre obstacle à un mouvement qui menaçait d'absorber au profit des sciences profanes l'activité intellectuelle du clergé. Charles retourna à Pavie très ennuyé ; il ne voulait pas agir contre la loi et il pria son père de demander à l'archevêque de Milan, qui était alors l'ordinaire d'Arona, la permission de continuer ses études. Mais l'excommunication n'était-elle pas déjà encourue ? Or, la bulle en réserve l'absolution au pape seul ! Charles n'ose plus aller aux cours ; mais, comme il sent que son scrupule ne serait pas compris de ses compagnons d'études, il garde pour lui le motif de son abstention ; on s'en étonne et lui-même, agacé d'être en butte à cette curiosité maligne, regrette fort de n'être pas resté à la maison. Enfin il rencontre des religieux à qui il ose se confier, et qui

1. *Décrétales*, liv. III, tit. 50, const. X.

calment sa conscience en l'assurant qu'il peut étudier sans crainte, quitte à se pourvoir des autorisations nécessaires.

L'exactitude à accomplir tous ses devoirs, la soumission à la loi, même incommode, sont des qualités que saint Charles devait plus tard pousser jusqu'à l'héroïsme : cette anecdote nous montre qu'il en possédait le germe dès son adolescence.

Ses études, poursuivies à travers pas mal d'incidents, furent plusieurs fois interrompues par d'assez longs séjours à Arona. Il s'y appliqua néanmoins avec une constance qui fut couronnée de succès. Il avait à peine vingt et un ans, lorsque, dans la grande salle de l'évêché de Pavie, il fut proclamé docteur *in utroque jure*. A cette occasion, son maître et ami Francesco Alciato prononça son éloge avec une chaleur, dont ses auditeurs se souvenaient encore un demi-siècle après, au moment du procès de canonisation. « Charles, s'écria-t-il, entreprendra de grandes choses et brillera comme une étoile dans l'Église. » Cette prédiction fut certainement entendue avec plaisir par son élève, et surtout par tous les parents et amis réunis pour la soutenance. Ce jour était glorieux pour les Borromée.

Le comte Giberto n'était malheureusement plus là pour se réjouir du succès de son fils. Il l'avait dirigé et conseillé, il avait eu le temps d'être fier de lui et de le dire : il n'assista pas au couronnement de ses études. La mort l'enleva à Arona dans les premiers jours d'août 1558. Il n'avait que quarante-sept ans. Orphelin à vingt ans, saint Charles dut,

au milieu de son deuil, s'occuper d'une quantité d'affaires de famille et d'intérêts. Son frère aîné s'en reposait presque entièrement sur lui; ce fut lui qui ordonna les funérailles de son père et mit ordre à sa succession. Ces tristes circonstances lui permirent de manifester des qualités au-dessus de son âge. Pour des raisons politiques, le gouvernement espagnol voulait alors enlever aux Borromée la forteresse d'Arona. Tandis que Frédéric, son frère, y retournait, Charles s'employait à Milan, avec toute son activité, à faire triompher ce qu'il considérait comme indispensable à l'honneur et à la dignité de sa famille. Il retourna à Pavie au bout de quelques mois, ayant fort avancé cette négociation ¹, ainsi que l'arrangement de ses affaires : « Et en vérité il donna un grand avant-goût de luy-mesme, et du talent qu'il avoit à sçavoir gouverner, ayant au peu de temps qu'il s'arresta à la maison, tellement bien disposé les affaires d'icelle, qu'un chacun en demeura merveilleusement satisfait ² ».

Charles avait beaucoup compté, pour faire rendre à son frère le commandement d'Arona, sur le crédit de son oncle le cardinal. Les circonstances ne lui permirent pas d'y recourir directement; mais il se rendait parfaitement compte que Gian Angelo de' Medici était le principal appui de sa famille. Il le lui avait écrit, plusieurs années auparavant, en termes exprès : « Puisque ma bonne fortune a voulu que

1. Les Borromée, néanmoins, n'obtinrent gain de cause qu'après l'élection de Pie IV.

2. Giussano, p. II.

je fusse uni à Votre Seigneurie Illustrissime par les liens du sang et nullement par mes mérites, je m'efforcerai de lui faire honneur. Je prie Dieu de vous conserver longtemps, car vous êtes celui sur lequel repose toute la grandeur de votre maison ¹. » En ce qui le concernait particulièrement, comme il était homme d'Église, tout son avancement était dans la main de son oncle, de qui on attendait pour lui faveurs et bénéfices. Or, quelques semaines après que Charles avait soutenu solennellement sa thèse à Pavie, le 26 décembre 1559, Gian Angelo de' Medici était élu pape. Aussitôt toute la ville de Milan d'entrer en allégresse et de porter ses congratulations aux Borromée, qui voyaient s'ouvrir devant eux tout le brillant avenir réservé aux chers neveux d'un Souverain Pontife.

1. Sylvain, t. I, p. 20.

CHAPITRE II

ROME

Aussitôt qu'il parut à la tête des affaires, il se montra plein de noblesse et de perfection.

(RANKE, *Hist. de la Papauté*, l. II, § 6.)

Le mot népotisme est pris en mauvaise part ; c'est une opinion très répandue que les neveux des papes ont fait au xvi^e siècle le malheur de l'Église. Cette opinion s'appuie sur des faits trop certains : des Borgia aux Farnèse et aux Caraffa, bien des ambitieux ont usé pour des fins personnelles du pouvoir, que leur laissaient exercer des pontifes trop faibles, ou trop bons parents. Au cours du xv^e siècle, presque toutes les républiques italiennes s'étaient donné des maîtres ; de tous côtés on avait vu surgir des princes : c'était de quoi surexciter les ambitions, et il n'est pas étonnant que des neveux de papes, qui voyaient entre leurs mains des moyens de s'élever, ne se soient pas résignés à rester de simples gentilshommes. Toutes leurs intrigues, qui boulever-

sèrent l'Italie et troublèrent quelquefois la paix de la Chrétienté, ne durèrent néanmoins que pendant une assez courte période. Bien avant la Renaissance, et encore longtemps après, les papes ont comblé de biens et d'honneurs leurs parents, sans chercher pour cela à en faire des princes indépendants et sans leur permettre d'y prétendre. C'est ce qui a donné occasion aux historiens de distinguer le népotisme *politique* et le népotisme *bourgeois*. Cette distinction est très juste, mais la manière de l'exprimer ne me satisfait pas complètement : même le népotisme qu'on appelle bourgeois a eu des conséquences politiques, et c'est par des considérations politiques qu'on peut expliquer sa persistance et peut-être, dans une certaine mesure, le justifier.

Les faveurs ne constituent pas tout le népotisme : ce qui le caractérise, c'est l'attribution aux neveux d'une part plus ou moins grande dans le maniement des affaires. Si les papes du xvi^e et du xvii^e siècle ont fait des cardinaux-neveux les intermédiaires ordinaires entre eux et les princes, s'ils leur ont confié presque toute l'administration des États de l'Église, c'est qu'ils jugeaient leur collaboration nécessaire. Dès lors, les grands domaines, les titres, les dignités n'étaient plus seulement des manifestations d'orgueil familial ou des témoignages d'affection : c'étaient des moyens de s'assurer la fidélité d'auxiliaires dont on avait besoin, et de récompenser des dévouements sur lesquels on voulait pouvoir compter encore.

Les papes de la Renaissance étaient obligés d'accorder aux négociations diplomatiques une très grande part de leur activité; ils avaient surtout une politique italienne, d'où dépendait la liberté et la dignité extérieure du Saint-Siège. Ils avaient besoin de pouvoir se reposer du détail des affaires sur de véritables hommes de confiance. La vieille organisation de la Cour de Rome ne leur fournissait pas ces hommes. Les chercher dans le Sacré Collège était également impossible : Rome étant un centre d'intrigues politiques, tous les cardinaux se rattachaient, par leur naissance, par leur création ou par leur volonté, à quelqu'une des familles qui s'y partageaient l'influence, ou à quelqu'un des souverains qui se disputaient la prééminence en Italie. Ils ne pouvaient être les instruments dociles dont les souverains pontifes avaient besoin. Le neveu, au contraire, était la créature du pape, lui devait tout et ne pouvait se rattacher à personne qu'à lui; c'est ainsi qu'on fut amené à lui confier la gestion des affaires. Saint Pie V lui-même, éloigné de toute faiblesse envers les siens, au point de leur interdire l'accès de sa cour, dut se résoudre, de l'avis des meilleurs esprits, à donner le chapeau à son neveu Bonelli, pour avoir un représentant et un second dans ses négociations avec les princes.

Ce système politique n'était pas sans dangers : on venait, en 1559, d'en faire l'expérience. Paul IV Caraffa avait été un religieux très fervent avant d'être un pontife austère et intransigeant, tout dévoué au bien de l'Église; il avait cru pouvoir se donner

tout entier à l'examen des matières de foi et à la réforme ecclésiastique, en laissant à ses neveux la direction des affaires d'État. Il se vit un jour entraîné par eux dans les intrigues les plus compliquées, obligé de soutenir une guerre, et de subir des traités, dont l'intérêt personnel de Carlo Caraffa avait, bien plus que celui du Saint-Siège, inspiré la négociation. La disgrâce tardive qu'il infligea à ceux qui avaient abusé de sa confiance, sa vie quasi monacale et ses mesures réformatrices n'ont pas suffi à effacer entièrement le souvenir fâcheux que son long aveuglement envers ses neveux a laissé à l'histoire. Paul IV mourut très tristement.

L'inter règne fut tumultueux. Le conclave, commencé au milieu de Rome en désordre, fut prolongé par les intrigues des partis et par la difficulté de trouver le candidat qui pût satisfaire aux exigences de la situation politique et religieuse. Le pape Pie IV, qui fut enfin élu, ne ressemblait pas à son prédécesseur. C'était un homme de soixante ans, encore vigoureux, d'un abord facile, cordial, aimant la vie. Il ne craignait pas de sortir quelquefois à pied. Il jugeait néanmoins utile que la dignité se rehaussât d'un peu de faste; son neveu Charles dut, sur son ordre, maintenir un assez grand train de maison; mais il trouvait bon aussi que le peuple se divertît, et l'un de ses premiers actes fut d'autoriser à Rome les jeux du carnaval. Son caractère montrait parfois un peu de cette violence, que développait facilement l'exercice du pouvoir absolu, à cette époque, où le raffinement des mœurs n'allait point

de pair avec l'éclat des arts. Diplomate et administrateur de carrière, Pie IV entendait surtout gouverner par lui-même l'Église et diriger en personne sa politique; il connaissait bien les affaires de la Chrétienté et ne demandait pas mieux qu'il y eût une réforme, pourvu qu'elle fût faite sous sa direction. Son intervention dans le gouvernement s'étendait aux détails; il aimait à donner audience et cherchait à se rendre compte de toutes choses. S'il appela auprès de lui ses neveux, s'il les combla de faveurs, il était décidé à n'en faire que ses auxiliaires, et tout prêt à les briser, s'ils avaient tenté de se servir de lui, ou de conduire une politique personnelle à côté de la sienne.

Saint Charles accueillit la nouvelle de l'élection de son oncle avec joie, certes, mais avec calme. Il ne voulut pas s'empresser de courir à Rome et laissa son frère partir seul, dans les derniers jours de l'année 1559. Soit que des affaires de famille l'aient retenu, soit qu'il ait jugé qu'un peu de réserve était d'un meilleur ton, il aima mieux rester à Milan jusqu'à ce que le pape le fit appeler. Il était d'ailleurs convaincu, comme tout le monde, que cet appel ne se ferait pas attendre; ce fut en effet un retard de quelques jours seulement : dès le 3 janvier, il se mettait en route. Frédéric avait représenté la famille Borromée au couronnement de Pie IV, qui eut lieu le 6 janvier 1560; il avait reçu, le jour même, le titre de *Capitaine des troupes de l'Église romaine*; Charles était encore en chemin.

Nous avons quelques lettres écrites par lui à des

parents ou des amis milanais durant ce voyage ; elles en décrivent les péripéties avec un joyeux entrain. Le jeune abbé — *Monsignor Abate*, c'est ainsi qu'on l'appelait alors, — accueillait avec infiniment de plaisir les démonstrations empressées auxquelles les princes, les évêques et les populations se livraient sur son passage. A Plaisance, il est l'hôte du duc ; à Parme le gouverneur vient à sa rencontre ; à Bologne il entre comme en triomphe : les fenêtres mêmes sont garnies de « très honorables dames », qui tiennent à voir passer son cortège¹. Pendant les quelques jours qu'il passe là, ce ne sont que promenades, concerts, repas, qui lui sont offerts par tout ce qu'il y a de mieux dans la ville ; beaucoup de Bolonais découvrent soudain qu'ils doivent être ses cousins : « Je ne me croyais de parents qu'à Milan, écrit-il², et j'en trouve une quantité infinie à Bologne. » Bologne était la première ville des domaines pontificaux où saint Charles s'arrêtait : il était naturel que l'on y fêtât tout particulièrement le neveu du nouveau pape. Cet accueil, qui dépassait tout ce qu'on lui avait offert en Lombardie et en Emilie, donna à réfléchir au jeune voyageur. Il avait résolu d'aller à Rome par Florence, mais « pensant ensuite que ces repas et ces gracieusetés seraient beaucoup plus fréquents³ », s'il passait dans les États de l'Église, il décida de faire un crochet vers l'est, et poursuivit sa route par la Romagne,

1. *S. Carlo nel 3º Centenario*, n° 3, p. 39.

2. Sylvain, t. I, p. 48.

3. *Ibid.*, p. 47.

les Marches et l'Ombrie. Partout il rencontra les mêmes foules enthousiastes; il le constate et se plaisante lui-même avec bonne humeur : « Je crois que si j'étais un corps saint, — et peu s'en faut, — les populations ne courraient pas avec plus d'empressement qu'elles ne font pour me voir¹. » Concours de peuples, politesses des grands : tous croyaient donc au rôle considérable qu'allait jouer ce jeune homme. Avant même d'avoir eu les soucis et les fatigues du pouvoir, Charles recueillait des témoignages de gratitude, que le meilleur gouvernement ne peut pas toujours s'assurer. On attendait de lui beaucoup de bien, et lui était résolu à faire tout le bien possible : l'allégresse de ceux qui l'acclamaient était faite des mêmes espérances que la sienne. Il avait certainement une sensibilité assez fine pour percevoir cet accord, assez de jeunesse d'esprit et de cœur pour en jouir profondément et sans arrière-pensée mélancolique : l'expérience ne lui avait pas apporté la désillusion. Aussi le souvenir des fêtes de Bologne et des ovations de son premier voyage à Rome aurait sans doute été, quand il se retira dans son diocèse, celui des jours les meilleurs, des joies les plus douces que lui eût procurés sa collaboration au gouvernement de son oncle, s'il n'avait pratiqué dans son âge mûr un renoncement à lui-même, un mépris de sa propre gloire, qui lui interdisaient de s'arrêter avec complaisance sur les satisfactions d'amour-propre,

1. Sylvain, t. I, p. 48.

aussi bien que sur les grandeurs humaines de son passé.

L'accueil qui fut fait à saint Charles, à son arrivée dans la grande ville, ne fut pas moins flatteur que celui des provinces qu'il avait traversées. L'opinion romaine était alors très favorable à Pie IV. On le savait toujours prêt à donner largement; il était affable, bien disposé envers tous et n'annonçait pas de mesures trop sévères. Les Romains constataient aussi avec plaisir qu'il accordait beaucoup d'audiences : on peut, disaient-ils, avoir commodément l'oreille de Sa Sainteté. Par-dessus tout, on était délivré des Caraffa, et l'on faisait d'autant meilleur visage aux neveux de Pie IV qu'ils promettaient d'être tout différents. « Par la grâce de Dieu, écrivait un familier de saint Charles, nous sommes heureux et chéris et nos seigneurs et maîtres respectés, caressés et, si j'ose dire, adorés de tous ces gentils-hommes et seigneurs romains¹. » Ces bonnes dispositions d'un milieu, par lequel il a toujours été très difficile à ceux qui viennent du dehors de se faire admettre, étaient un précieux gage de succès. Grâce à cette première impression, les faveurs dont le pape commença à combler son neveu Charles n'excitèrent que des commentaires bienveillants.

Arrivé à Rome vers le milieu de janvier 1560, Charles avait été nommé immédiatement protonotaire apostolique, puis référendaire de la signature

1. Lettre du 3 février 1560, dans *Archivio storico Lombardo*, t. XIX (1903), p. 353.

pontificale. C'étaient là des dignités fort considérables : ces titres faisaient de celui qui les portait l'un des premiers prélats de la Cour, après les cardinaux. Charles n'en resta pas là. Dès le 31 janvier, Pie IV le fit entrer dans le Sacré Collège; le lendemain, il lui donna solennellement le chapeau et lui assigna comme église cardinalice la diaconie des Saints Gui et Modeste, « où il y aura, dit un contemporain, quelques centaines d'écus à dépenser, car elle est fort ruinée¹. » Les revenus ne devaient pas manquer au jeune cardinal pour faire face à cette obligation, et à toutes celles qui lui incombait, car le pape lui donnait bénéfice sur bénéfice. Le 8 février, il recevait l'administration de l'église de Milan, faute de pouvoir porter le titre d'archevêque, n'étant pas encore prêtre. Vers le même temps, il était chargé des légations de Bologne et de Romagne, « qui valent quinze mille écus d'ordinaire² »; il y joignit celle des Marches et plusieurs abbayes, dont il n'est pas utile de donner la liste. Cependant le pape lui donnait, ainsi qu'à son frère, un logement au Vatican; il ordonnait même que tous les Milanais qui l'avaient suivi à Rome feraient table commune avec ses neveux, s'ils voulaient être nourris aux frais du Trésor pontifical. C'est encore sur l'ordre et sur les indications de son oncle que saint Charles composa sa famille cardinalice. Elle comprenait de nombreux prélats et gentilshommes. Parmi eux nous reconnaissons

1. Lettre du 17 février 1560, dans *Archivio storico Lombardo*, t. XIX (1903), pp. 354-357.

2. Même lettre.

quelques parents, comme le *coppiere* et *maestro di camera*, Camillo Borromeo, et beaucoup de compatriotes d'Arona, à commencer par l'archiprêtre Ceruto, qui devient caudataire du nouveau cardinal. Pie IV tint la main à ce que son neveu fût pourvu de tous les officiers qui convenaient à son rang ; il lui désigna son *mastro di casa*, ses secrétaires, ses chapelains. Il y avait encore les *bottiglieri*, les *dispensieri*, *camerieri*, *credenzieri*, etc. Vingt palefreniers veillaient à l'écurie. « Tous ces serviteurs, avec beaucoup d'autres que je n'écris pas, dit le contemporain à qui j'emprunte ces détails, ont été habillés de velours noir des pieds à la tête, ce qui a certainement été une fort jolie dépense¹. » Les cardinaux comblaient aussi de cadeaux leur nouveau collègue. Farnèse, toujours magnifique, lui envoya le plus beau coche et les plus jolies cavales que l'on pût voir à Rome, avec un cocher pour conduire l'attelage, et un valet pour en prendre soin.

On faisait sa cour en envoyant des objets précieux aux neveux du pape : aussi leurs appartements en furent-ils bientôt pleins. Mais Pie IV n'agissait pas avec cette apparente prodigalité par une affection aveugle pour les Borromée : s'il leur attribuait de si grands honneurs, s'il mettait de tels revenus en leurs mains et leur faisait de si riches dons, c'est qu'il voulait se servir d'eux dans son gouvernement. En donnant à Charles la pourpre, en lui témoignant une faveur particulière, il manifestait d'une manière

1. Lettre du 17 février 1560, déjà citée.

éclatante son intention d'en faire l'instrument de sa politique, son second et son interprète autorisé dans toutes les négociations. C'est une vie toute d'activité et de travail, à laquelle le jeune cardinal était appelé. Et, tout de suite, à côté des titres honorifiques et des prébendes lucratives, son oncle lui confia des charges qui devaient lui laisser peu de loisir.

Jamais ni lui ni le pape ne considérèrent les trois légations qui lui avaient été attribuées comme de simples sources de revenus : il s'occupa toujours activement de l'administration de ces provinces, où il réalisa de notables progrès. Membre de la *Consulta* dont le pape prenait l'avis pour gouverner l'État pontifical, et de la commission des subsistances de la Ville, il devait, à ce double titre, se rendre à plusieurs congrégations par semaine ; il était encore l'un des commissaires désignés par le pape pour la réforme de l'Université de Rome, et, plus tard, joignit à toutes ces fonctions celles d'Archiprêtre de Sainte-Marie Majeure et de Grand Pénitencier, qui, pour un homme aussi appliqué qu'il l'était à tous ses devoirs, n'étaient certainement pas des sinécures.

Par-dessus tout, il jouissait de la confiance de son oncle, qui l'employait à tous moments, dans toutes sortes d'affaires. Chargé de répondre, au nom du Souverain Pontife, à quantité de demandes, il était aussi, tout naturellement, la porte à laquelle frappaient de préférence les solliciteurs : on peut imaginer combien de lettres à écrire, combien

d'audiences à donner représente une telle situation. L'usage était alors que les princes, les royaumes, les villes, comme aujourd'hui encore les ordres religieux et les grandes œuvres catholiques, eussent à Rome un cardinal protecteur, chargé de défendre leurs intérêts auprès du pape. La protection du cardinal neveu était, comme bien on pense, fort recherchée. Quelques jours après la nomination de saint Charles, ses familiers voyaient avec une certaine appréhension toutes les villes de l'État pontifical le réclamer pour protecteur. Il le fut aussi du Portugal, des Pays-Bas, des cantons catholiques de la Suisse, des Chevaliers de Malte, des Carmes, de tout l'Ordre de Saint-François et de celui des Humiliés.

Qu'on ait pu confier tant de missions si importantes à un jeune homme de vingt-deux ans, c'est ce qui pourrait nous surprendre. Les contemporains ne songeaient guère à s'en choquer : ils avaient vu tant de fortunes rapides, dans la guerre et dans les arts comme dans l'Église, qu'ils ne pouvaient pas concevoir le monde, comme beaucoup de gens d'à présent, à l'image d'une bureaucratie, où l'on ne doit avoir d'avancement qu'à l'ancienneté. En ce qui concerne saint Charles, l'événement a dû fermer la bouche à ceux qui auraient été tentés de critiquer son élévation. Le népotisme de Pie IV a été ici l'instrument de la Providence. C'est ce que nous fait observer le biographe ; il tire de tout ceci une leçon d'humilité, qu'il exprime si joliment que je ne puis

résister au plaisir de la citer : « Nous sommes d'abondent enseignez par cet exemple singulier, de ne iuger iamais de l'intérieur, ne mesmes des actions de ceux qui gouvernent, et specialement des Souverains Pontifes, ausquels le Saint Esprit assiste par une maniere fort particuliere, car considérant tout ce qui se passoit icy entre l'oncle et le neveu, specialement de l'avoir créé, en un aage si tendre et si glissant, archevesque d'une Église ample, de telle estendue et importance, qui ne croira, de premier abord, jugeant selon la prudence humaine, que ceste résolution est plus blâmable que digne de louange? Néanmoins on voit depuis les admirables effects et les choses incroyables, que Dieu fit par l'entremise de ce prudent ed deuot iouvenceau, non seulement au gouvernement particulier de son Église de Milan, mais encore de l'Église universelle et de tout le monde¹. »

Une toile assez intéressante, conservée depuis le XVIII^e siècle à la Villa Borromeo, à Senago, se rapporte probablement à cette période. Saint Charles, qui porte déjà la barette cardinalice, y montre un visage encore imberbe, avec le front élevé, le nez un peu long, les yeux grands ouverts sur la vie. Il a l'expression encore indécise d'un tout jeune homme, dont les jugements sur toutes choses ne sont pas encore arrêtés².

1. Giussano, p. 16.

2. *S. Carlo nel 3^o Centenario*, n^o 3, fig. 2.

Un de ses familiers écrit, quinze jours après sa nomination, qu'il est « tout enflammé du bien public et amoureux du travail¹ ». Rien ne le rebute ni ne le décourage; l'esprit et le corps toujours en mouvement, il donne audience sans fin, dicte des lettres, et ne sacrifie jamais rien à sa propre commodité. Il met tous ses serviteurs sur les dents et continue toutes ses occupations, en accepte même de nouvelles, sans avoir l'air de sentir la fatigue. Autour de lui on s'inquiète, on se demande s'il pourra résister à un tel régime. Un de ses oncles de Milan est prié d'intervenir auprès de lui pour l'engager à se reposer, à prendre sa part des honnêtes divertissements romains, à consacrer un peu plus de temps aux repas et au sommeil. Jamais il ne voulut entendre complètement raison là-dessus. Évidemment il se relâcha, au bout de quelque temps, de l'activité fiévreuse des premiers jours; mais il n'abandonna jamais les œuvres qu'il avait commencées, et si, comme nous verrons bientôt, il ne resta pas toujours éloigné des distractions et des plaisirs, auxquels le conviaient collègues et amis, jamais il ne consentit à ménager sa santé et ses forces, au détriment de ce qu'il croyait avoir d'utile à accomplir.

Les qualités dont il avait fait preuve à son premier contact avec les affaires, après la mort de son père, avaient fait concevoir à ceux qui l'ap-

1. Lettre du 17 février 1560, déjà citée.

prochaient de grandes espérances ; placé, peu après, en un poste si éminent, il sut ne pas les démentir. Il s'appliqua, non seulement à faire beaucoup, mais à faire bien. Il ne se déroba pas à ceux qui voulaient lui parler : c'était là, pensait-il, un de ses principaux devoirs ; mais il savait utiliser même ses heures d'audience pour son bien et pour celui de l'Église. S'entretenait-il avec une personne instruite, avec un dignitaire ecclésiastique, il l'interrogeait habilement ; il faisait parler les évêques sur l'administration temporelle et spirituelle de leurs diocèses, sur les besoins de leurs églises, sur leurs moyens d'action et les fruits qu'ils avaient obtenus. La visite finie, il notait sur des fiches ce qu'il avait appris, il les mettait ensuite en ordre, se constituant ainsi pour l'avenir un trésor d'expérience. C'est grâce à ce travail, continué pendant des années, qu'il put, avant même d'avoir pris possession de son archevêché de Milan, étonner les collaborateurs qu'il y avait envoyés par la sagesse de ses directions et de ses conseils.

Il apportait un extrême scrupule dans le choix des hommes, s'appliquant exclusivement à mettre en chaque place celui qui la pouvait le mieux remplir, sans avoir égard aux recommandations de qui que ce fût. Au contraire, il savait fort bien écouter les raisons. Dans tout ce qui lui était soumis, il ne se décidait qu'après avoir bien réfléchi ; il s'en remettait, le cas échéant, à l'avis de personnes sages et ne s'appuyait pas sur son seul entendement ; son oncle lui avait du reste donné quatre docteurs pour l'assis-

ter. Mais quand il avait pris un parti, sa constance à s'y tenir était extrême, quels que fussent les dires de ceux qui ne l'approuvaient pas. Comme tous ceux qui ont à conduire des hommes, il rencontra de bonne heure des oppositions plus ou moins déclarées. Très vite, il se mit au-dessus du qu'en-dirait-on. « Il ne convient pas, écrit-il le 8 mai 1560, de se décourager à cause des bavardages de gens qui ont toujours en tête de nouvelles imaginations ; il suffit de se comporter honnêtement en toutes ses actions et l'on peut laisser chacun dire ce qui lui plaît¹. »

Ne pas s'émouvoir outre mesure des critiques est une des qualités de l'homme d'État. L'indifférence dont saint Charles fait ici profession n'était chez lui la suite d'aucune infatuation. Si rapide qu'eût été son élévation, si brillante et si comblée d'honneurs que fût son existence, il ne s'exagérait pas sa propre importance et se rendait parfaitement compte de tout ce que son rôle avait en réalité de subordonné. Pie IV n'avait abdiqué entre les mains de son neveu aucune part de son autorité ; il se servait de lui, mais il ne lui abandonnait pas la direction des grandes affaires. Quel que fût le respect dont il voulait le voir entouré, leurs rapports étaient tels que le comportaient leur âge respectif et leur situation. Le pape, encore plein d'activité, assez autoritaire, voulait un secrétaire et non pas un maire du palais. Le jeune cardinal, nullement grisé par les flatteries

1. *S. Carlo nel 3° Centenario*, n. 3, p. 40.

et le succès, gardait la conscience très nette de ce qui lui manquait encore d'expérience et de maturité. D'autre part, il avait été habitué dès l'enfance à vénérer son oncle Medici, dont la pourpre était une des gloires de la famille, et disposé à se mettre à son service : l'idée ne pouvait pas lui venir, d'agir en quoi que ce fût à l'encontre ou en dehors de sa volonté. Saint Charles, surtout dans les premières années, ne fait pas du tout figure de chef du gouvernement : cela n'aurait convenu ni à son âge, ni au caractère de Pie IV. Le pape donnait l'impulsion à tout et gardait la décision suprême ; son neveu s'efforçait de le seconder. Son rôle principal consistait à lui épargner la fatigue de lire et de rédiger une immense correspondance avec les nonces, les légats, quelquefois avec les évêques ou avec les princes. Les lettres signées par saint Charles sont innombrables ; il ne faut pas oublier qu'elles étaient destinées à transmettre, non sa propre pensée, mais celle du pape. Il est certain que son avis n'a pas prévalu en toutes choses. Son respect pour le Souverain Pontife lui interdisait de le juger, son obéissance l'empêchait de se dérober ; mais il faut le décharger de toute responsabilité dans certains actes discutables du pontificat, l'exécution des Caraffa, par exemple.

Sans doute, saint Charles détestait, comme tous les gens de bien, les excès auxquels s'étaient livrés, du temps de leur puissance, les misérables neveux de Paul IV. Il avait dû voir avec peu de plaisir un retour de faveur succéder pour eux à une disgrâce très méritée, après le conclave de 1559. Mais,

tandis que Pie IV, d'abord bien disposé envers le comte de Montorio et ses parents, prêtait peu à peu l'oreille à leurs pires ennemis, cessait de les soutenir auprès de Philippe II, se prononçait bientôt avec chaleur contre eux, abandonnait enfin leur procès aux mains de quelques-uns de leurs plus haineux adversaires, saint Charles conservait tout son sang-froid. Le pape avait dit très haut qu'il entendait faire de cette affaire un exemple redoutable pour tous les neveux, à commencer par les siens, et qu'ils devraient savoir désormais que les fautes commises dans une situation privilégiée seraient punies avec une sévérité exceptionnelle. On instruisait donc le procès du népotisme, et cette circonstance rendait très difficile à un Borromée de se faire l'avocat des Caraffa. Saint Charles était d'ailleurs convaincu de leur culpabilité. Il trouvait peut-être à redire à la conduite de l'affaire; aussi, quand saint Pie V, quelques années plus tard, en entreprit la révision, et cassa sur presque tous les points la sentence de son prédécesseur, saint Charles ne manifesta aucun étonnement et ne se considéra pas comme personnellement touché. Il est certain qu'il s'affligea sincèrement des mesures de rigueur, et, s'il ne déconseilla pas en public l'exécution, nous pouvons croire qu'il fit quelques démarches pour l'éviter. C'est peut-être lui qui sauva la tête du jeune cardinal de Naples; il le tira de prison quelque temps après avec une joie qui nous prouve que la mort tragique du cardinal Carlo Caraffa et de son frère ne l'avait pas laissé indifférent.

Surtout, il ne se précipita pas sur les dépouilles. La sentence capitale entraînait alors la confiscation, et Pie IV entendait faire profiter ses neveux des richesses accumulées par ceux qu'il venait de perdre. Saint Charles n'avait qu'à s'incliner. Il le fit sans enthousiasme. Il accueillait d'ordinaire avec plaisir les faveurs de son oncle ; voici comment il en fait annoncer une à sa sœur : « Dites à Madame Camille d'être joyeuse, Notre-Seigneur vient de me donner trois abbayes qui valent ensemble douze mille écus¹. » Or, ce fut sans aucune manifestation de joie qu'il reçut les bénéfices et prit possession du mobilier laissés par le cardinal Carlo Caraffa. Il employa en bonnes œuvres le revenu des premiers, et laissa, quand il quitta Rome en 1565, pleins pouvoirs au cardinal Alciato, son ancien maître, pour abandonner le second aux créanciers des Caraffa. Bien plus, la principauté d'Oria avait été promise par Philippe II au comte de Montorio. Sur la recommandation du pape, elle fut donnée à Frédéric Borromée. Saint Charles la trouva dans la succession de son frère ; il attendit la mort de Pie IV et vendit ce fief, dont l'origine choquait sans doute sa délicatesse, pour en distribuer aux pauvres tout le prix.

Du vivant de son oncle, il n'aurait pas pu se défaire des richesses qu'il lui devait sans avoir l'air de lui donner une leçon. Il aurait jugé que c'était de l'outrecuidance. C'aurait été aussi de la

1. *S. Carlo nel 3º Centenario*, n. 3, p. 50.

maladresse, car il aurait compromis l'influence qu'il avait acquise sur l'esprit du pape, influence très réelle, dont nous verrons les effets en parlant de la reprise du Concile. Avoir su se fortifier en restant discrètement à sa place n'est pas un petit mérite, quand on se trouve, comme saint Charles, mêlé trop jeune à de trop grandes affaires.

Ces affaires d'État et d'Église, si captivantes qu'elles fussent, ne lui faisaient d'ailleurs pas oublier qu'il n'avait pas encore passé l'âge des études. Il fréquentait des savants et cherchait toutes les occasions de s'instruire : « La maison du cardinal Borromée, écrivait le cardinal Commendone, est le rendez-vous des personnes les plus doctes et les plus distinguées de Rome. Lui-même, dans l'épanouissement de sa jeunesse, à l'apogée de sa puissance, ne pense qu'à mettre ses connaissances en harmonie avec ses dignités ¹. »

D'après ce que nous savons des années passées par lui à Milan et à Pavie, pendant son adolescence, son instruction devait être au moins égale à celle de bien des prélats de son temps, et cependant il n'était pas déraisonnable en jugeant qu'il avait encore beaucoup à apprendre. Il savait bien le latin et le droit; mais ses études littéraires avaient dû être un peu écourtées, sa culture philosophique était assez faible, et, comme il n'avait guère eu le temps de lire, la formation de son esprit n'était pas achevée. Par une lacune assez grave pour un car-

1. S. Carlo nel 3^o Centenario, n. 4, p. 51.

dinal, il n'avait pas fait de théologie. Il avait besoin surtout d'apprendre à bien composer et à bien dire. Bascapè ne craint pas de dire que son style était haché et son élocution trop rapide, embrouillée. La constatation de ces défauts naturels ne fait que mieux ressortir l'effort persévérant par lequel il en triompha, au point de devenir un des meilleurs prédicateurs de son siècle.

Ce fut surtout au moment de son ordination sacerdotale qu'il s'adonna à l'étude des sciences sacrées. Pendant les premières années de son séjour à Rome, il lut principalement les politiques et les philosophes de l'Antiquité. Ces lectures lui firent connaître les écrits des stoïciens, dont il apprécia beaucoup la doctrine. Cette philosophie de la volonté lui parut d'une grande hauteur morale ; elle s'adaptait bien à son caractère ; aussi tous ses biographes nous rendent témoignage du fruit qu'il assurait en avoir retiré : « Il disoit souvent, écrit Giussano ¹, qu'il n'avoit pas souvent esté peu aydé par la lecture des sentences de ces bons philosophes, spécialement des stoïciens, tant pour s'y conseiller en ses actions, comme pour réprimer les mouvemens et passions des sens. Et entre autres luy servit fort le Manuel d'Épictète, lequel il auoit souvent en mains, et loüoit grandement, comme moy mesme l'ay maintes fois entendu de sa propre bouche. »

Pour perfectionner son style et sa diction, l'étude

1. Giussano, p. 19.

des livres ne suffisait pas, il fallait l'exercice. C'est à quoi lui servit l'Académie des *Nuits Vaticanes*, l'une des plus intéressantes créations de ce temps-là. Pendant tout le jour, il appartenait à ses absorbantes fonctions, mais il lui restait ses soirées. Son esprit toujours en éveil semblait n'exiger aucun moment de repos : après huit ou dix heures données aux affaires de l'Église, il gardait assez de liberté pour prendre part à des débats philosophiques et littéraires. Un certain nombre d'amis intervenaient à ces séances, dont le nom, devenu célèbre, nous indique suffisamment l'heure et le local. Lorsque Commendone parlait des personnes les plus doctes et les plus distinguées, ce n'était pas une exagération : au témoignage de l'un des académiciens, le cardinal Valier, c'était un honneur difficile à obtenir, et partant fort recherché à Rome, que d'être admis parmi eux. Outre saint Charles lui-même chez qui l'on se réunissait, deux membres du Sacré Collège participaient aux travaux de l'Académie : Simonetta, qui devait être l'un des légats de Pie IV au Concile, et François de Gonzague, le second cardinal de Mantoue. Parmi les académiciens, huit ou dix autres devaient un peu plus tard recevoir la pourpre. Parmi eux, nous pouvons relever les noms de Ugo Boncompagni, qui ceignit la tiare sous le nom de Grégoire XIII, de Francesco Alciati, l'ancien maître de saint Charles à Pavie, alors dataire du pape, de Silvio Antoniano, autre ami personnel de notre saint, son secrétaire, improvisateur étonnant et l'un des meilleurs lati-

nistes de son temps, de Carlo Visconti, qui servit à la Cour de Rome d'informateur officieux pendant le Concile, de Ptolemeo Galli, alors archevêque de Manfredonia, futur secrétaire d'État, de Carlo Conti, qui appartenait à une illustre famille romaine, et qui devait, en 1610, contresigner la bulle de canonisation de saint Charles. A côté de ces futurs cardinaux, l'académie des *Nuits Vaticanes* réunissait encore un Giovanni Delfino, l'un des meilleurs esprits que comptât la diplomatie pontificale, un Sperone Speroni, qui apportait parmi tant de jeunes gens sa renommée déjà ancienne de fin lettré et d'incomparable orateur, enfin un Paolo Sfondrati, frère du futur pape Grégoire XIV. -

Tous ces noms, que l'histoire a retenus, n'étaient pas prononcés au cours des doctes réunions : selon l'usage des humanistes, les académiciens avaient pris des pseudonymes, dont le choix seul était occasion de plus d'un trait d'esprit. Nous savons que saint Charles s'appelait *Chaos* : allusion à une manière d'exposer encore un peu confuse ? Non, protestent les biographes, qui font ingénieusement de ce nom un symbole de toutes les grandes et saintes choses que Dieu devait tirer du jeune cardinal, comme il a tiré du Chaos tout l'Univers.

L'Académie avait un président, qu'on élisait chaque année et qui dirigeait toutes les discussions. On le saluait du titre de *Princeps excellentissimus* : ces exercices littéraires étaient alors accompagnés de rites, entourés d'un appareil de solennité un peu

puéril, un peu pédant; les académies romaines en ont conservé quelque chose, celle des Arcades notamment, jusqu'à nos jours.

Une lettre de saint Charles, écrite vers la fin de son séjour à Rome, nous renseigne sur la manière dont se passaient les séances : « A chaque fois se tiennent en ma présence quatre ou six discours en latin, et je m'efforce d'y répondre dans la même langue. Sans doute, c'est une chose toute différente de prononcer le discours ou d'y répondre, car je dois le faire à l'improviste, sans connaître d'avance le sujet qu'on doit traiter¹. »

Quelques-uns de ces discours, échappés comme par miracle à la destruction, ont été réunis au XVIII^e siècle, en un fort beau volume, par Giuseppe Antonio Sassi, préfet de la Bibliothèque Ambrosienne². Ils appartiennent à la seconde période de l'existence des *Nuits Vaticanes*, après que saint Charles, de plus en plus détaché du monde et de ses plaisirs, en eut à peu près banni tous les sujets profanes. Nous possédons dans ce recueil trois discours de *Chaos*. D'abord, dans une série sur les Béatitudes, il commenta la quatrième : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de justice*; une autre série est dirigée contre les vices, saint Charles flétrit la luxure; une troisième contient l'éloge des vertus, saint Charles

1. S. Carlo nel 3^o Centenario, n^o 4, p. 61.

2. *Noctes Vaticanae, seu Sermones habiti in Academia a S. Carolo Borromeo, Romae, in Palatio Vaticano, instituta... J. A. Saxius notis illustravit. Mediolani, 1748, ex typis Bibl. ambrosianae, in-fol.*

célèbre la charité. Même à cette époque, où l'académie littéraire et philosophique des premiers temps avait fait place à une conférence pieuse, la gravité des séances n'était pas continuelle : les discours renferment çà et là d'aimables plaisanteries. Une dissertation de Silvio Antoniano contre la gourmandise débute par une allusion, voilée d'un peu d'ironie, à la frugalité du cardinal Borromée.

L'ensemble des travaux paraîtra à plus d'un lecteur un peu terne. Ces *conciones academicae*, inspirées par une sorte d'humanisme sacré, expriment des pensées quelquefois fines, jamais bien profondes, en un style un peu recherché. Celles qui ont saint Charles pour auteur ne diffèrent pas sensiblement des autres. Ce sont des exercices de rhétorique, mais ils nous intéressent précisément comme tels : ils nous montrent l'effort auquel s'astreignait le jeune secrétaire d'État, parmi toutes ses occupations, pour se rendre maître de sa pensée, en perfectionner l'expression et donner à son style plus de souplesse et de clarté.

Cet effort était méritoire : il aurait été si facile de se laisser vivre, de jouir de la faveur qui lui donnait le pouvoir, au lieu de travailler à se rendre plus digne de l'exercer. D'autres auraient agi ainsi ; rien n'était plus contraire au caractère de saint Charles. Dans les titres que lui conférait son oncle, il regardait toujours la mission qui lui était confiée, plus que le profit et l'accroissement d'honneur qu'il en pouvait retirer. Dès les premières années de son séjour à Rome, l'idée d'être appelé à une fonction

utile, sans être capable de la remplir honorablement, lui était odieuse, d'où son labeur constant pour acquérir plus de science et plus de valeur morale.

Ce n'est pas à dire que, durant cette première période, il ait eu des devoirs de sa charge la conception tout apostolique, dont s'inspirera sa vie d'archevêque. Celui qui l'aurait vu alors, tel qu'il est représenté sur la belle médaille d'Antonio Rossi, frappée en 1563, n'aurait peut-être pas été tenté de le distinguer par une auréole au milieu des prélats de son temps. L'œuvre très remarquable du médailleur milanais¹ nous montre le secrétaire d'État au plus beau de son activité politique. Ce n'est pas l'ascète décharné des dernières années, dont la vie semblait à ses familiers un perpétuel miracle; nous ne voyons pas ici les traces de jeûnes et de macérations sans mesure, les traits ravagés, le sang appauvri. Au contraire, le visage plein et reposé, la barbe soignée, annoncent une santé florissante, un tempérament bien en équilibre. Il n'est pas impossible que l'artiste ait quelque peu embelli son modèle; il a certainement donné de lui une image conforme à celle que s'en faisaient les contemporains : celle d'un ecclésiastique grand seigneur, attentif à ne rien omettre de ce qui convenait à ces deux qualités, soucieux d'accomplir tous ses devoirs, mais ne craignant point de consacrer soit au commerce des arts, soit à des divertissements convenables à son rang, les heures de repos qu'il avait su gagner.

1. Conservée au cabinet numismatique impérial de Vienne.

Pie IV fut un grand bâtisseur : il croyait sans doute devoir à son nom de Médicis d'être le protecteur des artistes. Sous son règne, le vieux Michel-Ange poursuit avec activité les travaux de la Basilique Vaticane. Dans le Palais, la cour du Belvédère est achevée, la salle ducale est construite, le troisième étage des loges décoré par Jean d'Udine et Pomarancio. Ligorio bâtit pour le pape cette *Villa Pia*, toute pénétrée de charme antique, dont on a dit qu'elle est « la dernière fleur de la Renaissance, cachée dans les jardins du Vatican ¹ ». Le mur d'enceinte de la Cité Léonine est relevé auprès du château Saint-Ange; la *Porta del Popolo* est restaurée, la *Porta Pia* est ouverte et donne accès à une nouvelle voie sur le Quirinal. Un ancien aqueduc rétabli amène à Rome l'*Acqua Pia*. Saint Charles s'intéressa certainement à tous ces travaux ; nous ne savons pas au juste quelle part il prit à leur exécution. Il en est d'autres dont ses historiens font mention : c'est sur son conseil que Michel-Ange transforma la grandiose salle des Thermes de Dioclétien en l'église de Sainte-Marie des Anges; lui-même, à ses frais, fit restaurer la façade et l'abside de Sainte-Praxède, sa troisième et dernière église cardinalice, refit les degrés de l'autel, le plafond et le cloître, et construisit une maison pour les religieux qui la desservaient. On sait assez combien, à Milan, il donna d'ouvrage à son architecte préféré, Pellegrini. Dès le temps

1. Pératé, dans Goyau, Pératé et Fabre, *Le Vatican*. Paris, 1895, in-4°, p. 599.

de son séjour à la cour de son oncle, il eut à surveiller, hors de Rome, la réfection des remparts et du port de Civita Vecchia ; il dota Bologne d'un nouveau palais pour son université, et c'est pendant qu'il en était légat, que cette ville vit s'élever sur sa grande place la gracieuse fontaine, un peu païenne, qui l'orne encore aujourd'hui.

Même aux époques les plus éprises d'art, on ne fait pas bâtir seulement pour se réjouir les yeux par les lignes harmonieuses d'une belle façade : l'architecture pouvait plaire à saint Charles à cause de son but directement utile. C'est au contraire la finesse de son goût que démontre principalement son amour de la musique. Nous aurons à revenir sur les rapports qu'il eut avec des maîtres comme Ruffo et Palestrina. Non seulement il apprécia et encouragea d'une manière très efficace la production de belles œuvres musicales, mais il fut à ses heures un exécutant : un des témoins du procès de canonisation raconte qu'il employait quelques-uns de ses rares loisirs à jouer du violoncelle.

Il eut peu d'autres divertissements. Le jeu d'échecs, dont les savantes combinaisons ont séduit beaucoup de diplomates, semble l'avoir attiré quelquefois. Il faut dans ce jeu, grave entre tous, faire preuve de réflexion, de décision, de sang-froid, qualités auxquelles il pouvait lui plaire de s'exercer ; mais la passion de gagner était fort éloignée de son caractère. Un jour pourtant il réclama par lettre à un ancien partenaire une vieille dette de jeu : il s'agissait de dix écus, perdus sur l'échiquier par le

cardinal Ferreri ; saint Charles les destinait à doter une fille pauvre qui voulait entrer dans un couvent. Il fit part de son intention à son débiteur, et le somma plaisamment de s'exécuter, sous peine d'avoir, des religieuses qui attendaient cette aumône, des imprécations au lieu de prières.

Les échecs et même la musique de chambre ne nous paraissent pas messéants chez un prince de l'Église. On trouvait tout aussi naturel au xvi^e siècle qu'il prît part de temps en temps à des jeux moins tranquilles. Un homme de vingt à vingt-cinq ans, astreint à une vie de bureau très fatigante, a parfois besoin d'un peu de détente : les exercices physiques n'ont pas été inventés par la médecine moderne. On ne s'étonnait donc pas de voir saint Charles jouer à la balle, ce qu'il fit d'ailleurs fort rarement. Il lui arriva aussi, sans doute, d'aller chasser dans la campagne avec son frère, avec des collègues ou avec des nobles romains. C'est du moins ce que nous laisse entendre une lettre du mois de décembre 1561, où il demande à Delfino, nonce d'Allemagne, de lui envoyer des chiens et particulièrement des chiens de grosse chasse¹. Ce dernier passe-temps n'était pas absolument conforme aux règles canoniques. C'est donc probablement aux parties de chasse que pensait Bascapè, lorsque, se faisant l'écho de la sévérité que le cardinal avait, dans ses dernières années, pour la période un peu moins

1. Cité par F. V. O. dans *Analecta Bollandiana*, t. XIX, p. 76-77.

austère de sa vie, il écrivait cette phrase : « Il admettait dans sa vie de chaque jour des divertissements, dont quelques-uns n'étaient point assez en harmonie avec la sainte discipline¹. »

Cette existence, que saint Charles et les amis de son âge mûr trouvaient trop mondaine, paraissait exemplaire à ceux qui le regardaient vivre. Des événements récents avaient habitué l'opinion à tous les excès que pouvaient commettre des neveux, même cardinaux. Plutôt que de condamner leurs passions, on préférait s'en servir. Un homme de l'âge de saint Charles, riche, jouissant de la faveur du pape et associé à l'exercice de son pouvoir, ne pouvait pas fréquenter sans danger les brillants palais de l'aristocratie romaine, ni même les villas des membres du Sacré Collège. Or, au milieu de toutes les tentations, dans une ville où l'on jase sur tous les gens en place, le cardinal Borromée conserva une réputation intacte : jamais il ne fut attaqué sur ses mœurs. Il est vrai qu'il était d'une sévérité extrême sur cet article. Naguère, à Arona, sa vertu avait été une première fois éprouvée; il dut triompher à Rome d'autres embûches. J'emprunte le récit de cet épisode un peu délicat à la plume naïve du vieux traducteur de Giussano² :

« Estant un iour inuité par un seigneur principal, son parent, à certain lieu esloigné de Rome de quelques milles, lieu très ameine et délicieux, et ce

1. Bascapè, p. 13.

2. *Op. cit.*, p. 21, 22.

prince, désirant de le faire deuoyer de sa maniere de uiure, outre l'appareil somptueux et les diuerses prouisions de toutes choses delectables, fit uenir encore de Rome secretement une trop miserablement belle et très fameuse courtisane, laquelle il ... fit entrer par une voye secrette en la chambre de ce chaste cardinal, revestue et parée de tout ce qu'elle auoit de plus précieux... estant chose honorable en ce temps-là,... de fournir de telles commoditez aux grands. Et elle, instruite et apprise en ceste école, le voyant seul, se présente devant luy, pour, par ses impudiques attraicts et effrontées afeteries, l'induire au vice... Mais le religieux jeune homme,... tout ému,... et sans [luy] dire une seule parole,... court à la porte de sa chambre, et à haute voix appelant ses valets,... se plaint grandement à eux de ce qu'on luy auoit faict ce mauvais tour, et eux, s'excusans qu'ils n'en savoient chose aucune, ils entrèrent en la chambre, firent vider soudainement cette proye de Satan et pestilent tison d'enfer. Le... cardinal eut peu de repos cette nuict-là, trauaillé qu'il estoit du souuenir de cette action, et, bien informé qu'il fut que toute la cause venoit de ce seigneur, s'en alla trois heures deuant iour, sans faire aucun bruit, afin qu'il recogneust combien il auoit à desplaisir l'occasion qu'il auoit eu la hardiesse de luy donner d'offenser Dieu. »

Dans la suite, saint Charles prit soin de n'accepter plus aucune invitation hors de la ville, et de fréquenter, autant que possible, des hommes qui avaient la même conduite que lui.

Le manque de courtoisie dont il usa en cette occasion nous donne la mesure de son indignation. Cette étrange hospitalité méritait assurément une telle leçon ; mais il dut coûter à saint Charles de la donner, surtout à un parent. Il attachait, en effet, une grande importance à la politesse et une plus grande aux bons rapports de famille. Il prétendait n'oublier aucun des siens ; il était prêt à se donner de la peine pour leur avancement ; il voulait toutefois que, chez eux, le mérite eût quelque correspondance avec les faveurs dont il les entourait. Une de ses lettres à son cousin Guido résume assez bien ses sentiments à cet égard : « Dites au comte François, écrivait-il, de veiller à ce que son fils Jean soit bien élevé et qu'il acquière des vertus. Pour le reste, il n'a pas à s'en préoccuper : je ne manquerai pas de le bien placer selon son mérite¹. »

En ce qui concerne ses parents les plus proches, il n'eut d'ailleurs qu'à se prêter aux bonnes intentions de son oncle, qui semble avoir eu plus à cœur que lui-même la grandeur et la fortune de la famille Borromée. Conformément à la tradition politique de l'époque, les neveux et nièces des papes qui n'étaient pas destinés à l'état ecclésiastique ou religieux devaient contracter mariage dans quelque une des familles princières de la Péninsule. Ces alliances entre les souverains italiens et la famille du pontife régnant étaient des

1. 2 juin 1560. Sylvain, t. I, p. 66.

moyens, pour la diplomatie romaine, de préparer des rapprochements politiques, et, pour les princes, de se ménager des appuis à la cour du pape. Pie IV était trop avisé pour s'écarter d'une manière d'agir consacrée par ses prédécesseurs, alors surtout qu'elle convenait si bien à son affection pour les Borromée. Avant la fin de sa première année de règne, la sœur aînée de saint Charles, Camilla, était fiancée au prince César de Gonzague, de l'illustre maison des ducs de Mantoue, et son frère Frédéric épousait Virginia della Rovere, fille du duc d'Urbino. Quelque temps après, une autre sœur de notre saint, Anna, fut mariée à Fabrizio Colonna, fils du grand connétable Marcantonio.

Charles contribua de tout son pouvoir au brillant établissement de ses frères et sœurs. Il envoya à ses parents de Milan les instructions les plus détaillées pour le voyage de la *Signora Camilla*. Lui-même dirigea tous les préparatifs, s'employa à toutes les négociations : « J'éprouve, écrivait-il un jour, un plaisir incroyable du contentement que je crois voir en Sa Sainteté pour le mariage de mon frère ¹. »

Cet aîné, sur qui s'attardaient les complaisances de tous les siens, chargé qu'il était de perpétuer la race et le nom, n'avait que bien peu de ressemblance avec le jeune cardinal, dont il partageait le toit et la table. C'était le digne neveu du

1. *S. Carlo nel 3° Centenario*, n. 4, p. 55.

terrible *condottiere* Gian-Giacomo Medici. Formé de bonne heure à la vie des camps par ce rude maître, il s'était toujours montré rebelle à l'étude. Il aimait la chasse et le plaisir ; ses goûts le portaient à jouir en grand seigneur de la vie fastueuse qui lui était offerte. Il n'était pas du tout fait pour comprendre l'idéal du gentilhomme dévot, où le comte Giberto s'était complu : aussi le père et le fils n'avaient pas vécu en parfaite intelligence. Tout le reste de la famille adorait Frédéric. Son caractère altier s'accommodait d'ailleurs aisément du premier rang. Sa nomination à la charge de général de la Sainte Église et le mariage princier que son oncle lui fit faire ne durent pas autrement le surprendre. C'était, à ses yeux, comme aux yeux de ceux qui mettaient en lui toutes leurs espérances de grandeur humaine, le point de départ d'une brillante carrière.

Une mort presque subite fut la réponse du destin. Le 19 novembre 1562, Frédéric Borromée expirait après quelques jours seulement de maladie. Ce fut un coup très dur pour les Borromée et pour le pape. La douleur de saint Charles fut sans mesure. Il passa quelques jours dans le plus extrême abattement, trouvant à peine la force de répondre aux lettres de condoléances, que lui envoyaient avec empressement les princes et les plus grands personnages de l'Italie. Il pria, il médita et se ressaisit peu à peu. Mais il parut alors qu'un changement s'était fait dans son âme : la mort de son frère avait achevé de tourner son

esprit vers le monde surnaturel, et lui avait ouvert les yeux sur la vanité des honneurs terrestres et sur sa vraie vocation : « Cet événement, plus qu'aucun autre, écrivait-il au bout de quelques jours à une parente, m'a fait toucher au vif notre misère et la vraie félicité de la gloire éternelle¹. » Loin de se révolter, il se soumit à la volonté divine et remporta de sa douleur une conception plus épurée et plus noble du rôle de la Providence : dans une lettre au duc de Florence, qui venait lui-même de perdre un fils, il disait : « Dieu m'a fait la grâce de m'inspirer la résolution très ferme de regarder toujours comme mon plus grand bien tout ce qui me vient de sa main². »

La résolution de retrancher ce qu'il pouvait encore y avoir de mondain dans sa vie était la suite logique de ces réflexions. Au même moment les siens, et particulièrement son oncle Pie IV, se préparaient à lui demander de quitter l'état ecclésiastique et de rentrer dans le monde. Frédéric, en effet, n'avait pas laissé de descendants. La grandeur où il avait porté sa race s'éteignait avec lui, si son frère ne prenait sa place et ne se mariait pour la continuer. Or, Charles n'était lié par aucun engagement irrémissible : il pouvait, en conscience et sans violer la discipline, renoncer à ses dignités. C'est ainsi qu'on vit, quelques années plus tard, Ferdinand de Médicis quitter la pourpre cardinalice

1. 15 décembre 1562, ap. Sylvain, t. I, p. 75.

2. Sala, *Documenti*, t. III, p. 242.

pour monter sur le trône de Florence. Mais Charles était moins que jamais disposé à mener la vie du siècle. Il n'osa toutefois résister en face à son oncle et se contenta d'abord de gagner du temps. Un jésuite, le P. Ribera, avait alors sa confiance. Sous sa direction, Charles réfléchit mûrement au parti à prendre ; puis, sans hésiter davantage, il se fit donner les ordres majeurs. Son ordination sacerdotale eut lieu à l'église des Saints-Apôtres, au commencement d'août 1563. Il dit sa première messe le jour de l'Assomption, à l'autel de la Confession, à Saint-Pierre, et la seconde au *Gesù*. Sûr désormais de n'être plus troublé dans sa vocation, saint Charles alla trouver le pape et lui déclara ce qu'il avait fait. « Celui-cy, voyant tous ses desseins renversez, lui tesmoigna son mécontentement ; il luy respondit constemment : Père saint, que Vostre Sainteté ne se pleigne point de moy, car j'ay pris l'épouse par moy de longtemps et uniquement désirée¹. »

On le voit par cette réponse, la mort de son frère n'a été pour saint Charles que l'occasion, et non la cause déterminante de ce qu'on a appelé sa conversion. Il n'y a point de coupure dans cette belle vie : son caractère se développe toujours dans le même sens, et les événements, qui paraissent le modifier, font seulement apparaître le résultat d'un long travail de son esprit. Les honneurs mêmes avaient commencé à le détacher des honneurs ; s'il se prêta

1. Giussano, p. 27.

à eux pendant quelque temps avec un peu de complaisance, jamais son âme n'en fut pénétrée, et le souci qu'il avait de mieux faire le préparait aux grandes résolutions qu'il sut prendre enfin. C'est ce qu'exprime le plus profond de ses biographes par cette petite phrase : « Pendant trois années presque entières, le désir d'une vie plus sainte fut retardé chez lui, soit par l'importance des affaires et des soucis qui l'absorbaient, soit par une sorte d'humaine et fausse pudeur ; ensuite il fut réveillé d'une façon plus ardente¹. »

Après son ordination, saint Charles ne cessa pas d'accomplir toutes ses fonctions, sans en exclure celles qui touchaient à l'administration temporelle ; mais il y apporta un esprit de réforme plus déterminé. Il restreignit son train de maison, vécut de plus en plus retiré, se retrancha presque tous les divertissements ; sous sa direction, les *Nuits Vaticanes* devinrent une académie exclusivement religieuse. Bien des abus furent supprimés dans les offices de la cour de Rome. En même temps, Charles commençait à s'occuper de son diocèse de Milan. Toute cette activité s'exerça pendant trois nouvelles années, et le tableau de la vie romaine de notre cardinal aurait été gravement inexact si je n'en avais fait mention. Mais on ne peut bien comprendre toutes les mesures qu'il prit alors, si l'on n'a présents à l'esprit les décrets du Concile de Trente qu'il avait entrepris d'exécuter. Ces décrets forment, pour

1. Bascapè, p. 19.

ainsi dire, le cadre de son action réformatrice à partir de 1563. C'est pourquoi nous pourrions parler des progrès qu'il fit faire aux Romains et des hommes qu'il envoya pour le précéder chez les Milanais, lorsque nous aurons sommairement étudié son rôle dans la reprise et l'achèvement de la grande assemblée œcuménique.

CHAPITRE III

LE CONCILE ET SES SUITES

Quello che ha lo stato di uno in mano
non deve pensare mai a se.

(MACHIAVELLI, *Il Principe*, XXII.)

Le cardinal Borromée fut mêlé, tandis que son oncle gouvernait l'Église, à un grand nombre d'affaires religieuses et politiques. Le récit de toutes ses actions n'entre pas dans le plan de ce livre. Un exposé de ce genre ne nous avancerait pas beaucoup dans la connaissance de son caractère, nous distrairait même plutôt de l'étude raisonnée de sa personne. Il est nécessaire toutefois de faire une exception pour le Concile de Trente. Tous les biographes de saint Charles parlent plus ou moins longuement de la part qu'il prit à la reprise et à la conclusion de cette illustre assemblée; quelques-uns n'ont même pas autre chose à dire, de tout ce qu'il fit avant son arrivée à Milan. Il y a là une tradition, à laquelle je ne saurais me soustraire. J'en suis d'autant moins tenté que je trouve à rappo-

ler en quelques pages les rapports de saint Charles et du Concile, un double avantage : premièrement, d'y montrer un exemple singulier de son activité comme secrétaire d'État ; secondement, de faire connaître la principale source à laquelle il puisa ses inspirations dans tout ce qu'il entreprit par la suite.

Qu'on ne s'attende pas, néanmoins, à lire ici l'histoire proprement dite de la réunion du Concile de Trente sous Pie IV. Je ne m'en occuperai que dans ses relations avec saint Charles Borromée. Le lecteur ne trouvera donc pas ici le détail des négociations qui l'accompagnèrent, et encore bien moins la chronique intérieure des congrégations et des sessions. Ce serait une entreprise énorme, que je ne serais probablement pas en état de mener à bien, et qui m'entraînerait beaucoup trop loin de mon sujet. Je m'efforcerai d'y rester en montrant comment le pape et son neveu se sont employés à la reprise des travaux conciliaires, comment ils ont compris leurs rapports avec l'assemblée, ce qu'ils ont fait l'un et l'autre pour la conduire à bonne fin.

Lorsque le cardinal Medici monta sur le trône pontifical, il y avait près de huit ans que les pères et les légats avaient quitté Trente. Les résultats de leurs premières réunions n'avaient pas répondu aux espérances que tant de gens avaient mises dans le Concile si longtemps attendu. Paul III avait dû surmonter d'immenses difficultés avant qu'on pût célébrer la première session : les évêques avaient mis peu d'empressement à répondre à son appel, les princes s'étaient montrés pleins de méfiance, les

protestants avaient dénié au Concile toute autorité. Une première suspension fut suivie d'une reprise sous Jules III ; celle-ci aboutit à quelques décrets très discutés, auxquels l'Allemagne demeura hostile. En dépit de cette expérience décourageante, l'idée conciliaire conservait une prise étrange sur l'opinion, surtout hors d'Italie. On avait malgré tout la conviction que les maux dont on souffrait n'étaient pas inguérissables, que toutes les mesures qui accentuaient les divisions religieuses étaient provisoires, et qu'un jour, un « libre et saint concile » porterait remède à tout. Les peuples, même les clercs et les gouvernements, ne se faisaient pas une idée exacte et précise de ce que serait ce concile, dont ils espéraient tout : c'était l'échéance prochaine et indéterminée, le bouleversement sauveur, dont l'attente fiévreuse joue, à toutes les époques de l'histoire, un rôle si capital dans les grands mouvements de la conscience collective. Les documents du temps, surtout ceux d'origine française et allemande, portent souvent la marque de cet état d'esprit.

Il n'en allait pas de même dans les milieux romains. Réfractaires par tradition à toute influence d'un « mythe » de ce genre, les curialistes avaient naguère redouté plutôt que souhaité la réunion du Concile. Dès l'abord, il était apparu à ceux qui se croyaient les plus clairvoyants que la Chrétienté déchirée ne retrouverait pas à Trente l'unité qu'on cherchait à lui rendre. Aussi Paul IV, pontife très ardent pour la réforme des mœurs et la

défense de la foi, avait pu suivre une politique qui armait contre lui l'Espagne et l'Empire, et par conséquent rendait impossible la reprise des travaux conciliaires : ce n'est pas à Rome que l'on s'en était ému. Pie IV lui-même, semble-t-il, était sans illusions sur l'issue du Concile, en ce qui concerne l'union des églises. Il avait à renouer les relations rompues avec presque tous les souverains d'Europe, et son expérience de diplomate lui faisait craindre que, dans le zèle de réforme, que beaucoup mettaient en avant, il n'entrât plus de politique que de religion. Fra Paolo Sarpi, avec sa malveillance accoutumée, insinue qu'il n'agit que sous la poussée de l'opinion, sans croire lui-même à l'efficacité du Concile, mais pour « avoir égard à la créance où les hommes étaient, quoique sans fondement, qu'il en devait naître un grand bien¹ ». C'est rapetisser le dessein de ce pape. Il est possible que plusieurs difficultés lui aient passé par l'esprit et qu'il se soit demandé quelque temps s'il valait mieux pour le Saint-Siège tenir le Concile ou le laisser; mais il ne manquait pas de voix, dans son entourage même, pour plaider la cause du Concile. Parmi les cardinaux, quelques-uns avaient pris part aux négociations qui précédèrent la première réunion : ainsi Morone, ami intime du pape, « qui connaissait son cœur et sa prudence² ». Ils durent l'encou-

1. *Histoire du Concile de Trente*, trad. Amelot de la Housaie, Amsterdam, 1704, p. 401.

2. Sarpi, *loc. cit.*

rager à proclamer, ce qu'il fit presque au début de son pontificat, qu'il allait de nouveau convoquer les évêques de tout le monde chrétien à prendre de concert les mesures propres au salut de la catholicité.

Les biographes de saint Charles ne sont peut-être pas fort éloignés de la vérité, quand ils attribuent pour une part à l'influence du neveu une décision qui se trouva si profitable à l'Église. Sans doute le cardinal Borromée ne partageait pas les espérances excessives que beaucoup, outre monts, plaçaient dans le Concile pour l'apaisement de toutes discordes religieuses ; il n'était surtout pas de ceux qui cherchaient à renouer les traditions de Constance et de Bâle ; mais il pensait qu'en proposant aux pères une œuvre de défense et de progrès dans l'Église, on pouvait en tirer beaucoup de bien, fixer des points de doctrine sur lesquels les novateurs avaient jeté de l'obscurité, et surtout restaurer dans le clergé et parmi les fidèles une discipline salutaire.

La bulle d'indiction fut lancée le 29 novembre 1560. Que le pape eût été plus ou moins long à se décider, il avait hâte maintenant que la réunion eût lieu, menacé qu'il était d'un concile national français. L'esprit d'indépendance de l'Église gallicane et la conviction trop fondée, où l'on était à Rome, que de son assemblée sortirait nécessairement la proclamation d'une doctrine défavorable au Saint-Siège, rendaient cette éventualité fort redoutable. Or, le gouvernement du roi mettait en

avant cette raison qu'il fallait un concile pour remédier aux maux du royaume, et que, puisque le pape n'en réunissait pas assez promptement un général, la France était obligée de pourvoir elle-même à ses besoins. Pie IV était donc disposé à tout presser, mais on ne pouvait commencer les sessions avant d'avoir aplani les difficultés, que les puissances semblaient s'être donné le mot pour mettre sous les pas de la diplomatie pontificale.

On ne pouvait rien faire sans les princes. Leur autorité était nécessaire pour encourager, au besoin pour décider des évêques de tous pays à se rendre au Concile, qui, composé seulement d'Italiens, aurait manqué de prestige. Le Concile lui-même intéressait tous les États : il s'agissait de discordes religieuses qui allumaient la guerre civile dans presque toute l'Europe, de matières qui touchaient au Droit public autant qu'à la Foi ; enfin, pour l'exécution des mesures qui seraient prises, on aurait certainement recours au bras séculier. C'est pourquoi l'année 1561 tout entière fut employée par la cour à Rome à de laborieuses négociations pour décider l'empereur, le roi d'Espagne et celui de France, et les autres princes chrétiens, à faire partir pour Trente des prélats et des ambassadeurs. En même temps, un habile diplomate, Commendone, s'efforçait d'amener au Concile les représentants des principaux chefs protestants d'Allemagne : il en reçut un accueil si outrageant, que l'on dut perdre tout espoir de les voir se soumettre à l'assemblée, qu'ils avaient jadis invoquée.

Sans attendre l'issue de toutes ces batailles diplomatiques, Pie IV continuait de prouver sa bonne volonté à l'égard du Concile par une série de mesures destinées à en préparer l'accomplissement. Il avait choisi ses légats, dont les deux premiers, et parmi eux le cardinal de Mantoue, qui devait présider, arrivèrent à Trente dès le 16 avril 1561.

A partir de ce moment, s'engagea entre eux et le secrétaire d'État une active correspondance, qui se prolongea durant tout le Concile, parallèlement avec celle qu'entretenaient les nonces et les légats accrédités dans les divers royaumes. Le Concile, auquel on envoyait des ambassadeurs, était une puissance avec qui l'on devait négocier. Le pape lui-même était sans action directe sur les pères, et ses légats pouvaient bien présider l'assemblée et diriger les travaux : ils n'avaient pas le pouvoir de dicter les décisions. Il leur fallait ménager les influences, écarter les questions importunes, faire intervenir au bon moment les hommes indispensables, bref, faire une besogne de diplomates, dont ils rendaient compte au secrétaire d'État, et pour laquelle ils recevaient ses instructions.

Une suite de négociations avec les princes d'Europe, et une suite de négociations avec les pères de Trente : c'est ainsi que se présente, vue de Rome, l'histoire du Concile. Or, de toutes ces négociations, le cardinal Borromée était l'instrument principal. Toutes les lettres lui étaient adressées et les réponses étaient expédiées sous sa signature. Son rôle a donc été tout à fait capital et

l'on peut dire qu'il a eu dans ses mains la conduite de toutes les affaires.

Mais il n'en était point le maître : le pape, qu'il devait tenir, jour par jour, au courant des nouvelles, gardait la direction très effective de tout ; il intervenait même en personne de temps en temps et ne craignait pas de descendre dans le détail des questions soulevées. La gloire de saint Charles ne doit pas nous faire diminuer le relief que prend dans l'Histoire la figure de Pie IV. On trouve à la Bibliothèque Ambrosienne les originaux des lettres envoyées de Rome à Trente pendant cette période. A la suite des missives rédigées par des secrétaires¹, on y voit de nombreuses apostilles autographes du pape : quelques lignes d'une grosse écriture, d'un style souvent savoureux, sans prétentions, sans phrases, témoignant d'un esprit net et d'une volonté ferme. Quand, à la fin de l'automne 1561, l'Espagne eut commencé d'envoyer ses prélats, l'Empire et la France eurent promis les leurs, le pape décida de se mettre à l'œuvre sans plus tarder. Le 19 novembre, il fit expédier aux légats un bref, auquel il ajouta, de sa main, ce post-scriptum, dont toute traduction affaiblirait l'énergie :

« Noi non faremmo molte parole, perchè volemmo fare fatti. Horamai havemo aspettato assai tutti li principi, però non è più da differire et col nome di Dio daprire quanto prima el Concilio,... et in-

1. Le principal d'entre eux était Ptolémée Galli, qui fut cardinal et secrétaire d'État de Grégoire XIII.

tendemo che si faccia un bon Concilio, da gentilhommo, da bono papa et da bon christiano, havendo sempre avanti agli occhii el servitio de Dio, de la fede et religione nostra catholica, el beneficio universale de' cristiani et anche l'honore di questa Santa Sede el nostro, et è el fine nostro de finire questo concilio, confirmarlo et essequirlo, ... il che potendo fare, moreremo sempre allegramente et volentieri¹. »

Le même jour, partait de Rome une autre lettre, signée du cardinal neveu et contenant des détails complémentaires : aussitôt que les légats seront au complet et que les pères seront assez nombreux, on dira la messe du Saint-Esprit et l'on commencera les congrégations, car « on ne devra plus perdre une once de temps² ».

Ce n'est pas un exemple isolé : des notes autographes du pape se retrouvent pour plusieurs épisodes marquants du Concile ; elles prouvent que saint Charles fut un interprète zélé et intel-

1. Bibl. Ambrosienne, ms. J. 139 inf. fol. 233. Susta, *Die Römische Kurie, etc.*, t. I, n° 42, p. 114. Voici le sens de ce billet : « Nous ne ferons pas de longues phrases, parce que
« Nous voulons faire des actes. Désormais Nous n'avons que
« trop attendu tous les princes, aussi ne faut-il plus différer,
« mais, au nom de Dieu, ouvrir au plus tôt le Concile... et
« Nous entendons faire un bon Concile, en gentilhomme, en
« bon pape et en bon chrétien, en ayant toujours devant les
« yeux le service de Dieu, de notre foi et religion catholique,
« le bien de tous les chrétiens et aussi l'honneur de ce Saint-
« Siège et le Nôtre, et Notre but est de finir ce Concile, de le con-
« firmer et exécuter, ... ce que pouvant faire Nous mourrons
« volontiers et toujours avec joie. »

2. Susta, n° 39, p. 102.

ligent, et qu'il suivit avec fidélité une impulsion dont la fermeté ne se démentait point.

Ce fut dans la seconde quinzaine de janvier, après avoir différé plusieurs fois, pour attendre les ambassadeurs impériaux qui s'annonçaient, que les pères célébrèrent par une procession et un office solennels leur première réunion officielle. On se mit ensuite au travail. Les questions proposées étaient examinées en congrégation particulière, avec les théologiens et les canonistes; on discutait les décrets en congrégation générale, avant de les promulguer dans les sessions : telle était la méthode traditionnelle. Tout cela n'allait pas sans difficultés et les légats consultaient à chaque instant le pape sur de nouveaux incidents. Nous voyons ainsi se refléter dans la correspondance du cardinal Borromée toute la vie du Concile, et passer sous ses yeux toutes les matières qu'on devait régler : théorie et discipline des sacrements de l'ordre et du mariage, communion des laïcs sous les deux espèces, réforme des abus et des mœurs, surtout dans le Clergé, répression de l'hérésie, refonte de l'*Index* des livres prohibés, etc.

J'ai dit que le Concile était, en même temps qu'une assemblée religieuse, un congrès international, qui discutait des questions touchant à la politique, et près duquel les puissances entretenaient des ambassadeurs : aussi est-ce en diplomate que saint Charles y intervient. Il considère toutes choses du point de vue de son gouvernement et présente toujours les sujets qu'il aborde du côté qui intéresse la

dignité ou le pouvoir du Siège apostolique. Ses jugements sur les personnes s'inspirent de cette préoccupation : s'il a des mots un peu durs pour certains prélats, ce n'est pas qu'il les mésestime, c'est qu'il déplore ou redoute que leur action au Concile ne soit pas assez *romaine*. Quand il traite des matières de dogme ou de discipline, ce n'est pas en théologien qu'il parle ; les théologiens l'inquiètent même un peu : il craint que leurs discussions à perte de vue fassent tout traîner en longueur. Une question délicate ayant été soulevée, il conseille de la soumettre à l'examen d'une commission de canonistes, en y adjoignant quelques théologiens, « mais en moindre nombre, et choisis parmi les moins obstinés ¹ ». Des phrases un peu vives, comme celle-ci, ne peuvent se rencontrer que dans une correspondance confidentielle, et d'un homme qui ne sentait pas sur ses épaules la responsabilité d'une décision impartiale. On se ferait du Concile l'idée la plus inexacte si l'on n'y voyait que des négociations et des intrigues de cour. Cette assemblée, composée des prélats les plus remarquables par leur science et par leur piété, se présente à l'Histoire avec le prestige d'une grande œuvre accomplie. Dans les débats qui la remplirent, les questions les plus hautes du dogme et de la morale furent agitées et résolues, des règles de discipline furent posées qui jusqu'aujourd'hui font autorité. Par la nécessité de sa charge, saint Charles fut mêlé à toutes les manœuvres derrière le rideau,

1. Susta, t. III, p. 272.

mais il n'y absorba pas son esprit. Il avait une foi très humble en l'assistance divine, qui ne doit jamais manquer à l'Église, et, après avoir tout préparé en honnête serviteur de la politique pontificale, il était disposé à s'incliner avec un religieux respect devant les décisions du Concile, là même où elles ne concordaient pas parfaitement avec ses instructions aux légats.

La position qu'il avait à prendre vis-à-vis de ceux-ci était souvent fort délicate, et son rôle d'intermédiaire entre le Concile et le pape n'était pas facile. Les pères, qui voyaient de près les maux de leurs diocèses, étaient portés à en chercher la cause principale dans l'affaiblissement de leur autorité épiscopale : ils proposaient donc et soutenaient avec instance, comme premiers articles de réforme, des mesures propres à restaurer cette autorité. Les Espagnols surtout, et aussi les Français, ne craignaient pas de la fortifier aux dépens des pouvoirs que la Cour de Rome avait acquis par le progrès de la centralisation. Les légats subissaient l'assaut de ces demandes répétées ; quelles que fussent leur influence et leur habileté, ils ne pouvaient complètement les assoupir, et se voyaient forcés de compter, comme il arrive dans toute assemblée qui délibère, avec les désirs d'une fraction importante, dont l'opposition paralyserait tous les travaux. Beaucoup des abus qu'on signalait étaient réels, et les remèdes proposés, soutenus par des prélats d'une grande autorité, ne semblaient pas tous inacceptables : il était impossible que l'opinion des légats

ne fût pas affectée par toutes ces circonstances.

Des sollicitations en sens contraire étaient faites auprès du pape ; il se voyait assiégé par les curialistes et par quelques cardinaux des plus considérables : on lui montrait le danger des mesures proposées, dont le détail circulait à Rome de bouche en bouche. Saint Charles, en effet, n'était pas le seul à recevoir des lettres de Trente. Beaucoup d'évêques italiens avaient à Rome des protecteurs ou des amis, auxquels ils rendaient compte, chacun selon ses sentiments, de tout ce qui se faisait ou se préparait au Concile. Naturellement, les projets de réforme qui atteignaient la Cour étaient dépeints de la manière la plus défavorable. On faisait craindre au pape que le Concile, livré à lui-même, ne jetât le discrédit sur le gouvernement central de l'Église, et ne fît tarir en même temps les revenus de la Chambre apostolique : « il s'agit de leur honneur et de leur intérêt¹ », écrivait saint Charles aux légats, pour expliquer l'ardeur de certains de ses collègues contre les desseins des pères. Pie IV, très ferme dans son désir de réforme, ne pouvait pourtant pas rester insensible aux doléances de sa cour. Il sentait très vivement le déplaisir de tous les obstacles qui s'accumulaient, et, comme il ne pouvait pas éprouver lui-même les résistances que rencontraient à Trente les légats, il prêtait quelquefois l'oreille, en des moments d'impatience, à ceux qui décriaient leur zèle. Saint Charles, très respectueux de son oncle

1. Susta, t. II, n^o 40, p. 132.

et soumis à sa direction, semble pourtant, dans ces occasions, avoir gardé des choses une vue indépendante; très discrètement et sans sortir de son rôle, il sut prévenir certains conflits, adoucir certains chocs, faire revenir le pape sur des décisions trop dures ou lui en inspirer de favorables.

C'est surtout pendant la première partie des travaux conciliaires que les difficultés se multiplièrent. Dès l'abord, en effet, l'Empereur et les Français, soucieux de ne pas écarter les protestants, qui refusaient d'admettre les décrets adoptés sous Paul III et Jules III, s'opposaient de toutes leurs forces à tout acte impliquant la continuation des sessions précédentes : ils refusaient de se prêter à une simple reprise, et voulaient conserver au moins les apparences d'une assemblée nouvelle. Les Espagnols, qui n'avaient pas d'hérétiques à ménager, prenaient naturellement le contre-pied de cette politique, et insistaient très vivement pour que la continuation fût déclaré en termes exprès. Les légats, comme le pape, étaient du même avis qu'eux sur le fond des choses : les décisions prises antérieurement étaient sages et salutaires, et devaient être maintenues; de plus, répudier le début du Concile, ce serait ôter toute autorité à celui qu'on entreprenait, et à tout autre, qui présenterait le même caractère œcuménique, puisqu'il ne serait jamais à l'abri d'un désaveu du même genre. On ne pouvait donc pas donner satisfaction à ceux qui réclamaient, selon les mots usités alors, une *nouvelle indiction*. Mais les légats se rendaient compte

que, si on cédait aux injonctions des Espagnols, le Concile perdrait beaucoup de ses membres, et se verrait menacé, par le mécontentement de l'Empereur, à la fois dans son prestige et dans sa sécurité. Ils adoptèrent donc une attitude de temporisation. Pressé par les ambassadeurs de Philippe II, le pape leur écrivit un bref assez roide, leur enjoignant de déclarer expressément qu'ils reprenaient l'ancien concile de Trente, dût-il s'ensuivre tout ce que l'on voudrait ¹. A l'arrivée du courrier qui apportait cet ordre, les légats furent consternés; malgré la parole formelle du pape, ils n'osèrent le mettre à exécution. Français et impériaux leur avaient presque arraché la promesse de ne faire aucune ouverte déclaration de continuation. Ils décidèrent que l'un d'entre eux irait en toute hâte à Rome pour exposer à Pie IV la situation. Le cardinal Altemps montait déjà à cheval, quand arriva un second courrier : un nouveau bref, expédié quelques heures après le premier, autorisait les légats à agir selon leur prudence, et à ne pas user de paroles expresses en faveur de la continuation, s'ils jugeaient que cela dût comporter trop d'inconvénients. Une lettre du cardinal Borromée expliquait en même temps que le pape, sollicité de répondre très vite, avait modifié son ordre après une nuit de réflexion. Tous les biographes de saint Charles lui font honneur de cet adoucissement si rapide de son oncle.

1. 30 mai 1562. Susta, t. II, n. 49, p. 175; le second bref, p. 180.

Une autre affaire encore plus délicate s'éleva vers le même temps, et saint Charles s'y appliqua d'une manière fort active à procurer la paix et le bien du Concile. Après l'ouverture solennelle des travaux, comme l'on avait présenté quantité de projets et demandes, les légats en firent extraire des articles de réforme, qu'ils mirent en délibération. Parmi ces articles, s'en trouvait un qui concernait la résidence des évêques. C'était une matière épineuse : beaucoup d'évêques passaient leur vie à Rome, pour être plus près du centre des faveurs, et beaucoup d'officiers de la Cour pontificale recevaient des évêchés et en touchaient les revenus, sans jamais quitter leurs fonctions romaines. Les prélats espagnols et, bientôt après, les Français s'empressèrent d'amener la question sur ce terrain.

Leurs propositions parurent dangereuses à certains pères italiens et à l'un des légats, le milanais Simonetta, très bon canoniste et très cher au pape, mais un peu soupçonneux et prompt à s'alarmer ; ils prévirent la ruine du Saint-Siège et firent à Rome des rapports en conséquence. Cependant le cardinal de Mantoue et les autres légats croyaient rester fidèles à leurs instructions en laissant la discussion s'engager, et même en provoquant un vote, qui sembla plutôt favorable à la doctrine que redoutaient les romains et leurs partisans. Mantoue, par l'illustration de sa naissance et par l'affabilité de ses manières, avait acquis un grand prestige parmi les pères du Concile, où il comptait de chaudes sympathies ; il avait contribué à rendre

favorables les princes, dont plusieurs étaient ses parents ou ses alliés. Mais il était plus grand seigneur qu'homme d'Eglise : peu familier avec les subtilités du Droit Canon, il n'avait sans doute pas vu les pièges que son collègue redoutait, et sa bonté naturelle ne lui permettait guère de prêter aux prélats des intentions hostiles. Mal préparé à combattre, il se trouva desservi, aux séances, par son oreille un peu paresseuse et sa santé chancelante : c'était un président dépourvu de fermeté. Pour toutes ces raisons, les choses prirent un cours qui inquiéta vivement le pape et son entourage. Des rapports très défavorables aux légats lui parvinrent de divers côtés; les cardinaux Farnèse, ennemis politiques de Mantoue, s'employèrent à grossir le scandale que faisaient à Rome les nouvelles de Trente. Pie IV, très irrité de voir ses représentants désunis, céda, en un mouvement de vivacité, à toutes ces influences : il prononça contre Mantoue des mots assez durs, et décida d'envoyer de nouveaux légats, parmi lesquels s'en trouvait un qui devrait prendre la présidence.

Saint Charles, c'est lui-même qui nous l'assure, fit tous ses efforts pour éviter cet éclat; il put obtenir que l'envoi des nouveaux légats fût retardé et, par une lettre qui est un chef-d'œuvre de diplomatie, il s'efforça de préparer le président du Concile à sa demi-disgrâce. Son affection pour la maison de Mantoue, à laquelle le mariage de sa sœur avec César Gonzaga l'avait encore une fois allié, s'ajoutait ici à son entente très sage des conditions

du Concile. Mantoue, très gentilhomme, répondit que son honneur ne lui permettrait pas de demeurer à Trente après une marque publique de défiance du pape à son égard; en même temps il envoyait à Rome un agent chargé de le disculper et protestait de son zèle pour les intérêts du Saint-Siège, en cette affaire comme en toutes les autres. C'était beaucoup d'avoir gagné du temps. Cependant, au lieu de légats, Pie IV envoya un habile négociateur, chargé de se rendre compte de tout, de faire régner l'harmonie entre les représentants du pape et de faire avancer autant que possible les affaires. Cet envoyé, Carlo Visconti, évêque de Vintimille, était le parent et l'ami intime de saint Charles; il est permis de croire que celui-ci ne fut pas étranger à son choix. On ne le pouvait faire meilleur. Visconti, dont le malveillant fra Paolo reconnaît qu'il avait un jugement exquis ¹, envoya à Rome une série de lettres qui éclairèrent parfaitement saint Charles et Pie IV. Il sut obtenir que l'on donnât à Mantoue des marques de confiance, que l'on cessât de traiter Simonetta, comme on commençait à le faire, en dépositaire unique de la pensée pontificale, et parvint à réconcilier complètement les deux légats. Le pape, averti par Visconti et par bien d'autres du mal qu'aurait fait au Concile le départ de Mantoue, ne cessa depuis lors de le combler d'attentions flatteuses, et le fit rester à son poste jusqu'à sa mort, malgré

1. *Op. cit.*, p. 500.

le désir deux fois exprimé par le cardinal d'être déchargé de la légation.

La question de la résidence fut résolue ainsi : on s'accorda pour l'ordonner d'une façon très rigoureuse, par une formule qui ne pouvait jeter aucun blâme direct sur le Saint-Siège. Un peu plus tard, à propos du sacrement de l'ordre, les prélats français et espagnols soulevèrent une question analogue, sous prétexte de définir l'origine de la juridiction épiscopale; l'accord rétabli entre les légats permit d'examiner les choses de sang-froid et d'adopter, en l'amendant, une formule conciliante, très ingénieuse, du cardinal de Lorraine.

Saint Charles dut encore négocier avec le Concile pour obtenir que, dans certaines matières, où le pape pensait être le meilleur juge, on lui abandonnât la décision. La première de ces matières était la réforme de la Cour pontificale : les pères de Trente ne pouvaient se rendre compte des oppositions que soulevait et des conséquences qu'entraînait chaque mesure réformatrice. Un corps aussi sensible que la Curie ne peut être soigné que par un médecin qui le connaisse bien et qui suive de près le traitement. Aussi Pie IV revendiquait fermement le droit d'opérer par lui-même; il prouvait sa bonne volonté en se mettant à l'œuvre sans tarder et en faisant demander aux évêques de lui signaler librement les abus et les remèdes. Il crut quelque temps pouvoir leur laisser faire la réforme du Sacré-Collège; mais à peine l'eut-on commencée, que certains cardinaux, peu soucieux, sans doute, de changer leur genre de

vie ou de réduire leur train, s'agitèrent, écrivirent à Trente, cherchèrent à retarder les discussions et à troubler le Concile. On dut remettre au pape cette réforme comme l'autre. Il se réserva aussi le droit d'autoriser, dans certains pays, la communion des laïcs sous les deux espèces, et les évêques d'Espagne et d'Italie, fort hostiles à cette mesure, ne consentirent qu'avec peine à en envisager la possibilité. Les indults que Pie IV accorda à la suite de cette décision n'eurent d'ailleurs qu'une durée éphémère.

En même temps qu'il conduisait ces négociations avec les pères de Trente, saint Charles entretenait toute une correspondance diplomatique autour du Concile, d'abord pour y faire aller des évêques, puis pour expliquer et défendre l'action que le Saint-Siège y exerçait, enfin pour créer à l'assemblée un milieu favorable, surtout dans les cours des souverains de la Chrétienté.

Les légats, en arrivant à Trente, au printemps de l'année 1561, n'y avaient trouvé qu'une dizaine de prélats. Peu à peu, le pape fit partir ceux qui résidaient à Rome et dans l'État pontifical. En même temps, saint Charles, par l'intermédiaire des nonces, priait les souverains de désigner leurs ambassadeurs pour le Concile et d'y envoyer des évêques, dont ils devraient naturellement assurer la subsistance. C'était là une affaire très difficile à mener, car, d'une part, on ne pouvait pas ouvrir le Concile sans la présence d'un grand nombre de pères, parmi lesquels il était utile qu'une assez forte proportion fût

venue des pays d'outre-monts ; d'autre part, le secrétaire d'État jugeait fort dangereux pour la tranquillité des délibérations de laisser se former un parti trop considérable d'étrangers, qui apporteraient des opinions et des projets défavorables à la Cour de Rome. On redoutait surtout les Français, qui passaient pour n'être pas « d'une doctrine trop sincère ¹ ». C'est pourquoi on se tourna du côté de Philippe II, qui fut pressé de toutes manières. Le Concile une fois ouvert, les Espagnols se montrèrent fort turbulents, et, comme les Français arrivaient aussi, Pie IV ne put faire autrement que d'envoyer de grands renforts de prélats italiens. Ceux-ci n'étaient généralement pas riches et le pape, qui leur avait ordonné de partir, ne pouvait les laisser à Trente dans le besoin. C'est pourquoi les légats furent chargés de leur remettre des *provisions* ou secours mensuels. Le cardinal Borromée insista beaucoup, dès le début, sur l'extrême discrétion que comportait cette mesure, trop facilement susceptible d'une mauvaise interprétation. Il semble résulter des documents que d'autres prélats que des Italiens bénéficièrent des largesses pontificales, qui ne furent données que dans l'intérêt du Concile, et sans intention de peser sur les votes.

Pour modiques qu'elles fussent, ces *provisions* grevaient lourdement les finances du pape, qui, d'autre part, était obligé de s'endetter pour faire

1. Borromée à Viterbe, nonce en France, 6 juin 1561. Susta, t. I, p. 195.

parvenir à Trente des vivres et surtout des grains. Assurément saint Charles, passé maître en ces sortes d'affaires, s'arrangea pour que les pères ne ressentissent aucune disette, mais ce ne fut qu'au prix de grands sacrifices, et cette raison secondaire ne fut pas sans influence sur le désir qu'avait Pie IV de terminer le Concile sans perdre de temps.

Plus il y dépensait de peine et d'argent, plus le pape souhaitait vivement que cette grande assemblée produisît d'heureux résultats. Mais les efforts qu'il faisait étaient appréciés diversement en Europe et à Trente même; aussi la correspondance du secrétaire d'État prend-elle souvent le ton d'un plaidoyer *pro domo*. Au fond, Ferdinand et Catherine, et surtout leurs ministres respectifs, n'envisageaient pas du tout le Concile comme les gens d'Église. Pris, dans leurs pays, entre un parti protestant et un parti catholique, ils auraient assez volontiers fait comparaître le pape et les réformateurs comme des adversaires à départir, devant une réunion d'évêques, dont ils se seraient constitués les inspirateurs : le Concile aurait eu l'apparence d'un tribunal indépendant, et les princes auraient été les arbitres vrais de la situation.

Le pape, les cardinaux, et beaucoup d'évêques, forts de toute la tradition des anciens conciles, agissaient tout à l'encontre de ces prétentions. A leurs yeux le Concile était une représentation de l'Église universelle et Pie IV ne pouvait pas admettre que la voix du souverain pontife n'y fût pas entendue, comme celle du chef même de l'Église. Il avait réuni

les pères loin de sa présence et les laissait délibérer sans leur imposer ses vues ; mais il voulait réserver à ses légats le droit de contrôler les propositions faites et de diriger les débats, à lui-même le droit d'inspirer ses légats et de faire savoir aux pères ce qu'il considérait comme utile à l'Église. Chaque fois qu'il le faisait, les ambassadeurs ne manquaient pas de s'écrier qu'il portait atteinte à la liberté du Concile. M. de Lansac, ambassadeur de France à Trente, écrivit un jour qu'il serait bon que Sa Sainteté n'y envoyât pas le Saint-Esprit en valise de Rome¹. Le mot fut répété dans toute la Chrétienté. Le pape riposta familièrement en disant de Lansac qu'il était au Concile l'ambassadeur des Huguenots. Ce propos, comme l'autre, était un peu excessif.

Pie IV n'envoyait pas des décrets tout faits ; mais il est certain que, surtout pendant les premières sessions, les légats consultaient Rome sur les moindres détails. L'affaire de la résidence avait rendu Mantoue assez craintif, aussi n'osait-il rien faire au Concile sans être bien assuré de la pensée du pape. Plus tard, surtout quand il y eut à la tête de la légation un Morone, homme d'autorité et de jugement, en qui Pie IV avait toute confiance, les choses allèrent plus simplement. Peut-être les instances de Philippe II contribuèrent à produire quelque changement. Toujours est-il que saint Charles, qui écrivait aux légats en janvier 1562 pour les féliciter et les exhorter à

1. [Dupuy], *Instructions et lettres du Roy... et des Ambassadeurs...* Paris, 1654, in-4°, p. 197. Lettre de Lansac à de L'Isle, ambassadeur à Rome, mai 1562.

communiquer toujours le plus qu'ils pourraient toutes choses à Sa Sainteté, sans regarder à la dépense des courriers, en le faisant toutefois assez habilement pour que les prélats ne puissent s'en apercevoir¹, écrit en mai 1563 qu'il ne faut aviser Rome que pour des choses importantes, sans s'arrêter aux détails, et qu'il ne faut écrire que pour tenir le pape au courant de ce qui se passe, ainsi qu'ont coutume de faire les ministres et les ambassadeurs vis-à-vis de leurs princes, et non pas pour recevoir d'ici une règle ni des ordres².

D'autre part il n'était pas exact que Lansac et ses collègues fussent les défenseurs des huguenots. Mais, dans une assemblée où les réformés n'avaient pas voulu venir, ils représentaient un souverain qui comptait avec eux. Ainsi leurs propositions pouvaient paraître remplies de concessions aux sectes nouvelles, et, comme c'étaient surtout ces concessions qui soulevaient des difficultés de la part des pères et nécessitaient de longues défenses, leurs discours, envoyés à Rome, n'y produisaient pas une impression bien catholique.

Le pape leur reprochait surtout de faire traîner le Concile en longueur, sous prétexte d'attendre des adhésions de l'autre camp, adhésions bien improbables après les refus injurieux du début. Or l'achèvement du Concile était, dès les premiers jours de l'année 1563, la grande affaire pour Pie IV. Déjà

1. 15 janvier 1562, Susta, t. II, p. 1-2.

2. Sylvain, t. I, p. 181 f. Susta, t. III, n° 71^a, p. 272.

auparavant, en des heures de découragement, il avait pensé à une dissolution, et saint Charles, au dire de ses biographes, avait usé de son influence pour l'en dissuader. Aussitôt qu'il vit les travaux bien en train, la crainte de nouvelles complications s'ajouta aux soucis financiers pour lui faire souhaiter une prompte conclusion. Toutes les négociations n'eurent bientôt plus qu'un but : rendre plus actifs les travaux du Concile, et, en même temps, préparer les cours à sa terminaison et à la promulgation de ses décrets.

Vers l'automne 1562, l'arrivée à Trente d'un assez grand nombre de prélats français accompagnant le cardinal de Lorraine excita de vives craintes à la cour du pape. Lorraine apporterait, disait-on, le prestige de son grand nom, son autorité de cardinal, son talent d'orateur consommé, à soutenir les opinions « extravagantes » que le milieu romain prêtait libéralement à nos compatriotes. On prévoyait donc des discussions infinies et probablement un peu orageuses. Saint Charles fit la leçon aux légats et à tous ses amis du Concile. Lorraine fut enveloppé d'honneurs et de paroles flatteuses, « caressé » de toutes manières, et l'on s'aperçut vite qu'il était assez facile à conduire. On se garda de le nommer légat, quand la mort de Mantoue et de Seripando sembla en fournir l'occasion, mais on l'admit à des réunions intimes, comme s'il avait été légat, et l'on prit ses avis en considération. Le pape le fit venir à Rome et le traita si bien, qu'il revint à Trente décidé à s'employer de toutes ses forces au service du Saint-Siège : c'était un pré-

cieux auxiliaire là où l'on craignait un ennemi. Par lui on tenait un peu la cour de France ; l'Espagne ne s'opposait pas à l'achèvement du Concile. Restait l'Empereur, qui, de son poste d'observation d'Innsbrück, faisait le plus qu'il pouvait traîner les choses en longueur en multipliant les propositions. Le Concile toujours ouvert lui était un moyen de négociations avec les protestants ; il fallait le décider à changer d'attitude. Morone, nommé premier légat après la mort de Mantoue, partit de Rome au printemps 1563, avec pleins pouvoirs pour cette affaire. C'était un diplomate excellent, auquel le pape et son neveu n'avaient que faire de donner des instructions détaillées. Il fit le voyage d'Innsbrück et retourna parfaitement Ferdinand. Désormais les choses allèrent rapidement.

On brusqua même les dernières sessions, parce qu'une maladie du pape, dont saint Charles s'empressa d'avertir Morone, fit un instant craindre pour sa vie, et qu'on ne voulait point que le Concile durât encore *sede vacante*. La rédaction d'un catéchisme de la doctrine chrétienne, celle de l'*Index*, la révision des livres liturgiques et de la Bible furent remises entre les mains de Sa Sainteté. Le 4 décembre 1563 eut lieu la dernière réunion. Tous les décrets adoptés par le Concile, depuis Paul III, furent solennellement confirmés, et l'assemblée, composée alors de plus de deux cent cinquante pères, se sépara au son des acclamations traditionnelles, entonnées par le cardinal de Lorraine.

Les légats Morone et Simonetta portèrent à Rome

le recueil de tous les travaux conciliaires et demandèrent l'approbation pontificale. Pie IV la donna le 26 janvier 1564, dans une bulle solennelle, contresignée par tous les cardinaux présents. Les décisions du Concile devenaient loi de l'Église.

« Saint Charles, nous dit Giussano¹, se porta aussitôt de toute son industrie à avoir une pleine et distincte cognoissance de tous les décrets qui estoient en iceluy; pour à quoi parvenir, il divisa toutes les matieres d'iceux et meit toutes les escriptures en Archivez séparez et accommodez en un oratoire, ausquels divisez en trois ordres, il donna divers noms. Le premier estoit le *Sancta Sanctorum*, auquel il meit les décrets concernans la foy catholique et les sacremens. Au second ordre, qu'il appelloit le *Sancta*, il meit ce qui appartenoit à la réformation et discipline ecclésiastique. Le troisième contenoit les décrets qui regardoient les laïques. Et par cet ordre et diligence, en peu de temps, il cognut pleinement et distinctement tout ce que contenoit le Concile, avant que de le bailler à imprimer et exposer au jour. »

C'est du *Sancta Sanctorum* que saint Charles fut chargé d'extraire le célèbre *Catéchisme du Concile de Trente*. Il en surveilla la rédaction, à laquelle collaborèrent plusieurs théologiens romains et étrangers. Son secrétaire Poggiani, dont le discours latin était fort estimé, tenait la plume. Pa-

1. *Op. cit.*, p. 37.

reillement saint Charles fit préparer la révision de la *Vulgate*, du *Missel* et du *Bréviaire*, qui ne furent publiés que plus tard.

Parmi les décrets du second ordre ou *Sancta*, beaucoup durent appeler l'attention du cardinal, qui se préparait avec une conscience de plus en plus appliquée à son rôle d'archevêque de Milan. La réforme élaborée à Trente est l'œuvre d'une réunion d'évêques et porte la marque très nette de cette origine : c'est à des évêques qu'elle s'adresse. La collection des chapitres qui la composent, depuis la première jusqu'à la dernière session, forme un code presque complet du pouvoir épiscopal. On y trouve l'exposé de tous les devoirs qui incombent au pasteur d'une église : résidence très stricte, dignité et simplicité de vie, prédication de l'Évangile, organisation de l'enseignement religieux, entretien des séminaires, respect des biens d'Église qui lui sont confiés, visite des paroisses et des instituts religieux, tenue périodique de conciles provinciaux et de synodes diocésains. On y trouve des règles pour le guider dans le choix de ses collaborateurs, dans l'admission des jeunes gens aux ordres mineurs et à la prêtrise, dans la répression des abus. On y trouve aussi la revendication très forte de ses droits, et la réduction de tout ce qui pourrait l'entraver : exemptions, appels intempestifs, empiètements des juridictions voisines et surtout du Pouvoir civil. Presque tous les conflits, qui plus tard mirent saint Charles aux prises avec les gouverneurs, le Sénat de Milan, des re-

ligieux ou des chanoines révoltés, eurent leur origine dans sa volonté d'exécuter les prescriptions du Concile : sa conduite était justifiée d'avance par les décisions des pères, et il les connaissait trop bien pour outrepasser son droit en les appliquant.

A Rome même, du vivant de son oncle, il eut à mettre en pratique ses principes réformateurs. L'opinion, qui signalait des abus dans la Cour de Rome et le Sacré Collège, et qui en réclamait la répression, avait trouvé au Concile des interprètes. Un prélat, qui unissait à une grande sainteté de vie une liberté de langage quelquefois importune, le vénérable Barthélemy des Martyrs, archevêque de Braga, avait dit tout haut, en parlant des cardinaux : « Ces illustrissimes seigneurs ont besoin d'une illustrissime réforme ». Pie IV, nous l'avons vu, avait constaté que, si cette réforme était entreprise par les pères, loin de Rome, il s'ensuivrait d'immenses difficultés; il se chargea de l'accomplir, en même temps que celle de toute sa Cour. A mesure qu'une décision était prise, saint Charles en avertissait les légats. D'après le témoignage de l'ambassadeur français de L'Isle : « Sa Sainteté poursuit de jour en jour nouvelles réformations, et la Pénitencerie, qui a eu la première atteinte, se trouve aujourd'hui sans pouvoir de bailler une seule dispense outre le droit commun¹. » Le pape, au sujet de la Pé-

1. [Dupuy], *Lettres et instructions*, etc., p. 184.

nitencerie, disait sur un ton demi-plaisant qu'il l'avait « on peut dire détruite¹ ». Les cardinaux ne furent pas plus épargnés que les grands offices, et, malgré les protestations, leur train de maison fut réduit et les obligations de leur charge leur furent rappelées sévèrement. Une mesure de détail très remarquée fut l'interdiction des carrosses : Pie IV engagea les membres du Sénat de l'Église à sortir à cheval, jugeant cet appareil plus conforme à la dignité de leur rang.

Saint Charles, le premier, avait donné l'exemple du retour à la simplicité, restreint sa maison à quelques ecclésiastiques et à un petit nombre de domestiques, et proscriit chez tous ceux qui vivaient avec lui les vêtements somptueux et les habitudes de luxe ; il fut le collaborateur zélé de son oncle et l'interprète infatigable des vœux de réforme du Concile dans tout le clergé de Rome. Non seulement il était membre de toutes les commissions chargées d'en exécuter les décisions, mais il en était l'âme. Un secrétaire du cardinal Farnèse, — milieu où toute cette réforme n'était pas trop bien vue, — l'appelait avec dédain le « rétameur de candélabres² ». Mais le même Annibal Caro rendait un éloquent témoignage de la vertu de celui qu'il osait plaisanter, en écrivant à un prélat, à qui Pie IV venait de donner la pourpre : « Votre promotion ne vient que de Dieu, du mouvement de Notre Saint-

1. Susta, t. II, n° 34, p. 99.

2. Cité par Sylvain, t. I, p. 234.

Père, et de celui de l'illustrissime cardinal Borromée, ce qui n'est que la même chose¹. » A un autre il disait, cette fois avec un peu d'ironie : « Si l'ambition vous faisait par hasard désirer de venir à Rome, je vous rappelle qu'aujourd'hui on y vient pour prier et non plus pour faire fortune². »

Barthélemy des Martyrs, qui fut l'hôte du pape au printemps 1563, fut absolument conquis par le jeune secrétaire d'État, dont il resta l'ami jusqu'à sa mort; il lui donna d'excellents conseils, dont saint Charles fit son profit. Un collaborateur de tous les instants à la réforme du clergé de Rome fut saint Philippe de Néri. L'amitié de saint Philippe et de saint Charles est devenue légendaire. Ces deux hommes, pénétrés l'un et l'autre d'un même désir du bien, habiles l'un et l'autre à discerner les caractères, ne pouvaient manquer de s'apprécier. Les relations qui s'établirent entre eux, avec une nuance marquée de déférence de la part de saint Charles, le plus élevé en dignité, mais le plus jeune de beaucoup, durèrent pendant toute leur vie. Ils avaient tous deux une personnalité trop forte pour se trouver toujours d'accord. La franchise un peu rude avec laquelle ils s'exposaient quelquefois leurs griefs, me paraît avoir été entre eux comme une convention charitable; elle ne diminuait en rien leur affection réciproque. Saint Charles avait une grande confiance en saint Philippe, qu'il chargea

¹ *Vie du cardinal Commendon*, traduite par Fléchier, Paris, 1671, in-4°, préface.

² Sylvain, t. I, p. 241.

de la direction spirituelle de sa sœur préférée, Anna Borromeo *in* Colonna. Il garda toujours pour l'Oratoire une estime particulière. L'apostolat de saint Philippe à Rome fut certainement le plus puissant auxiliaire de son action réformatrice.

Cette action s'étendit à des objets très divers. Parmi les décrets du Concile, un certain nombre concernaient les cérémonies du culte, et notamment la musique d'église. Après avoir posé le principe que toute mélodie profane et toute polyphonie qui nuirait à la perception très nette du texte doivent être proscrites, ils laissaient aux ordinaires le soin de l'appliquer de leur mieux. Pris à la lettre, étant donnée la production musicale de l'époque, ces décrets supprimaient toute musique à l'église. Or le pape, très ami des belles cérémonies et très musicien, n'était guère disposé à cette suppression. La commission cardinalice, à laquelle l'affaire était soumise, fut fort embarrassée. Elle chargea les cardinaux Borromeo et Vitellozzi de trouver une solution. Il y avait alors à Rome un musicien de génie, que saint Charles, archiprêtre de Sainte-Marie Majeure, avait pu apprécier dans cette basilique, dont il était maître de chapelle depuis 1561. Pier Luigi de Palestrina ne jugea pas impossible de créer une musique sacrée d'où seraient exclus, non seulement les thèmes « profanes et lascifs », qu'on entendait trop souvent à l'église, mais encore la confusion des paroles, engendrée nécessairement, disaient les autres musiciens, par une harmonie savante. Palestrina composa trois messes, qui furent exécutées

chez Vitellozzi en présence de la commission et suscitèrent un véritable enthousiasme. La troisième surtout fut jugée un chef-d'œuvre. Elle est dédiée à la mémoire du pape Marcel II, qui avait protégé l'artiste. Ses accents, si simples et si religieux, nous émeuvent encore, comme ils ont ému saint Charles, Pie IV et les Romains de l'an de grâce 1564.

Ce fut en cette même année que furent prises par l'archevêque de Milan les premières mesures importantes pour l'administration de son diocèse. Au milieu de toutes les affaires qui l'occupaient à Rome, il ne cessait de penser à son église, et, sans attendre la fin du Concile, exprimait déjà dans ses lettres le regret de n'y pas être. Les instances de ses amis, notamment du pieux archevêque de Braga, avaient pu le faire renoncer au projet, un moment conçu, de se retirer tout à fait du monde ; à tout le moins voulait-il quitter la Cour et se consacrer à ses devoirs de pasteur. Il en fit plusieurs fois la demande à son oncle, qui refusa de le laisser partir. Il employa alors tout ce qu'il put dérober de temps à ses travaux de secrétaire d'État, à acquérir les connaissances, sans lesquelles il ne se croyait pas à la hauteur de sa tâche, et à s'exercer dans quelques-unes des fonctions qu'il aurait à remplir : « Sçachant, écrit Giussano ¹, qu'entre les obligations d'un évêque, une des principales estoit d'annoncer et prescher la parole de Dieu, pour avec icelle paistre son famélique troupeau, ainsi qu'il est en termes

1. *Op. cit.*, p. 40-41.

bien exprés, porté par le mesme concile,... il alloit s'esprouver pour s'accoutumer à parler en public, premierement, en quelques monasteres de religieuses, y faisant quelques discours spirituels, puis après en l'église de Sainte Marie Maieur, de laquelle il estoit archiprestre, puis en son église titulaire de Sainte Praxede, chose dont plusieurs s'estonnoient, pour n'estre alors en usage, que les cardinaux fissent telles fonctions.... Il s'appliqua [aussi] à l'étude de la sacrée Théologie, commençant par la Logique et Philosophie, eslisant à cet effect des meilleurs maistres en cette science, à quoy, chargé d'une multitude de si grandes affaires, sans qu'il les négligeât.... il s'y adonnoit, non seulement comme un simple estudiant, à escouter les discours de ses doctes maistres, mais encore les escrivoit de sa main propre, avec un travail et patience admirable. »

En même temps il envoyait à Milan un vicaire général, chargé de préparer l'exécution du Concile et de pourvoir aux besoins religieux les plus urgents, et un prédicateur, chargé de répandre la doctrine et d'enseigner le peuple. Le prédicateur était le P. Palmio, jésuite, dont le zèle et la prudence furent très appréciés. Le vicaire général était Nicola Ormanetto. « Dans quelques jours, écrivait saint Charles à l'un de ses agents milanais¹, Mons. Ormanetto partira d'ici : c'est l'un des plus grands

1. Lettre à Tullio Albanese, 6 mai 1564. Sylvain, t. I, p. 252.

hommes de ce temps que je puisse avoir pour le gouvernement de mon église de Milan. » Ormanetto méritait ce magnifique éloge. Prêtre et jurisconsulte véronais, formé à l'école du grand évêque Matteo Giberti, il avait été le second du cardinal Pole pendant sa légation en Angleterre et avait assisté au Concile, avant de retourner comme simple curé dans son diocèse, où saint Charles obtint du cardinal Navagero la permission d'aller le chercher. Il le fit venir à Rome, lui donna ses instructions, et l'envoya à Milan avec pleins pouvoirs au mois de juin 1564.

Il prépara merveilleusement le terrain pour la venue de l'archevêque. Très soutenu au début par le gouverneur et le Sénat, il commença la remise sur pieds de ce grand corps à l'abandon qu'était l'église de Milan. Il reçut le choc des premières résistances, et, dans ses comptes rendus à saint Charles, il les atténua plutôt, s'appliquant surtout à faire valoir le concours de ceux qui montraient de la bonne volonté, afin de leur attirer des remerciements et des encouragements, que saint Charles envoyait aussitôt avec une extrême bonne grâce. Ormanetto était un auxiliaire si précieux, que plus tard saint Pie V voulut l'attirer à son service et lui confia la nonciature d'Espagne; il fut toujours reconnaissant à saint Charles de lui avoir fait connaître un tel homme.

Enfin, pendant l'été de l'année 1565, Pie IV se décida à laisser son neveu passer quelque temps à Milan, pour prendre possession de son siège

archiépiscopal et tenir le concile provincial prescrit par les décrets de Trente. Il voulut que ce voyage servît à saint Charles à se rendre compte de l'état d'avancement de la réforme ecclésiastique dans les régions qu'il avait à traverser, et lui conféra les pouvoirs de légat *a latere* pour toute l'Italie. Le cardinal profita en effet de son passage pour signaler au Saint-Père ce qui avait été fait ici et là et prendre des mesures utiles. En quittant Milan, il poussa jusqu'à Trente, chargé d'accueillir, à leur arrivée en Italie, les deux archiduchesses Barbe et Jeanne d'Autriche, fiancées à Alphonse d'Este et à François de Médicis. A peine y était-il arrivé, qu'il reçut la nouvelle que le pape était dangereusement malade. Il dut aussitôt abandonner sa mission et revenir à Rome en toute hâte. Il ne manquait pas de gens qui eussent été bien aises de savoir la conduite qu'il allait tenir au conclave, mais il ne jugea pas digne de lui de traiter de ces questions tandis que le pape vivait encore; il refusa même d'en conférer avec le duc de Toscane à son passage à Florence, et s'empressa auprès du lit de son oncle. Ce fut lui qui le prépara à la mort, lui administra les derniers sacrements, et reçut, avec saint Philippe de Néri, son dernier soupir.

La mort de Pie IV, arrivée le 9 décembre 1565, laissait saint Charles dans une position assez délicate. Beaucoup trop jeune pour qu'on pût songer à lui offrir la tiare, il n'en était pas moins regardé comme un chef par tous les cardinaux que son oncle avait créés : « En sa main, écrivait un de ses parents, était

l'exclusive de tous ceux qui se trouvaient dans le conclave¹ », en sorte qu'on ne pouvait pas faire le pape sans lui, ce qui lui donnait, aux yeux de ses amis, une grosse responsabilité. Or, si l'on attendait de lui qu'il pourvût à des intérêts de parti, il était très décidé, pour sa part, à écouter premièrement l'intérêt de l'Église, sans se soucier qu'on le jugeât médiocre politique. Après lui, la personnalité la plus considérable du conclave était Farnèse, grand seigneur un peu trop fastueux. Saint Charles commença par le convaincre doucement que l'Église avait besoin d'un pontife d'une haute autorité morale et d'une vie exemplaire, bref, qu'il devait renoncer pour lui-même à toute ambition. Il fit ensuite quelques démarches en faveur de Morone, qui venait de consacrer, par ses succès de Trente et d'Innsbrück, une grande et ancienne réputation ; mais Morone n'était pas indiscuté : on savait qu'il serait un pape zélé et très habile ; on craignit qu'il n'oubliât pas la disgrâce dont l'avait frappé Paul IV, et qu'il ne le fit sentir aux amis de ce pontife. Sirleti, à qui saint Charles semble aussi avoir pensé, était très saint et très savant, mais d'origine fort modeste, et depuis peu de temps dans le Sacré Collège : les cardinaux estimèrent qu'il aurait à commander à trop d'anciens protecteurs. C'est alors que, peut-être poussé par Farnèse, qui voulait garder le grand rôle, en tout cas d'accord avec lui,

1. *Archivio storico Lombardo*, 1903, p. 360, lettre du 2 février 1566.

saint Charles s'employa en faveur de Michel Ghislieri, cardinal Alexandrin.

C'était un canoniste de premier ordre, plein de piété et de vertu autant que d'expérience ; il fut élu triomphalement. Saint Charles reçut de toutes parts des félicitations, comme l'auteur principal de cette élection. Il n'avait pas travaillé pour les siens, car le cardinal Alexandrin, qui prit par égard pour lui le nom de Pie V, avait été traité plutôt froidement par Pie IV, et avait blâmé plusieurs de ses décisions ; c'était un ami des Caraffa, auxquels il fit rendre les biens confisqués sous son prédécesseur. Mais qu'importait au cardinal Borromée d'essuyer un échec apparent ? il avait donné à l'Église un saint comme pape, et c'était assez. Pie V manifesta aussitôt l'intention de lui continuer la faveur la plus complète ; il fallut même à saint Charles une grande ténacité pour obtenir du nouveau pape la permission de gagner définitivement son diocèse.

Désormais, saint Charles ne viendra plus à Rome qu'en pèlerin. Une fois encore, il interviendra au conclave pour contribuer de toutes ses forces à l'élection de Grégoire XIII, élection aussi prompte que celle de Pie V avait été longue et difficile ; le plus souvent il ne fera qu'y passer quelques semaines pour les affaires de son diocèse, désireux d'obtenir plus de liberté d'action ou de défendre sa conduite souvent travestie par ses adversaires. Toute l'estime que les Souverains Pontifes avaient pour lui ne put faire qu'il obtînt toujours satisfaction ; mais il rapporta toujours de ses prières au tombeau

des apôtres et dans les sanctuaires de la Ville éternelle, un plus vif désir d'une vie chrétienne de plus en plus parfaite, et une force spirituelle renouvelée pour son ministère épiscopal.

CHAPITRE IV

MILAN

Mais que ne fist-il pas lorsqu'il eust la conduite
Des peuples milanois ? Et quelle hydre testu
Devant ce saint pasteur, n'a-t-elle pris la fuite ?...

(Poésie française du temps de la canonisation.)

Le 23 septembre 1565, le cardinal Borromée, archevêque de Milan, fit son entrée solennelle dans sa métropole. Un événement semblable, en un temps où la religion se mêlait partout à la vie de la cité, ne pouvait manquer d'éclat. Cette fois, la fête empruntait aux circonstances un caractère d'importance tout à fait exceptionnelle. D'une part, en effet, le diocèse était gouverné depuis bien des années par des vicaires généraux, au nom de lointains prélats, qu'on ne voyait jamais : c'est pourquoi les fidèles milanais apercevaient, dans l'arrivée de leur chef, le point de départ d'une ère nouvelle de leur vie religieuse. D'autre part, la personne du jeune archevêque, enfant du pays, neveu du pape

régnant, précédé chez les siens mêmes d'une réputation de grande vertu et presque de sainteté, sollicitait les acclamations et les marques de joie. Aussi la prise de possession de son église par saint Charles eut quelque chose de vraiment triomphal. Durant tout le trajet depuis Rome, il avait exercé ses prérogatives de légat *a latere* : il tint à en laisser les insignes à l'abbaye cistercienne de Chiaravalle, sa dernière étape. C'est avec les ornements épiscopaux, la mitre en tête et la chape sur les épaules, comme le pasteur de son peuple, et non comme l'envoyé d'un souverain, qu'il s'achemina vers les portes de la grande cité. C'était un dimanche; le cortège se forma après vêpres; à l'église Sant-Eustorgio, le cardinal trouva le clergé qui l'attendait : six évêques étaient à sa tête; le Sénat et le patriciat milanais étaient prêts à s'y joindre; le peuple encombrait les rues. Les fenêtres étaient toutes garnies de spectateurs, et, tout le long du trajet, des arcs de triomphe élevés en hâte étalaient de belles inscriptions latines. Saint Charles s'avancait au milieu de cet enthousiasme; le gouverneur espagnol, Don Gabriel de la Cueva, qui fut duc d'Albuquerque, était à ses côtés, sous le même dais, mais « à un demi cheval¹ ». Quelques jours plus tard, arriva une lettre élogieuse de Philippe II. Les félicitations empressées de toutes les autorités civiles de Milan s'étaient jointes dès le premier jour

1. Lettre de saint Charles au cardinal de Côme. Sylvain, t. I, p. 282.

aux vœux du clergé. Saint Charles, délaissant le palais familial, que Pie IV avait mis à sa disposition, voulut loger dans son archevêché. Il employa les premiers jours à prendre contact avec ses diocésains, se montra beaucoup, causa et se déclara fort satisfait de tous. Il donna une preuve de son zèle pastoral en adressant, dès le premier dimanche qui suivit son arrivée, un discours plein d'émotion à tous les fidèles réunis dans la cathédrale. En même temps, il s'occupait, sans tarder, à préparer le concile provincial, dont la tenue, prescrite par le Concile de Trente, était l'un des motifs de sa venue.

C'était une œuvre fort importante : rassembler les évêques de toute une province ecclésiastique très étendue, les faire délibérer sur des matières dont on ne pouvait laisser le choix au hasard, restaurer ainsi une très antique et glorieuse tradition, depuis longtemps tombée en oubli, c'est à quoi le jeune cardinal ne serait sans doute pas parvenu, dans ce peu de jours dont il disposait, s'il n'avait pu se prévaloir des patients travaux de son vicaire général Ormanetto. Saint Charles, arrivant à Milan, y trouvait toutes choses aussi bien acheminées que possible. On peut même croire, avec Bascapè, qu'en un certain sens ç'a été un bien pour son diocèse et pour lui qu'il ait commencé par en être absent durant quelques années : Ormanetto, que l'âge et l'expérience rendaient plus propre que lui-même à cette entreprise, lui épargna le premier choc avec les abus qu'il fallait réformer. Il réunit les clercs milanais en un synode diocésain et leur fit

connaître la législation tridentine ; il contraignit ceux qui possédaient plusieurs bénéfices à n'en conserver qu'un et à y résider, imposa un examen spécial à tout prêtre avant de le laisser administrer les sacrements, commença la visite pastorale et ouvrit le premier séminaire. Mis au courant graduellement de l'état de son diocèse, l'archevêque put se préparer aux résistances qu'il devait rencontrer. Il vint au bon moment, avec une autorité non usée et un courage tout neuf, pour se mettre à l'œuvre à son tour.

Le premier concile provincial fut, en quelque sorte, l'inauguration de son ministère. Onze évêques y étaient présents. Saint Charles y prit lui-même la parole ; il promulgua solennellement les décrets de Trente et, pour en assurer l'exécution, fit décider plusieurs mesures, qui forment les premiers chapitres de cette belle législation ecclésiastique, dont les *Actes de l'Eglise de Milan* sont le monument. Le concile à peine terminé, Pie IV écrivit lui-même à son neveu pour le féliciter de son zèle. Saint Charles quitta ensuite Milan pour Trente, puis pour Rome, où nous l'avons vu recevoir le dernier soupir de son oncle et prendre part à l'élection de saint Pie V. Il ne cessait de penser à ses diocésains, et, dès que le nouveau pape lui en laissa la liberté, il regagna sa ville archiépiscopale, où il rentra, sans cérémonies, le 5 avril 1566. Ces quelques mois n'avaient été qu'une trêve dans sa nouvelle activité. Dégagé désormais de toutes les préoccupations absorbantes que lui causait le gouvernement de la

catholicité, il se dévoua d'une façon absolue à l'accomplissement de sa charge pastorale.

La première œuvre, la plus difficile peut-être, était d'avoir des hommes dans le présent et d'en former pour l'avenir. Le peuple de Milan gardait bien, comme dit Bascapè, « cette nature encline à la vertu ¹ » ; mais le relâchement était partout. Le clergé, qui comprenait de fort bons éléments, sur lesquels Ormanetto avait pu s'appuyer, avait besoin, dans son ensemble, d'une régénération : si la foi restait vive, si la vie des clercs était généralement digne de respect, l'instruction faisait défaut à beaucoup, et l'oubli de la discipline allait de pair avec la négligence dans l'exercice du ministère sacré. Saint Charles se voyait en face d'une moisson immense, où les ouvriers manquaient encore. En attendant qu'il pût en façonner selon ses désirs, il n'hésita pas à en faire venir du dehors. C'est un des traits qui révèlent en lui l'homme supérieur, qu'il s'est toujours entouré de collaborateurs d'élite. Il savait si bien s'attacher les hommes dont il avait reconnu le mérite, que saint Philippe de Néri criait quelquefois : Au voleur ². Il alla en chercher dans les autres diocèses d'Italie, comme il avait fait pour Ormanetto ; il en demanda surtout aux ordres religieux.

Le xvi^e siècle avait vu naître de nouvelles congrégations, qui se donnaient un programme de vie

1. Bascapè, p. 28.

2. *Furem ad probos homines corradendos rapacissimum* Giussani-Oltrochi, p. 84.

active et se consacraient à l'apostolat, à la prédication, à l'enseignement. Saint Charles ne négligea pas les vieux instituts monastiques, mais il s'en occupa surtout pour les maintenir ou les ramener dans la règle ; il aima toujours les Frères Mineurs, dont il se servit beaucoup dans des temps de calamités publiques ; mais ses principaux auxiliaires, il les prit dans les jeunes sociétés de clercs réguliers : jésuites, barnabites, oratoriens, théatins, en attendant qu'il en fondât lui-même une, celle des Oblats de Saint-Ambroise.

Les jésuites furent envoyés par saint Charles à Milan dès 1563. Il les logea provisoirement dans une maison qu'il loua pour eux, puis il leur donna, au centre de la ville, le beau bâtiment de San Fedele, auquel s'ajouta bientôt une église très vaste, construite tout exprès par l'architecte du Cardinal, Pellegrini. La première pierre en fut posée le 3 juin 1569, en présence du gouverneur et des magistrats de la cité. Pour leur collège, il leur attribua le grand couvent de Brera, quand il devint libre par la suppression des Humiliés. Dès 1565, les jésuites étaient chargés du séminaire de Milan. Saint Charles, qui avait été leur protecteur en cour de Rome, et leur avocat très chaleureux auprès du Concile de Trente, leur confiait volontiers le soin de sa propre conscience. — il eut pour directeurs le P. Ribera et le P. Adorno, — et la prédication dans son diocèse. Il s'appliqua à favoriser leur établissement partout, notamment dans les Cantons suisses.

Ce n'est pas qu'il les ait toujours et tous trouvés

parfaits : il se fit un jour le promoteur d'une réforme de la Compagnie, en écrivit longuement à Grégoire XIII, allant jusqu'à conseiller au pape de s'opposer à l'élection du Père général, pour contraindre les pères à en subir un de son choix. Dans le diocèse même de Milan, il eut quelques différends avec eux. Saint Charles, tout absorbé par le souci de son église, et frappé des besoins immenses qu'il y voyait, ne trouvait jamais qu'on lui donnât d'assez bons directeurs pour son séminaire, d'assez bons professeurs pour ses collèges. D'autre part, il avait besoin d'hommes — quantité de paroisses restaient vacantes — et c'est avec un extrême déplaisir qu'il constatait chaque année le départ pour les noviciats de la Compagnie de quelques-uns parmi les mieux doués des jeunes clercs qu'il faisait instruire à ses frais. Contrarier des vocations répugnait fort à sa conscience ; mais il croyait discerner chez certains le goût des études littéraires, que les jésuites poussaient fort loin, préférées à l'austérité du ministère paroissial ; il se demandait aussi si des professeurs ne faisaient pas quelques pratiques pour attirer l'un ou l'autre de leurs élèves. Il obtint du pape un bref interdisant aux séminaristes milanais d'entrer dans aucun ordre avant d'avoir passé quelque temps dans le clergé diocésain. Mais cela ne lui suffit pas, et il commença à penser qu'il devrait peut-être confier l'enseignement de ses clercs à des hommes qui fussent sous son entière dépendance. Par ailleurs, un P. Mazzarino, qui prêchait dans la cathédrale au moment d'une affaire avec le gouverneur espagnol, prit

parti pour lui et censura violemment la conduite de l'archevêque. Celui-ci s'en plaignit fort, et, le voyant un peu trop soutenu par ses confrères, lui fit faire un procès canonique, où il fut reconnu que le jésuite était exempt d'hérésie, mais non d'insolence et de légèreté. Cette affaire fut l'occasion pour saint Charles d'écrire sur la Compagnie des phrases un peu dures, que ses ennemis s'empressèrent de ramasser. On en fit, au xviii^e siècle, des recueils¹ qui circulèrent comme pamphlets contre les jésuites, alors décriés dans toute l'Europe. Ces petits livres reflètent très mal la pensée de saint Charles sur la Compagnie de Jésus : quelques lettres, choisies parmi celles qu'il écrivit en des moments difficiles, ne suffisent pas à nous faire connaître son jugement. Il faut s'en rapporter à ses actes : les jésuites ne perdirent jamais son estime et son affection, et jusqu'à sa mort il vit en eux les auxiliaires les plus puissants de la réforme catholique. La dernière somme inscrite sur son livre d'aumônes est destinée « aux pères de San Fedele, qui font tant de bien dans mon diocèse² ». /

Les barnabites, appelés aussi clercs réguliers de Saint-Paul, furent également pour saint Charles des coopérateurs de tous les instants. Leur couvent de Rome, dont l'église (*San Carlo ai Catinari*) lui

1. Imprimés à Lugano en 1712 et en 1762, sous le titre : *Lettere del glorioso arcivescovo di Milano et Nuova Racolta di Lettere del glorioso S. Carlo.*

2. Ce Livre sera publié par le P. Van Ortroy, bollandiste, à qui je dois cet extrait.

est dédiée, conserve des volumes entiers de lettres du saint archevêque. Un de leurs religieux les plus vénérés, saint Alexandre Sauli, reçut plusieurs fois sa confession ; un autre, le vénérable Bascapè, fut son ami intime et l'un de ses premiers biographes. Des barnabites l'accompagnaient dans presque toutes ses entreprises. « Vous savez, écrivait-il à Ormannetto, combien est grand le service que le Seigneur Dieu reçoit dans mon Église par ces pères de saint Barnabé¹. » Lui-même présida en 1578 à la refonte de leurs constitutions, et le fit de manière à mériter la reconnaissance de la congrégation, autant que celle-ci avait su acquérir celle des Milanaï.

Les théatins, dont le pape Paul IV Caraffa avait été le principal fauteur, furent établis par saint Charles dans une église de sa ville archiépiscopale, et se livrèrent, selon leur règle, au ministère de la parole évangélique ; l'un d'eux, saint André Avelin, eut avec le cardinal Borromée des rapports d'amitié.

Celle qui unissait saint Charles à saint Philippe de Néri ne suffit pas à faire prendre à l'Oratoire, dans le diocèse de Milan, la place qu'on aurait pu lui prédire. Saint Charles attendit dix ans que son ami voulût bien lui envoyer quelques pères, et l'entente ne fut pas parfaite sur le rôle qu'ils devaient jouer, si bien qu'ils ne demeurèrent pas longtemps à Milan.

1. 6 août 1567, *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 163.

Saint Charles aurait toujours voulu qu'on lui donnât plus de religieux et qu'on les lui confiât entièrement. Saint Philippe ne pensait pas pouvoir le faire, mais il comprenait le désir de son ami et fut l'un de ses principaux conseillers dans la création de ses Oblats de Saint-Ambroise.

Saint Charles mit plusieurs années à concevoir cette idée d'une société de clercs spéciale à son diocèse. Il y fut conduit par son expérience et s'aperçut qu'elle répondait bien à ses vues. Il obtenait ainsi des collaborateurs qui, sans émettre de vœux perpétuels, s'astreignaient à la pratique des conseils évangéliques et y puisaient la force nécessaire à l'apostolat, qui demeuraient en même temps tout dévoués par origine et par vocation à l'Église de Milan, et soumis par leur règle même à l'archevêque qui devait employer leur zèle. Un appel éloquent, que saint Charles fit à ses prêtres au cours d'un synode diocésain, lui amena les premières vocations. Il fut toujours extrêmement sévère dans le recrutement de ces oblats, et n'admit ceux qui se présentaient qu'après un examen rigoureux. Il n'exigeait pas d'eux le vœu de pauvreté, leur permettait quelquefois d'obtenir un bénéfice, mais il leur faisait jurer l'obéissance la plus étroite à son autorité. Il leur traça des règles, où se trouve reflété tout son idéal de la vie sacerdotale. La tâche qu'il leur imposait consistait à visiter les églises, à remplacer les curés empêchés, à diriger les couvents de femmes, à prêcher, à faire le catéchisme, surtout à gouverner les collèges et les séminaires.

Saint Charles n'aurait rien fait de durable, en groupant autour de lui des hommes de bonne volonté pour l'aider dans sa tâche, s'il n'avait en même temps travaillé à leur préparer des successeurs. La formation des jeunes clercs était donc une œuvre primordiale. L'importance qu'y avaient attachée les pères de Trente était d'ailleurs, aux yeux de l'archevêque de Milan, un motif suffisant pour qu'il en fit un des objets principaux de ses efforts. Son zèle à remplir en ce point tous les vœux du Concile lui a même valu, dans l'histoire, une réputation d'initiateur, et fait de ses fondations des modèles maintes fois imités. Avant même d'avoir pris possession de sa métropole, saint Charles avait chargé Ormanetto d'ouvrir une maison d'instruction destinée spécialement au recrutement du clergé. Si l'idée n'était pas absolument nouvelle, elle avait jusque-là reçu fort peu d'applications. Les évêques, qui l'avaient adoptée en principe dans un des plus mémorables décrets du Concile, avaient pu, par une heureuse métaphore, donner un nom à l'institution et lui tracer des règles générales : bien des difficultés restaient à prévoir dans la pratique. Saint Charles se mit à l'œuvre parmi les premiers, et il est certain que les séminaires de Milan méritèrent de servir d'exemple. Saint Charles y eut constamment pour collaborateurs les jésuites, dès lors spécialisés dans l'enseignement : toute la chose reposa même sur eux jusqu'au jour où les oblats purent s'en occuper. Dès 1565, la petite maison de San Vito al Carobbio recevait une centaine d'élèves.

Plus tard, le grand édifice qui sert aujourd'hui de séminaire théologique fut construit; une autre maison, dite *della Canonica*, fut destinée aux jeunes gens qui devaient se contenter d'études moins complètes. En divers points du diocèse, notamment à Celana, s'élevèrent des petits séminaires, qui assurèrent le recrutement du grand. Je ne parle ni du *Collegio dei Nobili*, ni de toutes les autres fondations de saint Charles en faveur de l'enseignement. L'organisation des études, les méthodes, les programmes, la direction morale mériteraient certes d'être approfondis, mais il y faudrait tout un livre.

En dehors même de son diocèse, saint Charles s'occupa activement de l'instruction des clercs : c'est pour eux qu'il fonda le célèbre collège Borromée à l'Université de Pavie; c'est à eux encore qu'était destiné le collège d'Ascona, construit sur la frontière suisse, au bord du lac Majeur : l'ouverture de ce collège, en 1584, fut l'occasion du voyage où saint Charles usa ses dernières forces.

Après le recrutement de son clergé, l'œuvre à laquelle l'archevêque de Milan donna ses premiers soins fut l'organisation de son diocèse. Alimenter et développer la vie religieuse dans une grande ville et dans un territoire étendu, est une entreprise qui demande, non seulement beaucoup d'hommes, mais une hiérarchie, des lois, de la discipline, un contrôle permanent. Saint Charles, chez qui le sens du gouvernement s'alliait à une incroyable activité, savait assigner à chacun sa tâche et diriger tout de haut lorsque cela suffisait; mais il

ne se tenait jamais pour satisfait qu'il n'eût une connaissance personnelle de la bonne marche des choses. D'autre part, formé à l'administration dans la Cour de Rome, où l'on délibère sur tout, il n'avait à aucun degré, contre les commissions et les conseils, la défiance que les abus du régime parlementaire ont donnée à beaucoup de modernes. Toutes les institutions organiques qu'il donna à son Église portent donc la marque de son caractère et de ses origines. Il s'y appliqua surtout à entretenir chez tous le zèle, et à ne jamais perdre contact avec ses collaborateurs ; de là une centralisation assez grande, et la multiplicité des visites et des inspections.

La ville de Milan était divisée en six régions, et la campagne en six autres. Dans chacune se trouvait un visiteur, chargé de rendre compte à l'archevêque de tout ce qui intéressait le culte, les reliques, le mobilier, les églises, les séminaires, l'index des livres prohibés, etc. Les paroisses, au nombre de près de huit cents, étaient groupées en une soixantaine de *pievi* — à peu près nos doyennés français — dans lesquels circulaient des vicaires forains, autres inspecteurs, dont la mission consistait à surveiller l'application des ordonnances synodales.

Dans l'archevêché même, saint Charles réforma le Chapitre, réorganisa complètement la Chancellerie, où tous les actes devaient être enregistrés, et en révisa les taxes. Il confia à un examinateur spécial la fonction de s'assurer de la valeur morale et de l'instruction des candidats aux divers bénéfices ;

il reconstitua son tribunal et lui donna pour chef un vicaire épiscopal, auquel il adjoignit deux provinciaires, l'un pour les causes criminelles et l'autre pour les civiles. Ce tribunal comprenait en outre une section du Saint-Office, chargée des affaires de foi, et une section des *cause pie*, qui avait dans sa compétence les questions d'œuvres. Onze fois, dans le cours de sa résidence à Milan, saint Charles convoqua son clergé à des synodes diocésains, où il faisait adopter et promulguer les réformes que l'expérience lui suggérait, et donnait à tous des avis et des exhortations. Il instituait aussi des réunions périodiques de curés, de chapelains, de chanoines et d'oblats. Lui-même présidait quantité de conseils et de congrégations, au point que l'horaire de ses travaux, tel que le reproduisent ses historiens, ne permet pas de comprendre comment il a pu trouver, dans une existence dont le cadre était par avance si rempli, le temps de voyager et d'accomplir des œuvres de toute sorte.

Certains de ses déplacements font même partie de l'organisation de son diocèse : il ne se contentait pas, en effet, des rapports de ses visiteurs et de ses vicaires forains, mais il considérait comme indispensable de contrôler le plus possible toutes choses par lui-même. Il tint à parcourir en personne toutes les parties du vaste territoire dont il était le chef : en plusieurs endroits il alla deux et trois fois, et toutes les paroisses, même les plus humbles, reçurent une fois sa visite ; ainsi il pouvait bien apprendre tous les besoins du clergé et du peuple,

et vérifier les résultats de ses ordonnances et de ses conseils. Si l'on pense qu'il ne s'est pas écoulé vingt ans entre son arrivée à Milan et sa mort, si l'on se figure l'état des chemins et des moyens de communication, la distance, la fatigue de tels voyages, les occupations sans nombre qui le retenaient, on jugera que, pour avoir donné à tous ses diocésains cette preuve d'affection et d'intérêt de les visiter chez eux, saint Charles a dû dépenser une énergie persévérante, qui n'est pas son moindre titre à notre admiration.

Tous ses rapports avec son clergé étaient dominés par l'idée réformatrice. Faire pénétrer un nouveau courant de ferveur et de vie chrétienne dans l'âme de ceux qui devaient être les modèles et les guides religieux du peuple, tel fut l'idéal auquel il s'appliqua en toutes ses institutions. Il s'en inspira dans le choix de ses collaborateurs, dans la création de ses séminaires, dans la réorganisation de tout son diocèse, dans sa législation synodale. La multiplicité des assemblées de prêtres, des inspections et des visites pastorales, avait pour objet principal de tenir tout le clergé en haleine, et de lui ôter, par la certitude du contrôle, toute tentation de négligence.

Saint Charles, tout paternel qu'il voulût être envers ses prêtres, ne craignait pas, d'ailleurs, d'en venir aux réprimandes et aux punitions. S'il rencontrait, au cours de ses visites, un curé qui eût oublié ou refusé d'exécuter ses ordres et ses instructions, il l'emmenait avec lui en « pèlerinage »

jusqu'à Milan, où le pasteur fautif trouvait, dans la maison de correction pour les prêtres, le temps de méditer sur sa désobéissance et de se résoudre pour l'avenir à accomplir tous ses devoirs ¹.

✓ Quand les résistances du début furent calmées, de telles mesures de rigueur ne furent plus que rarement nécessaires. Elles montraient avec évidence que l'archevêque entendait avoir autour de lui un clergé exemplaire par la dignité de sa vie autant que par son zèle et sa soumission à toutes les lois de l'Église. Il exerçait sur tous ces points une surveillance active. A chaque synode diocésain il avait, autant que possible, une conférence particulière avec chacun des curés présents; il consignait d'ailleurs par écrit le résultat de ces entretiens avec ses notes personnelles sur tous ses collaborateurs. Nul ne devait quitter sa paroisse, ni surtout venir dans la ville sans en aviser immédiatement l'archevêché; enfin les vicaires forains devaient rester en rapports constants avec lui et lui signaler tous les abus auxquels il convenait de porter remède.

En dehors du clergé paroissial, saint Charles entreprit dans tout son diocèse la réforme des chapitres et des monastères. Ce fut peut-être la partie de sa tâche qui lui donna le plus de peine. Les chanoines, les moines et les religieux sont dans l'Église des ferments de vie religieuse; leurs maisons sont des centres de supplication à Dieu et

1. *S. Carlo nel terzo Centenario*, p. 176.

des modèles de perfection chrétienne, lorsque la Règle y est observée et que l'esprit de l'Évangile y domine. Au xvi^e siècle, il s'en fallait que ce fût le cas pour tous ; en bien des endroits, le relâchement s'était introduit et des scandales avaient, de côté et d'autre, voilé aux yeux d'une partie du public tout ce qui demeurerait d'excellent dans les collégiales et dans les cloîtres. Malheureusement, ceux qui ont le plus grand besoin de réforme sont communément les moins disposés à la subir. Saint Charles pouvait prévoir des résistances, que le nombre et la richesse de ces établissements, l'antiquité de leurs privilèges, le rang et l'influence de leurs chefs et de leurs protecteurs devaient rendre assez redoutables. Mais le Concile de Trente faisait aux évêques un devoir de cette entreprise : saint Charles n'aurait eu garde d'y manquer. Il y apporta, avec une conception très haute de l'idéal du religieux, son esprit pratique, sa décision et sa ténacité habituels.

Toutes ces qualités ne lui furent pas inutiles, surtout dans la réforme des monastères de femmes. Les pères de Trente avaient ordonné que dans le parloir de tous les couvents seraient posées des grilles épaisses, avec de petits trous suffisants pour entendre, permettant à peine de voir. Les historiens nous assurent que les mœurs d'alors justifiaient parfaitement cette ordonnance sévère. Saint Charles s'empressa de la faire appliquer. Un couvent, où se trouvaient deux de ses tantes, propres sœurs du pape Pie IV, se distingua à la tête d'un vrai mouvement

d'opposition. On alla jusqu'à Rome. Saint Charles tint bon et fit poser les grilles à ses frais, plutôt que de laisser le moindre prétexte à la mauvaise volonté.

Ailleurs, il ne craignait pas de supprimer des couvents, où quelques sujets à peine subsistaient, ou bien, s'il en rencontrait un trop tiède, il y amenait d'un autre plus fervent quelques religieuses bien choisies, qu'il forçait d'y porter le bon exemple, au désespoir des supérieures qui les perdaient. Il avait un soin particulier des noviciats et exigeait un contrôle vigilant sur la liberté des vocations, dont les parents faisaient si peu de cas. Au besoin il faisait réviser les règles, comme il fit pour les *Angeliche*, ordre consacré à des œuvres d'enseignement, auquel il fit donner de nouvelles constitutions par son dévoué Bascapè. Il avait institué à son archevêché un vicaire spécial *per le monache*; il forma aussi une députation pour surveiller la gestion des biens des couvents, « tellement, dit Giussano, que ces bonnes servantes de Dieu, deschargées d'une partie du soin temporel, aydées et puissamment secourues au spirituel, estoient quasi comme violentées d'aller courant par la voye de leur salut et de la perfection, à quoy leur estat les oblige ¹ ».

Parmi les moines, l'ordre avec lequel son œuvre réformatrice mit le plus saint Charles en conflit fut celui des Humiliés. C'était une espèce de tiers ordre bénédictin, dont la fondation, à Milan, remontait au xii^e siècle. Leur rôle économique, dans le cours

1. Giussano, p. 82.

du moyen âge, a été célébré à juste titre par les historiens de l'Italie. Ils avaient acquis dans l'industrie de la laine, qui leur était propre, de grandes richesses. La ferveur mystique, que leur nom même reflétait, s'alla perdant peu à peu dans le cours des siècles. Au milieu du xvi^e siècle, les frères étaient peu nombreux et la plupart des prévôts ou supérieurs vivaient luxueusement, dans une indépendance absolue à l'égard de toute autorité religieuse. Ormanetto avait déjà eu quelques difficultés avec eux. Saint Charles, deux ans après son arrivée, fut chargé spécialement par saint Pie V de les ramener à leur ancien esprit. Il leur donna un supérieur général et leur exposa tout un plan de réforme : il instituait un noviciat sérieux, supprimait la perpétuité des charges de prévôts et interdisait, sous des sanctions sévères, la propriété personnelle à tous les religieux. Les prévôts ne purent accepter de renoncer à leur licence et à leurs richesses. Quelques-uns essayèrent d'abord de résister ouvertement, mais sans succès, le gouverneur ayant, pour une fois, prêté main-forte à l'archevêque. D'autres, glissant de la révolte au crime, résolurent de supprimer simplement leur réformateur.

Ils étaient trois ou quatre conjurés ; l'un d'eux, appelé Farina, se chargea de l'exécution. Un vol à l'église de Brera lui fournit le salaire. Muni d'une arquebuse chargée d'une balle et de gros plomb, il pénétra, le 26 octobre 1569, une demi-heure après le coucher du soleil, dans la chapelle de l'archevêché. Saint Charles était en prières, au pied de l'autel. Une

assistance assez nombreuse l'entourait. On chantait ce verset, tiré de l'Évangile : « Non turbetur cor vestrum, neque formidet. » A ce mot, un coup retentit. Farina venait de tirer sur l'archevêque presque à bout portant. Saint Charles, atteint à l'épine dorsale, commença par y porter vivement la main, puis, sans s'émouvoir et sans s'inquiéter de son état, ordonna de continuer l'exercice pieux. Au milieu de l'effarement général le meurtrier s'enfuit.

On ramassa des grains de plomb à terre autour du cardinal, sur ses vêtements. On constata bientôt qu'il n'avait reçu aucune blessure grave. Cette protection providentielle fut célébrée comme un miracle. Le gouverneur accourut, très ému, et déclara qu'il allait faire rechercher le coupable. Saint Charles le pria de n'en rien faire, et quitta même Milan pour ne pas assister à l'enquête et à l'exécution de Farina et de ses complices. Peu de jours après cet attentat, il écrivit au pape et le lui conta dans les termes les plus simples, comme une affaire de nulle importance. En réalité l'effet produit dans tout le Milanais fut immense. L'attentat valut à l'archevêque un accroissement très marqué de popularité : d'avoir failli le perdre, et de l'avoir conservé d'une manière merveilleuse, augmenta l'affection que tous ses diocésains avaient pour lui. Il y puisa plus de force pour continuer son œuvre, et ses adversaires se trouvèrent tout honteux d'être, pour ainsi dire, du même côté que les assassins. L'ordre des Humiliés fut supprimé par Pie V, tous ses biens furent attribués à des œuvres pieuses, et ses membres, ceux du moins

qui n'avaient pas trempé dans le complot, reçurent des pensions.

C'est probablement aux sentiments de vénération qui animaient le peuple, le clergé et les grands au lendemain de l'arquebusade de Farina, que saint Charles dut d'avoir enfin raison d'une autre opposition ecclésiastique, dont il avait grandement souffert, celle des chanoines de la Scala.

Ce chapitre noble se prétendait exempt de la juridiction archiépiscopale, et produisait une bulle de Clément VII, qui en effet le déclarait indépendant de l'archevêque, mais à condition que l'archevêque y consentît. Saint Charles savait qu'aucun de ses prédécesseurs n'avait donné son consentement ; c'est pourquoi, fort de son droit, qu'il se fit confirmer par Rome, il annonça son intention de procéder à la visite canonique de la collégiale. Les chanoines protestèrent, invoquèrent l'appui du gouverneur, qui se déclara en effet en leur faveur, excommunièrent le vicaire épiscopal et citèrent saint Charles devant un juge de leur choix, qui prit le titre fantaisiste de *subexecutor apostolicus*. Saint Charles, dont les officiers étaient intimidés par l'attitude du gouverneur, prit le parti d'intervenir en personne et prévint les chanoines de sa venue. Ceux-ci s'enfermèrent dans leur maison avec des hommes armés ; ils insultèrent un envoyé de l'archevêque et l'empêchèrent lui-même d'entrer en le repoussant avec violence. Saint Charles prononça contre le chapitre l'excommunication et l'afficha dans le Dôme, traitant comme elle le méritait une ridicule sentence

d'interdiction lancée contre lui par le pseudo-juge Barbesta. Le gouverneur cependant refusait d'entendre les raisons de l'archevêque; il se plaignait de lui au roi, en disant que l'État de Milan ne pourrait être gouverné tant que le cardinal Borromée y serait, et au pape, en le lui dénonçant comme brouillon et entêté. Saint Pie V, que saint Charles, très engagé dans cette affaire, ne trouvait pas tout à fait assez prompt à le soutenir, cassa la procédure inventée par les chanoines; le roi, instruit par l'affaire des Humiliés du prestige de l'archevêque et de son désintéressement, lui donna enfin raison. Les chanoines se soumirent. Saint Charles reçut solennellement à la cathédrale leur demande de pardon, les releva de l'anathème qu'il avait prononcé et prêcha à cette occasion sur le respect des peines canoniques; puis il alla lever l'interdit de leur église. Le chapitre de la Scala garda seulement l'obligation de venir chaque année renouveler devant l'archevêque son acte de soumission.

D'autres instituts religieux furent réformés par saint Charles, sans occasionner de pareils conflits. J'ai dit qu'il donna de nouvelles règles aux Barnabites. Il agit de même pour les moines arméniens de saint Basile ou *Bartholomites*. Ils s'occupa beaucoup des diverses branches de l'ordre de saint François, dont il fut protecteur jusqu'en 1573. Grâce à lui, les Conventuels retrouvèrent la ferveur, que des adoucissements successifs de la règle menaçaient de leur faire perdre, et les Observantins la paix, que des esprits agités avaient troublée. Saint Charles,

qui considérait tous les réguliers selon le rang éminent que l'Église même leur attribue dans la société religieuse, ne manqua pas, on le voit, de leur témoigner son intérêt, comme il savait le faire, en les rapprochant le plus qu'il pouvait de la perfection.

Quelle qu'ait été, cependant, la place que prenaient dans sa vie les préoccupations de la réforme ecclésiastique, ce serait mutiler la figure de l'évêque, telle qu'il la concevait, que de le représenter comme veillant uniquement sur son clergé, loin de la foule, sans contact avec la vie de tout le peuple. Saint Charles n'attachait tant d'importance à la formation et au perfectionnement moral des prêtres et des religieux que pour en faire les instruments de sanctification de tout son diocèse ; son but dernier était celui des apôtres : gagner le plus d'âmes possible. Il s'appliquait donc à deviner les besoins religieux pour les satisfaire, et à se faire bien connaître lui-même, en s'approchant même des plus humbles, afin d'obtenir la confiance, qui lui permettrait d'agir sur tous pour le bien. C'est à pied, le plus souvent, qu'il parcourait les rues de Milan. Dans ses dernières années, on voyait quelquefois le cardinal archevêque, vers le soir, suivi d'une troupe de petits enfants, s'agenouiller devant l'une des croix qu'il avait fait planter aux carrefours, et faire tout haut la prière du soir, après quoi il exhortait ses jeunes auditeurs à prier souvent en commun, comme il l'avait maintes fois recommandé à toutes les familles chrétiennes. Il prêchait le plus qu'il pouvait, et

voyait les petites gens accourir avec empressement au pied de sa chaire. Dans ses visites aux paroisses de campagne, c'est vers la foule des fidèles qu'il se tournait tout d'abord.

A peine arrivé, généralement le soir, quand tout le monde est revenu des champs, il se rendait à l'église pour adresser au peuple quelques paroles de bienvenue. Le lendemain, à la messe, après avoir causé avec le curé et appris le fort et le faible de la paroisse, il faisait un sermon bien approprié au lieu et à la circonstance. Ce n'est qu'ensuite qu'il procédait à la consécration de l'église, si elle n'avait déjà été faite, qu'il administrait la confirmation, qu'il se faisait représenter le mobilier, les ornements sacrés, les registres paroissiaux, et qu'il se rendait dans les maisons religieuses de la localité. /

Il ne lui fallut pas longtemps pour se persuader que le grand mal de ces populations, d'ailleurs bien disposées, était l'ignorance de la religion. Aussi son œuvre de prédilection fut l'institution des *Écoles de la doctrine chrétienne*. Cette sorte de catéchisme pour tous les âges avait des racines dans le passé : des précurseurs, comme le bienheureux Angelo Porro et Castellino da Castello en avaient ébauché l'organisation. Elle fut amplifiée par saint Charles et dotée d'une constitution qui n'a pas cessé depuis lors de produire d'excellents résultats. Dans chaque paroisse, à des heures régulières, des prêtres exposaient aux hommes, aux jeunes gens, aux femmes, les éléments de la doctrine chrétienne. Les auditeurs étaient groupés comme en une classe, avec

un comité promoteur, des maîtres chargés de faire répéter à l'avance les points qui seraient expliqués et des zélateurs appelés *pescatori*, pour ramener les retardataires. Aujourd'hui encore, à certains jours, on peut voir, dans une chapelle de la cathédrale ou dans les églises de Milan, une foule attentive à écouter la leçon de catéchisme qu'un prêtre donne simplement, comme à mi-voix, d'une chaire peu élevée : c'est l'école de la doctrine chrétienne de saint Charles. Il pensa même aux infidèles, et fonda, sous le nom de catéchuménat, des cours à l'usage des juifs et des musulmans désireux de s'instruire de la religion et de se préparer au baptême.

Comme l'instruction n'a jamais été pour l'Église un but, mais un moyen, saint Charles faisait aller de pair avec ses catéchismes d'autres œuvres, visant plus directement encore à la sanctification. Il se fit en particulier le promoteur infatigable du recours fréquent aux sacrements ; je ne sais même comment nos jansénistes, qui faisaient profession de tant l'admirer, ont pu s'accommoder de ce trait incontestable de son ministère. Un des thèmes de ses instructions était la nécessité de la communion quotidienne : c'est de notre vie spirituelle qu'il s'agit, disait-il, il faut prendre ce pain tous les jours, comme le pain de notre corps. Il écrivait dès ses premières années : « Pour confirmer mes diocésains dans leurs bons propos, je cherche à promouvoir la fréquentation des divins mystères, qui est le remède le plus efficace

contre le progrès du vice. A cet effet, j'ai institué une certaine compagnie que j'appelle du Saint-Sacrement. Il devra y en avoir une dans chaque paroisse, et les citoyens les plus distingués s'y feront recevoir. J'ai déjà établi des statuts spéciaux, et c'est ainsi que je favorise la fréquentation des sacrements¹. »

Les fidèles répondaient, semble-t-il, à la voix de leur archevêque, car il écrit dans la même lettre : « Ce m'est une consolation indicible de constater la docilité et la déférence avec laquelle mes Milanais reçoivent toutes mes observations, leur bonne volonté et leur respect à mon égard. » Aussi savait-il les défendre contre toute mesure de défiance ou de rigueur. Dès 1563, Philippe II avait voulu apporter en Lombardie l'Inquisition à la mode d'Espagne, tribunal plus politique que religieux, entièrement soumis à l'autorité royale, et dont la sévérité impitoyable s'aggravait de fréquentes confiscations. Le tribunal romain du Saint-Office fonctionnait à Milan d'une façon régulière, et les autorités municipales exposèrent que leur foi, suffisamment protégée par lui, n'avait donné lieu à aucun soupçon qui justifîât la nouvelle création; celle-ci serait, ajoutaient-ils, plus qu'une injure : une véritable ruine pour la cité. On envoya à Rome des ambassadeurs. Pie IV, secrètement favorable, dès le début, à ses compatriotes,

1. Lettre du 17 avril 1566, *S. Carlo nel terzo Centenario*, p. 134.

finit par se déclarer pour eux, et le roi renonça à son projet. Francesco Bossi, l'un des envoyés milanais, affirme que le triomphe était dû « à l'aide de l'Ill^{me} Mons. Borromée, chez qui la bonté naturelle de l'esprit s'unit à un désir infini d'être utile à sa patrie¹ ». Quelques années plus tard, en 1566, saint Charles étant déjà depuis plusieurs mois à la tête de son diocèse, le roi fit une nouvelle tentative. Ce fut cette fois l'archevêque lui-même qui prit l'affaire en mains et écrivit au pape une longue lettre pour lui exposer les motifs de l'opposition des Milanais à l'inquisition d'Espagne : « C'est une opinion générale, disait-il, qu'on cherche à l'implanter, non par zèle pour la religion, mais pour des intérêts d'état, à cause de l'avidité de certains ministres ou conseillers, qui voudraient par cette voie s'enrichir des dépouilles de quelques gentilshommes et citoyens d'ici². » Saint Pie V, qui, comme grand inquisiteur, s'était montré favorable aux Milanais en 1563, les traita aussi bien, comme souverain pontife, que l'avait fait son prédécesseur : saint Charles et ses collaborateurs restèrent seuls chargés de rechercher et de punir les hérétiques.

C'est une tâche qu'il accomplissait sans hésitation. Sous l'œil des fonctionnaires royaux un peu méfiants, il faisait faire des visites chez les libraires,

1. *Archivio storico Lombardo*, 1897, p. 111, lettre du 25 septembre 1563.

2. *Arch. stor. Lomb.*, t. cit., p. 113.

et ne leur permettait de rien mettre en vente qui parlât de religion sans son consentement. Il ordonna même de fouiller les ballots des marchands ambulants, pour mettre fin à la propagande qu'ils faisaient de livres hérétiques. Dans les vallées des Alpes, il lui arriva de livrer au bras séculier bon nombre de sorciers et de sorcières, qui subirent le sort réservé par la justice d'alors à leurs pareils : c'est-à-dire le bûcher.

La surveillance de l'archevêque ne s'étendait pas qu'aux matières de foi. Gardien de la morale chrétienne, il ne se contentait pas d'ordonner, dans ses statuts synodaux et dans ses lettres pastorales, que l'on en observât les prescriptions, il y faisait veiller par son tribunal. Il apportait également beaucoup d'ardeur à combattre tous les abus qui s'étaient introduits dans la pratique même de la religion, et toutes les habitudes contraires à la dignité et à la décence des cérémonies sacrées. Il interdit ainsi les fêtes profanes dans les églises, les toilettes excéntriques des femmes à la sainte table, les réunions mondaines et galantes à l'occasion des stations de carême.

D'une façon générale, saint Charles jugeait sévèrement toute sorte de divertissements publics, surtout les comédies, les bals et les fêtes masquées. Il y voyait des occasions de désordres et de scandales. A l'égard du théâtre, nous ne pouvons guère douter qu'il le proscrivît en principe; il ne crut pas devoir interdire complètement un passe-temps qui faisait partie des habitudes de l'époque;

mais il exigea que les comédiens fissent revoir leurs scénarios par des gentilshommes qu'il désigna; encore fut-il heureux chaque fois qu'une troupe, trouvant ce contrôle trop gênant, préféra quitter la ville sans y donner de représentations.

Chaque année, il adressait de nouvelles exhortations et de nouveaux conseils à ses diocésains à l'occasion du Carnaval. En 1571, le pape en ayant interdit les fêtes à Rome, à cause de la guerre contre les Turcs, saint Charles s'empressa d'en faire autant et ordonna des prières solennelles; il eut la joie de constater que son intention avait été comprise et que le dernier dimanche avant le carême, les communions furent beaucoup plus nombreuses que d'habitude dans toute la ville. Cette docilité encourageait l'archevêque à se montrer un peu difficile. Il y avait d'ailleurs dans ses paroles une force de persuasion à laquelle bien peu pouvaient résister. Un jour, à Gardano, dans une petite vallée des Alpes, très atteinte par la propagande hérétique, saint Charles fit annoncer sa visite, entra solennellement au son des cloches, envoya des messagers dans les nombreuses forges du pays, pour appeler les habitants, et se rendit à l'église : elle était à peu près déserte. Son premier discours fut sévère. Il avertit bien haut les quelques personnes qui l'avaient suivi que, si la douceur apostolique ne pouvait rien sur l'esprit endurci de leurs concitoyens, il saurait user des rigueurs de la justice. La crainte décida les re-

belles à se montrer. Ils débouchèrent de leurs ateliers, et, noirs et défaits comme ils étaient, s'en vinrent, la colère au cœur et les murmures à la bouche, se ranger dans l'église. Là, saint Charles, les ayant à lui, leur adressa des paroles si chaudes d'affection, si suaves et convaincantes, qu'ils furent enfin attendris jusqu'à en pleurer. Leur conversion fut complète, au point qu'ils ne voulaient plus laisser partir le cardinal.

Mener campagne contre les abus et les vices, et, loin de s'y briser, y acquérir l'affection de tous, c'était de quoi faire à saint Charles quelques ennemis. Des riches, qui aimaient à s'amuser, ne lui pardonnèrent pas sa propagande, qui gênait leurs plaisirs, et surtout les gardiens jaloux du pouvoir virent avec amertume sa popularité et son prestige grandir, à mesure qu'il corrigeait les mœurs et poussait le peuple à la pratique des vertus chrétiennes. Parmi ces derniers adversaires, les gouverneurs espagnols prirent place sans tarder. Pleins de défiance, comme tous les représentants d'une domination étrangère, à l'égard des sentiments patriotiques des Lombards, ils étaient disposés à prendre facilement ombrage de toute autorité indigène. Saint Charles, déjà dangereux à leurs yeux par sa naissance illustre, le devenait bien davantage par sa présence constante à Milan, par le souci qu'il prenait de sa charge, par l'affection générale, qu'il avait su gagner. Les démonstrations extérieures de respect envers l'archevêque, des relations personnelles empreintes de bienveillance réciproque ne changeaient rien au fond

des choses : le duc d'Albuquerque, qui avait été au-devant de saint Charles et l'avait accompagné sous le dais lors de son entrée solennelle, n'en saisit pas moins la première occasion de faire naître un conflit.

J'ai dit que l'archevêque de Milan avait confié à son tribunal le soin de veiller à l'application des statuts et ordonnances synodales. Il réclamait, en conséquence, le droit de citer des laïques, de les mettre en prison, et d'avoir des sbires ou gardes armés pour contraindre les récalcitrants. C'est une question débattue entre les théologiens, de savoir si ce droit fait nécessairement partie du pouvoir coercitif, que l'Église a toujours revendiqué. Saint Charles y voyait une prérogative indispensable à l'accomplissement de son ministère, et il était en possession de l'exercer, de par la tradition de l'Église de Milan. Le gouverneur et les fonctionnaires espagnols protestaient que rien ne pouvait prévaloir contre le privilège de l'autorité royale, et déniaient à tout autre qu'à son représentant le droit d'user de contrainte sur ses sujets.

La lutte une fois engagée sur ce point, quantité de conflits secondaires vinrent s'y ajouter. La mauvaise volonté des gouverneurs envenimait tout. Deux des successeurs d'Albuquerque : Don Luis de Requesens et le marquis d'Ayamonte, se distinguèrent surtout par la passion qu'ils apportèrent contre l'archevêque, ses idées et ses œuvres. Saint Charles dut ainsi, sauf quelques époques de trêve, passer près de quinze ans à défendre son ministère contre des attaques sans cesse renouvelées.

Dès 1567, le capitaine de justice, par ordre supérieur, fit arrêter pour « port d'armes illicite », le *barigel* archiépiscopal¹ et le condamna aux galères; peu de temps auparavant avait paru un édit du gouverneur, interdisant à tous les officiers de la justice d'Église de procéder en aucun cas contre les laïcs. Saint Charles tint tête et prononça quelques excommunications. L'affaire, portée à Rome et à Madrid, se termina par une démarche d'excuses à l'archevêque. Mais ce n'était que le commencement : bientôt après éclata le scandale des chanoines de la Scala. Là encore, les autorités civiles se déclarèrent tout d'abord contre l'archevêque, quittes à lui donner enfin raison.

Un des conflits les plus graves eut pour occasion les restrictions apportées par S. Charles aux fêtes du Carnaval. Depuis longtemps les Milanais avaient pris l'habitude de les prolonger pendant la première semaine de carême. C'était un abus que saint Charles condamna; il demanda que l'on employât à des œuvres de piété tout le temps que l'Église consacre à la supplication et à la pénitence. Le marquis d'Ayamonte ne put admettre cette décision, à laquelle il fit une opposition acharnée, désavoué en cela par toute la ville et par une partie de sa propre famille. Il fit venir de Pavie des soldats pour organiser un grand tournoi le premier dimanche de carême, à l'heure même où saint Charles présidait un office à

1. C'est-à-dire le chef des agents d'exécution du tribunal ecclésiastique.

la cathédrale. Il chercha à se faire relever subrepticement de ses excommunications, ramassa de tous côtés des griefs contre l'archevêque, chercha à détacher de lui son clergé ; il obtint même du Sénat l'envoi d'ambassadeurs à Rome pour demander son éloignement, en l'accusant de viser à la domination souveraine de Milan. Pas plus que les mesures de violence ou les libelles diffamatoires répandus par un de ses prédécesseurs, ces démarches ne réussirent à changer la volonté de saint Charles. Il sentit néanmoins que sa liberté d'action souffrirait d'un état de guerre perpétuel. Ses adversaires avaient trop beau jeu, tandis qu'il ne bougeait de sa tâche, à dénaturer son caractère et ses actes auprès de Philippe II, et à le dépeindre comme un intrigant et un brouillon. A Rome même, des conflits trop longs et trop répétés avec les autorités espagnoles nuisaient un peu à son crédit. Le bruit lui revenait à Milan que ses collègues du Sacré Collège ne pouvaient comprendre comment il ne vivait en paix avec aucun des représentants du roi qui se succédaient. Le pape lui-même, obligé de voir les choses de très haut et de régler ses rapports avec l'Espagne sur d'autres bases que les affaires milanaïses, ne se pressait pas toujours de le soutenir. On retenait indéfiniment, avant de les approuver, ses derniers conciles provinciaux. Bien entendu, des gens malintentionnés s'emparaient de toutes ces circonstances, et le représentaient comme abandonné de Rome, ce qui nuisait un peu à son autorité, même dans son diocèse. Il en était tout attristé, et « s'avouait lui-même,

de temps en temps, très fatigué de ces difficultés ¹ ». Son voyage à Rome en 1579 y mit un terme.

L'accueil de la ville, du Sacré Collège et du pape fut magnifique; très vite, saint Charles expliqua, à la satisfaction des plus difficiles, toute sa conduite. Grégoire XIII l'approuva entièrement, et écrivit peu après aux Milanais, pour les exhorter à lui obéir en toute docilité.

En même temps, saint Charles envoyait en Espagne un de ses meilleurs collaborateurs, Carlo Bascapè, pour éclairer le roi sur la véritable situation. Bascapè, négociateur habile et bien instruit de ce qu'il devait dire, sut se faire bien voir de Philippe II, qui promit de faciliter désormais la tâche de l'archevêque, et tint parole en envoyant enfin comme gouverneur le duc de Terranova, dont les bonnes dispositions ne se démentirent point. La fermeté et l'ascendant personnel de saint Charles firent tant, qu'il put jouir durant ses dernières années d'une paix relative, sans que le conflit sur la juridiction, qui se réveilla plus tard et fit passer de bien mauvais jours au cardinal Frédéric, l'ait de nouveau troublé dans son œuvre de réforme et de sanctification.

Pour considérable que fût cette œuvre à Milan, et pour étendu que fût son diocèse, saint Charles n'y borna pas son activité. Sans qu'il ait jamais cherché à sortir de ses fonctions, qu'il trouvait assez importantes pour remplir la vie d'un homme, il fut

1. Bascapè, p. 301.

amené, par le souci même de sa charge, à intervenir au dehors, et à faire profiter de son zèle d'autres que ses diocésains, d'abord comme métropolitain puis comme visiteur apostolique. ✓

La juridiction des archevêques sur les sièges qui dépendent de leur métropole est depuis longtemps à peu près perdue : il ne leur reste qu'une primauté toute d'honneur. Le Concile de Trente, sans restaurer sur ce point l'antique discipline, donnait cependant aux archevêques une mission, qui les plaçait de nouveau à la tête de leur province, en les obligeant à réunir tous les trois ans leurs suffragants en *Concile provincial*. Saint Charles, nous l'avons vu, fut l'un des premiers à obéir à cette prescription. Fidèle, autant qu'il le put, à la règle triennale, il tint, de 1565 à sa mort, six conciles provinciaux. Le premier fut l'occasion de son entrée solennelle à Milan, les autres eurent lieu en 1569, 1573, 1576, 1579 et 1582. Saint Charles y voyait le grand avantage d'intéresser tous les évêques à la réforme et de les y faire marcher les premiers, ainsi que l'occasion d'arrêter en commun les mesures générales de discipline, et d'assurer ainsi aux diocèses voisins l'unité de direction. Chaque concile provincial durait une quinzaine de jours. L'archevêque, qui présidait, y prenait fréquemment la parole. Les décrets qui en sont sortis touchent à toutes sortes de sujets : celui de 1579, le premier après la peste, édicta même des règles d'hygiène publique et des mesures pour la protection des nouveau-nés. L'assemblée terminée, c'était saint Charles

qui se chargeait d'en faire approuver à Rome les décisions, ce qui, vu la lenteur proverbiale des congrégations romaines, exigeait parfois beaucoup de patience et de diplomatie. C'est ainsi que le quatrième concile, celui de 1576, n'était pas encore confirmé, lorsqu'en 1579 saint Charles porta à Rome les décrets du cinquième. « Ces illustrissimes seigneurs, écrivait-il à ce sujet¹, font congrégation sur congrégation, perdent un temps infini, et veulent souvent réformer des choses qui ne sont nullement contraires au Concile de Trente. » Dès 1573, il avait éprouvé les mêmes retards : « N.-S., écrivait-il alors, étant versé, comme il est, dans la connaissance des saints canons, je me demande si Sa Sainteté ne pourrait pas décider certaines choses par Elle-même, sans les faire passer par la voie ordinaire de congrégation²... »

Ces petites épreuves, que les Romains infligèrent à saint Charles, ne font que donner plus de prix à l'approbation, que ses décrets rencontrèrent toujours à la fin : on avait mis longtemps à les examiner ; ce fut donc à bon escient qu'on les proposa pour modèles aux autres diocèses d'Italie, et même à la Chrétienté tout entière.

Saint Charles, toujours à la recherche des meilleurs moyens de propager la réforme ordonnée par le Concile de Trente, proposa de bonne heure au pape une institution qu'il jugeait fort propre à assu-

1. 28 avril 1579. Sylvain, t. I, p. 446.

2. 17 avril 1573. Sala, *Documenti*, t. III, p. 475.

rer ce résultat. Il s'agissait de faire procéder, dans les divers diocèses, à une *visite apostolique*, ou inspection générale de toute l'administration ecclésiastique et de tout ce qui touchait à la Religion, par des évêques que le Saint-Siège déléguerait pour cela. Cette proposition fut aussitôt acceptée. Naturellement l'archevêque de Milan, que tant de qualités désignaient au choix du pape, fut nommé *visiteur* de plusieurs diocèses. Comme on savait son désir de s'absenter le moins possible, on les lui désigna près de sa métropole, et c'est ainsi qu'il fit profiter de ses conseils et de son exemple le clergé de Crémone, de Vigevano, de Brescia et de Bergame. Ces deux dernières villes surtout ont toujours conservé le souvenir de son passage. Il arrivait, escorté d'une dizaine de religieux ou de prêtres zélés, parcourait le pays, prêchait, interrogeait les curés ou les supérieurs de couvents, faisait transporter des reliques, comme à Bergame, et convertissait des brigands, comme à Brescia. Quelques années avant sa mort, envoyé à Venise par le pape pour exhorter la République à réprimer l'hérésie dans la ville universitaire de Padoue, il en profita pour obtenir du clergé vénitien le retour à l'habit ecclésiastique généralement abandonné, et pour demander à seize évêques, qui résidaient dans la capitale de la Sérénissime, pourquoi ils étaient ainsi absents de leurs diocèses, afin d'en rendre compte à Rome.

Il utilisa de la même façon le voyage qu'il fit à travers la Suisse en 1570. Ce voyage lui parut né-

cessaire de plus d'une façon. Il voulait s'éloigner de Milan au moment du supplice de son agresseur Farina, qu'il n'avait pu sauver. Depuis longtemps, d'autre part, il était désireux de rendre visite, à Stans, à son ami Melchior Lussy, l'un des principaux chefs des cantons catholiques, naguère leur ambassadeur au concile, et de répondre à l'invitation de sa sœur Hortense, femme du comte Annibal de Hohenems ¹. En fait, son zèle pour la religion et l'intérêt qu'il portait aux catholiques suisses, dont il était le *protecteur* en Cour de Rome, firent que ses principales préoccupations, tant qu'il demeura de ce côté des Alpes, furent la réforme et l'avancement religieux des pays qu'il traversait. Son séjour à Hohenems lui fournit l'occasion de conférer longuement avec l'évêque de Coire et l'abbé de Saint-Gall; il observa partout attentivement l'état du clergé, les mœurs et le caractère des habitants, et rapporta en Italie un mémoire pour le pape, où le fort et le faible des catholiques suisses est analysé avec une pénétration psychologique qui n'exclut ni la netteté, ni la simplicité du style. Il demanda au pape la création d'un visiteur apostolique,

1. Hohenems est une petite ville du Vorarlberg, à mi-route de Bregenz à Feldkirch. Le nom se traduit en latin Alta-Emps, et c'est ainsi que l'on désigne, dans les documents italiens, les membres de cette famille, spécialement le cardinal Marco, frère du comte Annibal. Celui-ci était à la fois le cousin germain de saint Charles — leurs mères, Clara et Marguerite de Médicis, étaient sœurs — et son beau-frère, par son mariage avec Hortense Borromée.

d'une sorte de *nonce spirituel* pour cette contrée. Diverses circonstances empêchèrent qu'il fût donné suite immédiatement à ce projet. Saint Charles ne se lassait pas d'y insister : c'est que le diocèse de Milan était grandement intéressé à la conservation de la religion catholique en Suisse. D'une part, en effet, quelques provinces des vallées alpestres, surtout dans le Haut-Tessin, soumises quant au spirituel à l'archevêque de Milan, dépendaient des Suisses pour le temporel. D'autre part, la Valteline était une porte ouverte à la propagande hérétique dans la région des lacs. Saint Charles y fit envoyer, en 1579, un de ses amis et fidèles collaborateurs : G.-Fr. Bonhomini, évêque de Verceil. Il lui fournit des prédicateurs, se tint en rapports constants avec lui et lui donna ses instructions. « Il faut, lui écrivait-il, faire une visite toute spirituelle, et toute semblable à la manière des premiers temps de l'Eglise, c'est-à-dire aller prêchant, exhortant, reprenant, consolant *in spiritu lenitatis*, quelquefois aussi corrigeant avec mesure, et comme l'occasion l'exigera¹... » En même temps saint Charles s'occupait de faire ouvrir un collège de jésuites à Locarno, de décider son cousin Alta-Emps, évêque de Constance, à introduire les Pères dans son diocèse, et fondait à Milan même un séminaire helvétique, destiné à fournir de bons prêtres toute la Suisse.

1. *Nonciature de J.-F. Bonhomini*, publiée à Soleure par Steffens et Reinhardt, 1906, in-8°, p. 117.

Un peu plus tard, Bonhomini put franchir les Alpes, et accomplir comme *visiteur apostolique* une mission importante, soutenu par saint Charles, auquel il rendait compte de tout, l'appelant familièrement *il cardinale padrone*. Saint Charles lui-même visita officiellement les cantons suisses en 1583 avec beaucoup de fruit, et ne cessa de s'y intéresser jusqu'à la veille de sa mort.

La visite des diocèses par des évêques venus du dehors étant une règle générale, saint Charles n'eut garde d'y soustraire son église de Milan. On lui objecta en vain qu'elle pouvait en tout servir de modèle : il tint à s'assurer le contrôle d'un délégué du Saint-Siège. Ce fut l'évêque de Famagouste, Girolamo Regazzoni, que Grégoire XIII désigna en 1576. Il s'acquitta consciencieusement de sa tâche, assista au quatrième concile provincial, et donna des avis que saint Charles s'empressa de suivre. Sa visite coïncidait, pour les Milanais, avec les fêtes du jubilé. L'archevêque, qui, en 1575, les avait exhortés, par une lettre qui fut répandue dans toute l'Italie, à se rendre à Rome pour s'y associer aux cérémonies de l'année sainte, obtint du pape, pour ceux qui n'avaient pu le faire, de participer aux mêmes faveurs spirituelles en accomplissant les pratiques de piété du jubilé à Milan, l'année d'après. M^{sr} Regazzoni put assister à la promulgation de l'année jubilaire. Malheureusement, les cérémonies en furent troublées, dès la fin du printemps, par les premières menaces de la peste. Saint Charles, qui avait prodigué son activité pour son Église au

milieu de difficultés, qui lui venaient seulement de la mauvaise volonté des hommes, allait trouver, dans le fléau qui ravagea tout le Milanais, l'occasion de faire preuve de nouvelles vertus et de s'élever jusqu'à l'héroïsme.

CHAPITRE V

LA PESTE

Ahi! giustizia di Dio! tante chi stipa
Nuove travaglie e pene quante io viddi?
(DANTE, *Inf.*, VII, 29.)

Il y avait déjà plusieurs mois que l'on avait commencé à parler de peste dans le Milanais, lorsqu'elle éclata dans un village près d'Arona, en mars 1576. Aussitôt on y envoya des médecins, on fit mettre des gardes aux portes de la ville et les étrangers n'y furent plus admis qu'en prouvant, par un certificat ou *bulletta*, qu'ils n'arrivaient pas d'un lieu contaminé.

Ces précautions, qui apportèrent quelque gêne à la célébration du jubilé dans le diocèse, ne furent pas encore suffisantes : au mois d'août, peu après la fin des cérémonies jubilaires, la peste se trouva dans la ville, près la porte de Côme. Les magistrats, et surtout le service de la santé, redoublèrent de vigilance ; ce fut en vain : le mal se répandait sans cesse, « surtout parmi le peuple, où les familles sont nombreuses¹ », et, malgré les efforts que

1. Besta, *Vera Narratione del successo della peste*. Milan, 1578, p. 11.

l'on faisait pour en dissimuler la nature, la terreur allait croissant. Peu à peu, elle gagnait même ceux qui étaient chargés de veiller au salut commun, si bien qu'on les voyait « s'employer aux mesures de la prudence humaine d'une façon moins entière et parfaite, comme accablés de stupeur, tout absorbés et hésitants devant la nouveauté du fléau¹ ».

Saint Charles devait, cette année-là, consacrer quelques semaines à la visite du diocèse de Brescia. Il y renonça et resta à Milan. Son premier soin fut d'ordonner des prières publiques; lui-même fit un sermon devant le gouverneur et les magistrats, où, en les exhortant à remplir tout leur devoir, il leur rappela que la pénitence et la supplication à Dieu étaient les premiers remèdes.

Il existait, près de la porte orientale, un *lazaret*, c'est-à-dire une vaste enceinte entourée de portiques, établie à la fin du xv^e siècle dans le champ de San Gregorio pour servir de refuge aux malades en cas de grave épidémie dans la ville. On ordonna d'y transporter ceux que la peste avait atteints; mais on les y laissa manquer de tout. Les bâtiments étaient vides, et les autorités affolées ne pensaient, ni à la nourriture, ni au vêtement de ceux qu'elles y entassaient. On mourait de misère et de faim au Lazaret. Quant aux secours religieux, il n'y en avait aucun : pas un prêtre n'osait franchir le redoutable seuil; on n'avait même personne pour enterrer décemment les morts.

1. Bascapè, p. 189.

Saint Charles, cependant, résistait à toutes les instances de ses amis, qui auraient voulu l'éloigner du fléau. Il sentait de plus en plus que tout allait reposer sur lui. Déjà le peuple mettait en lui son seul espoir. Chaque fois qu'il sortait, une multitude terrifiée accourait vers lui, s'agenouillait, tendant les bras, cherchant à toucher ses vêtements avec des gestes de supplication. Saint Charles envisagea nettement le péril, et se résolut d'accomplir à tout prix tout son devoir. Il rédigea son testament, ce qui nous montre qu'il avait fait le sacrifice de sa vie, puis il se mit à l'œuvre.

Le plus urgent était de pourvoir aux besoins spirituels et temporels des malheureux enfermés à San Gregorio. Saint Charles leur envoya des vivres et fit quêter, en ville et au dehors, pour leur venir en aide. Lui-même se rendit au lazaret et, comme on ne l'y laissa pas entrer, il en fit le tour, tandis que les pauvres malades, se pressant aux fenêtres, criaient vers lui leur misère et imploraient sa bénédiction. Il les consola avec une douceur et une fermeté admirables; mais à peine était-il rentré chez lui que l'émotion le fit défaillir, et il se mit à gémir sur tous les malheurs qu'il avait entrevus. « Et dire, s'écriait-il, qu'il n'y a pas un prêtre qui ait pitié de ces misérables et qui veuille leur prêter assistance¹! » Il était prêt à aller lui-même s'enfermer avec eux.

Enfin, il se trouva un modeste frère capucin pour

1. Bascapè, p. 203.

gouverner le lazaret : son dévouement rendit populaire à Milan, pendant des siècles, le nom de Fra Paolo. Un prêtre accepta d'administrer les sacrements aux malades; il eut bientôt des auxiliaires, venus des vallées suisses, décidés à tout et n'ayant aucune crainte de la contagion. Les curés des paroisses infectées, d'abord très effrayés, furent repris et encouragés par saint Charles à faire eux aussi tout leur devoir.

Les *Instructions*¹ qu'il leur adressa sont une œuvre admirable par l'élévation des idées, l'esprit civique, la netteté et la sagesse pratique. Il commence par y prendre les choses d'un point de vue tout surnaturel; il engage les curés et tous les prêtres, en face du fléau, à prier d'abord et à rentrer en eux-mêmes, puis leur indique ce qu'ils doivent dire au peuple : l'inviter à la prière et à la pénitence; montrer qu'il y a de la lâcheté à fuir, et de la présomption à se confier uniquement dans les remèdes humains; promulguer les indulgences accordées à ceux qui soignent les malades; rappeler qu'il y a péché à dissimuler les cas de peste, pour éviter les mesures sanitaires et la séquestration; exhorter à l'obéissance aux autorités responsables. Il mêle ensuite les conseils les plus délicats aux avis pratiques les plus détaillés, prévoit la construction des cabanes d'isolement, leurs dimensions, la quantité d'espace libre qui doit être réservé à

1. *Pratica et instruttioni peri curati et sacerdoti... intorno alla cura degli infermi et sospetti di peste*. Réimpr. à Milan, 1630.

l'entour. Les curés deviennent, grâce à ces instructions, les inspecteurs de tout le service sanitaire et les auxiliaires permanents des magistrats. C'est ainsi que saint Charles leur ordonne d'avoir la liste des *députés* à l'administration des localités voisines et de tous les officiers civils, afin de savoir à qui s'adresser en cas de besoin. Si une paroisse compte plusieurs prêtres, ils devront se partager l'administration des sacrements : les uns s'occuperont spécialement des malades et les autres de ceux qui sont sains; s'il n'y a qu'un prêtre, il devra assister le plus possible les paroissiens séquestrés, sans toutefois entrer dans les lieux suspects; même, si des malades sont envoyés à San Gregorio ou aux cabanes, il devra prendre note de leurs noms et continuera à veiller sur eux tant qu'il le pourra. « Et sur cette matière de la visite, consolation et administration des sacrements aux malades, que le curé sente en lui l'ardeur d'une abondante charité;... qu'il n'aille pas rechercher subtilement quels sont les devoirs auxquels il est tenu sous peine de péché mortel... Il se rappellera, au contraire, que ces âmes lui sont confiées... et que probablement il ne retrouvera jamais plus une occasion aussi importante d'exposer sa vie pour son troupeau et de se dépenser à son service¹. » Saint Charles prenait à l'occasion un beau ton d'autorité, déclarant qu'il n'accepterait pas d'excuses, et que seuls des motifs tout à fait exceptionnels pourraient

1. *Pratica*, p 58.

lui faire admettre des résignations de bénéfices, qui ressembleraient à des désertions.

A propos de l'administration des sacrements, les instructions de l'archevêque multiplient les conseils : pendant que le prêtre donne au malade des consolations spirituelles, il ne faut pas qu'il oublie de l'aider le plus possible dans ses besoins corporels. Qu'il l'exhorte aussi à faire son testament, mais qu'il ne s'en occupe pas lui-même, et surtout qu'il s'abstienne de suggérer aucune disposition en sa faveur ou en faveur de l'Église, même à titre de fondation pieuse. Qu'il administre promptement le baptême à tous les nouveau-nés, donne aux mourants le viatique, dès que leur état le réclamera, et à tous la communion, aussi souvent que leur dévotion le comportera. Pour les enterrements, il conservera tout ce qu'il pourra des rites et des prières de l'Église, sans oublier les mesures d'hygiène indispensables, pour que les cérémonies funèbres ne soient pas une cause d'augmentation du fléau.

Les derniers chapitres des instructions réclament pour les prêtres toute liberté d'action, et en particulier le droit de se soustraire à la séquestration et de circuler partout, avec le seul certificat de santé délivré par l'autorité ecclésiastique.

L'archevêque sollicita de Rome des pouvoirs tout spéciaux : le droit de recevoir, sans formalités, tous les concours qui se présenteraient, fût-ce de prêtres étrangers à son diocèse, ou même de religieux ; la faculté d'absoudre tous les cas réservés et d'octroyer de très larges indulgences. Le pape, en

lui accordant tout cela, lui écrivit de veiller sur sa propre vie, dans l'intérêt même de la multitude de ses diocésains, dont toute la confiance reposait en lui.

Saint Charles, cependant, ne cessait d'exhorter à l'action tous ses collaborateurs. Il avait obtenu qu'un clerc délégué par lui assistât aux délibérations du conseil de santé, pour assurer l'accord des autorités civile et ecclésiastique.

Le gouverneur s'était empressé de quitter la ville, et, réfugié à Vigevano, ne songeait qu'à enfermer Milan dans une quarantaine qui mît le lieu de son séjour à l'abri de toute crainte du fléau. Les autres magistrats demeurèrent d'abord hésitants. Les finances de la ville n'étaient guère en état de faire face aux dépenses qui s'imposaient, et les fonctionnaires espagnols se montraient fort peu disposés à en charger le trésor royal. Enfin, par les sacrifices que s'imposèrent tous les citoyens, les plus grosses difficultés furent peu à peu surmontées. L'exemple et les paroles de l'archevêque n'étaient pas un faible stimulant.

Cependant les calamités s'ajoutaient les unes aux autres. La peste avait ralenti toute la vie de la cité; chacun avait réduit son train : le patricien renvoyait ses domestiques, le marchand, ses commis : autant de misérables sur le pavé. Saint Charles en employa quelques-uns à transporter les malades et à ensevelir les morts. Il recueillit les autres dans un grand édifice situé hors de la Porte Romaine, monument élevé naguère par François I^{er}, après la

victoire de Marignan, et que l'archevêque, à qui il appartenait, destinait à être un grand hôpital. Il y plaça des capucins, pour gouverner tous les malheureux qui y cherchaient abri, et pour leur donner les secours religieux. Le juge ecclésiastique fut chargé de réprimer tous les troubles : quoique les hospitalisés fussent près de trois cents, son intervention fut extrêmement rare.

Pour habiller tout ce monde, ainsi que les convalescents, qu'on renvoyait du Lazaret demi-nus pour faire place aux nouveaux arrivants, saint Charles fit arracher les tentures de son palais et en fit faire des vêtements, dont le pittoresque surpassait évidemment l'élégance. Tous ces pauvres gens furent ensuite envoyés, par groupes, quêter dans la ville pour leur subsistance. Chaque groupe était précédé d'une croix et chantait des litanies. L'histoire ne dit pas si les Milanais, dans l'excès de leurs misères, furent sensibles à l'étrangeté du spectacle.

Saint Charles ne se contenta pas de dépouiller sa demeure des étoffes qui la paraient, il vendit son mobilier, ses fourrures, ses habits cardinalices les plus précieux, emprunta sur son patrimoine pour pouvoir donner plus largement : « Maintenant, écrit un contemporain, il n'a plus de quoi vivre et s'est fait tout pauvre lui-même... La ville n'a pas d'autre rafraîchissement que lui : il semble ressusciter les morts par sa présence ¹. »

1. Lettre de Fra Giacomo da Milano, capucin, du 4 octobre 1576, dans *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 328.

Vers la fin de l'automne, le mal avait gagné toute la ville, l'extrême densité de la population et le mépris habituel des règles d'hygiène et de propreté s'étant faits les auxiliaires de la contagion. Saint Charles prescrivit à ses curés, dans l'administration des sacrements, des mesures de précaution : lavages, combustion d'objets suspects; il autorisa le baptême par *infusion*, au lieu du baptême par *immersion*, exigé par le rite ambrosien. Enfin, au milieu d'octobre, il ordonna de nouvelles cérémonies de pénitence et de supplication.

Les magistrats redoutaient que le concours du peuple ne fût une cause d'aggravation du fléau. Saint Charles répondit qu'il fallait donner cette satisfaction à la piété populaire, et d'ailleurs, quelle aggravation était encore à craindre? Il organisa donc des processions solennelles. Le premier jour, il imposa les cendres à une quantité de personnes, parmi lesquelles plusieurs sénateurs; puis, revêtu de la chape noire, pieds nus, la corde au cou, portant le crucifix, suivi d'une foule de clercs dans le même équipage, il traversa la ville jusqu'à Saint-Ambroise, où il fit un sermon sur ce texte de Jérémie : *Quomodo sedes sola civitas?* Ses paroles furent accueillies par des larmes.

Deux jours après, c'est à San Nazaro qu'il va prêcher sur l'arbre magnifique du roi de Chaldée, mutilé et coupé jusqu'aux racines par ordre de Celui qui est saint et qui veille¹ Le lendemain,

1. Daniel, iv, 7-8.

troisième procession. Saint Charles, portant l'une des reliques les plus vénérées : le *clou sacré* de la Passion, fit tout le tour de l'ancienne enceinte, suivi d'une multitude, que n'arrêta ni un orage menaçant, ni la crainte de la contagion. Ce fut pendant cette procession que le cardinal heurta de son pied sur un morceau de fer qui le blessa profondément, sans qu'il se soit plaint et sans qu'il ait voulu ni s'arrêter, ni s'interrompre, malgré le sang et la douleur.

Saint Charles ordonna d'autres prières encore et le Sénat fit vœu, peu après, de reconstruire l'église Saint-Sébastien.

Cependant le fléau ne se ralentissait pas encore. Le Lazaret devenait trop petit. On construisit des baraquements aux principales portes de la ville, pour y recueillir le surplus des malades. Les gens sains, comme les suspects, furent consignés dans leurs maisons, d'où il leur fut interdit de sortir sans permission spéciale pendant quarante jours. Cette quarantaine, qu'on dut renouveler, plongea la ville dans une tristesse horrible. Le silence des rues n'était troublé dans la journée que par le passage des chariots de cadavres, et, à chaque carrefour, un gibet tout dressé rappelait le régime de terreur auquel on était alors soumis.

La misère était extrême. Le Sénat, les patriciens, envoyaient des vivres tant qu'ils pouvaient. Des grains furent amenés de Casale et de Crémone. L'archevêque promit des faveurs spirituelles à ceux qui s'emploieraient au soulagement des pau-

vres et des malades. Il était le véritable organisateur de tous les secours. A son appel, les supérieurs d'ordres religieux lui donnent des hommes, les prêtres se rangent derrière lui et des laïcs même viennent revêtir le vêtement de grosse toile brune qui est la livrée de sa charité.

Un ou deux prêtres furent préposés à chaque rue pour confesser les reclus malades, d'autres pour ceux qui n'avaient encore reçu aucune atteinte du mal. Des autels furent construits en des lieux élevés, notamment au centre du Lazaret, pour que tout le monde pût au moins *voir* la messe. D'autres prêtres furent chargés d'accompagner les chariots funèbres. A certaines heures du jour, les cloches retentissaient et donnaient partout le signal de chants pieux, entonnés dans chaque maison par la voix la meilleure qui s'y trouvait. La ville, cloîtrée par le fléau, ressemblait ainsi, grâce à son archevêque, à un vaste monastère, et ces occupations pieuses avaient l'influence la plus salutaire sur le moral des pauvres enfermés. Sur les places, des croix votives, élevées par l'ordre des magistrats, rappelaient aux malheureux les souffrances de Jésus-Christ, et les invitaient à implorer la miséricorde divine.

Saint Charles, cependant, allait partout, visitait lui-même tous les quartiers, encourageait, désignait les chefs de chœur, consolait, exhortait. Il avait réuni en un lieu sûr des nourrices, auxquelles il apportait quelquefois lui-même, dans les plis de son manteau, des nouveau-nés qu'il trouvait aux

bras d'une mère morte ou dans une maison vidée par le fléau.

Le Lazaret et les baraquements des portes avaient été divisés en enceintes, où l'on plaçait, isolés les uns des autres, les pestiférés et ceux qu'on soupçonnait seulement de peste. Saint Charles parcourait les allées qui séparaient ces enceintes réservées. « Avec beaucoup de charité, sans craindre pour lui-même la contagion, il entra... et distribuait à tous ses aumônes corporelles et spirituelles¹. » Il fit en ville une tournée de confirmation, assista en personne les curés malades et leur administra de sa main les derniers sacrements. Un jour, allant consacrer un cimetière dans un faubourg décimé par la peste, il ne craignit pas de rester, tout le temps prescrit par les rites, au milieu d'un champ déjà couvert de cadavres en putréfaction.

Ne voulant pas devenir pour d'autres le véhicule du mal, qu'il ne redoutait pas pour lui-même, il se prit à se servir de ses propres mains, plaça ses aumônes dans un vase rempli de vinaigre et se fit précéder d'un porteur de bâton, qui avertissait de sa venue et écartait du chemin les passants sains. Il profitait de l'émotion causée par le fléau pour se montrer plus austère et plus impitoyable aux vices. La peste elle-même, interrompant la vie sociale, était, pour quelques pervers, l'occasion d'horribles débauches. Dans les campagnes surtout, saint Charles eut à lutter contre des tyrans dont le Rodrigo

1. Besta, *Relazione*, p. 20.

de Manzoni ne donne qu'une faible idée. Le mal ayant diminué au cours de l'hiver, il renouvela ses ordonnances sur le Carnaval et profita de ce que la tristesse des temps interdisait encore les réjouissances profanes, pour entraîner le peuple à l'église. Ce fut peu après, sans doute, qu'il adressa à ses diocésains ses *Ricordi al popolo*, précieux opuscule qui contient des conseils admirables de simplicité, où tout l'essentiel de la vie chrétienne est résumé, avec des avis pratiques inspirés par une très fine psychologie. On y relève des maximes d'or : « Aie beaucoup de confiance dans le Seigneur : il fera toujours tout ce qui sera pour ton bien ; exerce-toi dans la connaissance de toi-même ;... use des choses de ce monde comme le commis de Dieu, et non comme un maître absolu... Fuis toute sorte de superstitions ;... garde-toi d'être désireux ou curieux des faits d'autrui et de toute nouveauté, surtout dans les choses de la foi, et ne parle pas de ce que tu ignores ;... évite dans la prospérité la trop grande allégresse, qui ferait oublier à ton âme les misères et les périls de cette vie... Que les femmes n'aillent pas errant et courant de-ci et de-là ; mais qu'elles restent tranquillement à la maison, occupées chacune à son affaire et à de pieuses et saintes œuvres, et qu'elles accomplissent saintement leurs dévotions¹. »

Dès que l'état de la ville le permit, il fit dans toutes les églises une grande tournée de visite, à

1. *Ricordi di S. Carlo al popolo della città e diocesi di Milano*. Réimp. à Milan, 1856, in-12.

cheval, avec toute la pompe archiépiscopale, accueilli avec des transports de joie par le peuple, qui voyait là le signe tangible de la fin du fléau. Les maisons furent bénites, et, malgré la timidité des magistrats, qui déclaraient la *custodia* encore nécessaire, malgré le gouverneur, qui prétendait rétablir la quarantaine, les églises se remplissaient. Pour Pâques 1577, on put sortir librement. Au mois de novembre suivant, saint Charles organisa une grande cérémonie funèbre pour tous ceux qui étaient morts dans le fléau. L'histoire en a compté environ dix-sept mille. Tout bien pesé, saint Charles estima pourtant que son diocèse avait retiré de cette terrible épreuve assez de profit spirituel pour en remercier Dieu.

Quant aux Milanais, ils ne se souviennent des maux qu'ils ont eu à souffrir alors, que pour rappeler les merveilles qu'accomplit le dévouement de leur archevêque. Cette fameuse épidémie n'est connue parmi eux que sous le nom de *Peste de saint Charles*, et l'image du cardinal Borromée visitant les pestiférés est l'une de celles que l'on rencontre le plus souvent aujourd'hui dans les églises de toute la Lombardie.

Cette occasion ne fut pas la seule que la Providence lui donna de se dépenser pour le service de son peuple. A plusieurs reprises, Milan souffrit de la famine, que la guerre, les épidémies, ou simplement l'inclémence du ciel pendant une saison, entraînaient presque fatalement, en un temps où le commerce international n'était pas organisé. Saint

Charles avait veillé, en des jours difficiles, à l'approvisionnement de Rome et des États du pape; il avait procuré, au prix d'énormes sacrifices, les vivres nécessaires à tous les pères du Concile : il fut encore la grande ressource de ses diocésains quand la disette se fit sentir. Les pauvres savaient qu'ils pouvaient alors s'adresser au palais de l'archevêque et qu'on y avait toujours pour eux un morceau de pain. Pendant quelque temps, le cardinal fit même installer de véritables *soupes populaires*, cuisines en plein air pour les malheureux qui, sans lui, seraient morts de faim. Il s'adressait en même temps aux autorités des pays voisins, pour obtenir d'elles l'envoi ou le libre passage de grains pour le Milanais. Il s'intéressait à ces questions — éloignées pourtant de ce qui l'occupait habituellement — et donnait à ses compatriotes d'utiles conseils : c'est ainsi qu'on attribue pour une part à son influence le développement que prit en Lombardie la culture du maïs, alors récemment introduit en Europe. Le nom populaire de *Carlone* ne serait que l'expression de la reconnaissance des Milanais, nourris de *polenta*, pour l'archevêque, qui avait su prévoir et favoriser le succès de leur plus essentiel aliment.

Pendant toute la durée de l'épiscopat de saint Charles, son action s'exerça d'une façon constante pour développer toutes les œuvres de bienfaisance. Il fit de larges dons à la congrégation des *Somaschi*, fondés par saint Jérôme Émilien pour recueillir et élever les orphelins, les défendit en Cour de Rome, agrandit leur orphelinat à Milan et lui donna un rè-

glements. Une de ses créations les plus importantes fut l'*Ospedale della Stella*, pour les « pauvres mendiants et honteux ». Cette institution de secours immédiat, d'abord établie hors de la ville, transportée ensuite dans un ancien couvent de bénédictins, près de la Porte de Verceil, est une des œuvres auxquelles le nom du cardinal demeure lié de la façon la plus étroite dans les annales de Milan. Tous les malheureux sans toit et sans ressource y étaient reçus. Des hommes de bonne volonté, réunis en une *congrégation* et soumis par leur règle à l'archevêque, comme des oblats laïques, avaient reçu pour mission de recueillir tous les mendiants et de découvrir les pauvres honteux qui pourraient être envoyés à la *Stella*. Les autorités civiles accordèrent, dans la suite, de grands privilèges à cet hôpital qui rendit, pendant les deux siècles de son existence, d'immenses services à tout le public.

Saint Charles avait perfectionné et complété les œuvres de *repenties*; il y avait ajouté une maison pour les jeunes filles en péril, et un asile provisoire ou *deposito*, pour le relèvement de celles qu'il ne convenait pas d'enfermer tout à fait. Une œuvre curieuse, à laquelle il donna aussi des soins, fut le *Ricovero del Soccorso*, fondé par Isabelle d'Aragon : y étaient reçues spécialement les mal mariées, ou celles qui ne pouvaient pas vivre avec leur mari; elles y restaient jusqu'au jour de la réconciliation, à laquelle de pieuses personnes s'employaient.

L'argent qu'il fallait pour toutes ces œuvres,

saint Charles avait à se le procurer. Son incroyable activité et sa charité ingénieuse l'aidèrent à y parvenir. Il donnait d'abord très largement de sa fortune : on raconte ainsi qu'il distribua en un jour tout le prix de vente de la principauté d'Oria, que son frère lui avait laissée. Il disposait, en faveur d'institutions de bienfaisance, d'un grand nombre de ses bénéfices ; il savait aussi provoquer la générosité de ses diocésains les plus riches. De grandes aumônes, parfois anonymes, passèrent par ses mains. Il avait, dans cet ordre d'idées, des inventions très délicates, comme cette *capsa incertorum*¹, où il invita ceux qui se croyaient injustes détenteurs de sommes, dont ils ne pouvaient retrouver les vrais propriétaires, à les déposer, pour servir à des œuvres de charité.

Il démontra enfin son attachement aux pauvres et à sa patrie, en instituant l'hôpital général de Milan son légataire universel. Seuls les biens patrimoniaux, dont la dévolution était réglée par la loi, allèrent à ses neveux, grevés d'ailleurs d'un bon nombre de fondations pieuses ; tout le surplus dut être employé à la fondation de lits et à l'agrandissement de la principale institution de bienfaisance de la ville. Ceux qui souffrent étaient les héritiers choisis par saint Charles, qui, par la forme adoptée pour leur faire parvenir ses richesses, tint jusqu'au bout à se montrer à la fois bienfaisant et patriote.

1. Tronc des restitutions incertaines.

CHAPITRE VI

LES QUALITÉS EXTÉRIEURES ET LES VERTUS INTIMES

Desioso la mente al ciel volgesti
E tutti hor sono i tuoi pensier celesti.
(LE TASSE, *Sonnet au cardinal Borromée.*)

Saint Charles avait, au moment de la peste, fait à son peuple le sacrifice de sa vie. En rédigeant alors son testament, il n'avait pas seulement disposé de ses biens pour l'avenir : il s'en était dès lors détaché. Cet épisode marque l'heure où il atteint au renoncement absolu. Pendant ses dernières années, son caractère, que toute sa vie a développé sans brusque sursaut et sans retour en arrière, se montre pleinement et définitivement formé : sa sainteté est complète. C'est le moment où il est bon de se placer pour étudier d'un peu plus près sa physionomie et rappeler quelques traits frappants, parmi ceux que rapportent ses contemporains. Nous pourrons ainsi mesurer le chemin parcouru depuis l'enfance, depuis les années d'é-

tudes à l'université, depuis même la vie fastueuse du secrétaire d'État à Rome. Rien ne nous permettra mieux que cette comparaison de nous expliquer le rôle de saint Charles et de lui assigner sa vraie place dans l'Histoire. Rien ne suppléera mieux, d'autre part, à un récit détaillé de la fin de sa vie, puisqu'il ne fut occupé constamment que de sanctifier lui-même et ses diocésains.

L'existence de saint Charles, à la considérer du point de vue de la perfection chrétienne, marque, du premier éveil de sa conscience à son dernier jour, un progrès continu : c'est un saint qui s'est fait peu à peu. Le secret de ses succès dans les affaires d'État est d'ailleurs le même que celui de sa merveilleuse correspondance à la grâce divine. Les traits essentiels de son caractère apparaissent très nettement dans toute sa conduite. Il n'avait point reçu des dons exceptionnellement brillants; son intelligence un peu lente, sa timidité, son élocution difficile, son instruction première assez courte semblaient mal le préparer au rôle de premier plan que les événements lui attribuèrent. Ce qui lui permit de s'élever très vite à la hauteur de sa fortune, de la dépasser même de bien loin, ce sont deux qualités, qui, je crois, le résument presque tout entier : une puissance de travail extraordinaire, au service d'une volonté énergique et persévérante.

Il pouvait passer des journées entières et des nuits sur pieds, à étudier, à donner audience, à prêcher, à écrire, à méditer, sans jamais perdre

son sang-froid et sans brouiller l'une dans l'autre ses occupations. C'était l'indice d'un remarquable équilibre de ses facultés mentales, et j'ajouterai de son système nerveux. Il en résulta pour lui une force d'autant plus grande que cette capacité de travail était dirigée par la volonté la plus constante. Saint Charles, peut-on dire, n'a jamais perdu de temps et n'a jamais dévié de la voie qu'il s'était tracée. Sa ténacité, qui était proverbiale, à Milan et à Rome, lui servit moins à briser autour de lui les résistances qu'à façonner sa propre personne, à se rendre capable tout d'abord de gérer les grandes affaires qui devaient lui être confiées, à s'élever plus tard aux cimes les plus hautes de la sainteté. « Un évêque est obligé à la perfection », disait-il quelquefois, comme pour justifier son ascétisme. Afin d'avoir un modèle à suivre, il s'appliqua à l'imitation raisonnée du plus célèbre de ses prédécesseurs, sortant sans escorte dans la rue, au plus fort de ses démêlés avec le gouverneur Requesens, « comme il avait lu que saint Ambroise faisait en ses périls¹ ».

Saint Charles était à trente ans tel que nous le montre, à la Bibliothèque Ambrosienne, le beau portrait de Figini, que Frédéric Borromée déclarait le plus ressemblant qu'on eût fait de son cousin. Cette figure est déjà celle d'un homme tout absorbé en des pensées supérieures. L'expression est grave; les traits amaigris, où apparaissent déjà,

1. Bascapè, p. 148.

du nez au menton, les rides dont parlent les biographes, révèlent les premières austérités; le regard, très droit, est plein d'énergie : c'est bien ainsi que nous nous représentons le réformateur ecclésiastique et l'organisateur de l'Église de Milan.

Plus tard, la maigreur augmentera, les rides se multiplieront et, en même temps, transparaîtra sur tout le visage ce je ne sais quoi de céleste que donne l'habitude de la prière et de la méditation. A ses derniers jours, saint Charles offre l'aspect cruellement émouvant que nous a conservé son masque mortuaire, vénéré chez les pères capucins de Milan¹. Rossi avait gravé les traits du jeune cardinal au milieu de sa vie brillante de Rome; Figini l'avait représenté à l'heure des grandes luttes de son ministère; le moulage pris sur son lit de mort achève le portrait du saint; toute l'histoire de sa vie intérieure tient dans ces trois images.

Saint Charles était d'une taille un peu au-dessus de la moyenne. Il avait les yeux bleus et grands, le nez long, le teint pâle, les cheveux bruns; sa barbe, presque rousse, était assez courte et négligée, jusqu'au jour où il ordonna à son clergé de se raser, et donna lui-même l'exemple. Avec les années, on vit apparaître de plus en plus sur son visage et ses membres amaigris la trace de ses austérités, car il traitait son corps avec une extrême rigueur. Jamais le mot *se mortifier* n'a reçu une plus

1. Cf. *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 520.

exacte application. Quoique ses parents, son frère et presque toutes ses sœurs soient morts jeunes, saint Charles paraît avoir été doué d'un tempérament plutôt robuste; certainement il a contribué à hâter sa fin en voulant, malgré tout, allier à une vie toute d'activité physique et intellectuelle, des jeûnes et des veilles sans nombre. Ce que nous rapportent là-dessus ses biographes est effrayant et, s'il ne s'agissait d'un saint, on serait tenté d'ajouter : insensé. Il ne dormait que quatre ou cinq heures par nuit, sur une mauvaise pailleasse, couverte de gros draps de chanvre, qu'il faisait remplacer lorsque plusieurs lavages les avaient adoucis. Il lui arrivait souvent de passer la plus grande partie de la nuit à prier et à méditer sur la Passion, à genoux dans sa chapelle ou dans la crypte du Saint-Sépulcre, s'étant fait ménager une chambre près de cette église, avec un passage secret pour s'y rendre sans être observé. A ceux qui lui conseillaient de dormir plus longtemps la nuit, plutôt que de le faire en public et au sermon, il répondait doucement qu'un plus long repos ne ferait que l'amollir, sans l'empêcher de fermer les yeux dans ces occasions, ce qu'il faisait du reste sans perdre conscience de ce qui se passait autour de lui.

Il se mettait à table quand ses occupations le lui permettaient, à des heures très irrégulières; il y restait le moins de temps possible, et ne s'intéressait pas du tout à ce qu'il mangeait. Il écoutait une lecture spirituelle, lisait lui-même ou donnait des signa-

tures. S'il devait prendre part à une conversation, il la faisait porter sur quelque sujet grave, jamais sur le repas. De très bonne heure, il avait décidé qu'on ne lui servirait pas autre chose qu'à ses domestiques : il retranchait même de leur ordinaire en s'imposant de nombreux jeûnes supplémentaires. A la fin, il se réduisit au pain, à l'eau et à quelques légumes secs. Il ne se départait de cette frugalité que dans les jours de grande fête, ou quand il devait traiter quelque personnage de marque : sa table était servie fort simplement, mais il ne cherchait pas à associer ses hôtes à l'excès de sa pénitence. En Suisse même, il s'accommoda aux façons du pays et se comporta en parfait gentilhomme. Il reçut fort honorablement les principaux chefs civils et ecclésiastiques, et c'était merveille de le voir, lui qui jeûnait si souvent au pain et à l'eau, dans son palais, banqueter avec les seigneurs suisses, et propager la réforme catholique au milieu des *brindes* et des verres pleins, aussi bien qu'avec des décrets et des sermons. Il se contenta de noter en rentrant les excès de table comme l'un des vices des catholiques de ces régions. Pour lui-même, il détestait les longs repas, dont il sortait toujours incommodé et fatigué.

Depuis une maladie assez grave, qui l'avait pris peu avant la mort de saint Pie V, il demeura sujet à des faiblesses, à des étourdissements et à des accès de fièvre. Il obéit quelque temps aux médecins, puis refusa de les écouter, disant qu'un évêque ne peut pas faire passer le soin de son corps avant celui de son diocèse. Ses austérités redoublèrent, au point

d'inquiéter ses amis. A force d'énergie, il triomphait même de la maladie et ne voulait jamais convenir qu'il se tuait peu à peu. L'année même de sa mort, Grégoire XIII lui fit une obligation de conscience de se soigner un peu. Il répondit qu'on avait dû tromper le pape, et que sa santé, bien loin de souffrir de sa dureté envers lui-même, s'était, au contraire, améliorée, à mesure qu'il menait une vie plus austère : « M'abstenir de nourriture, disait-il, c'est entretenir la santé de mon corps, et rendre en même temps mon intelligence plus ouverte et plus libre¹. » Il avait depuis longtemps renoncé à tous les divertissements et ne prenait plus d'autre exercice que les allées et venues exigées par son ministère. Après sa fièvre de 1571, il alla, comme pour changer d'air, faire une retraite à un sanctuaire dans la montagne ; à l'ordinaire, il ne recherchait jamais ni les beaux sites, ni les endroits agréables. Il ne fit rien construire au Lac, et n'y alla jamais qu'en visite pastorale.

Ce fut sa règle constante de ne jamais voyager que par nécessité ; mais, quand son devoir l'appelait, il était toujours prêt à partir. Il n'aimait pas aller en voiture, préférant, lorsqu'il voulait méditer tranquillement, la litière ; autrement le cheval. Comme il était ordinairement pressé d'arriver, il fatiguait presque toujours ses montures, et quelquefois aussi ses compagnons de route. Si le chemin était impraticable aux chevaux, il s'y lançait à pied. Saint Charles fut un alpiniste infatigable, qui étonnait les

1. Sylvain, t. III, p. 327-328.

montagnards eux-mêmes par son sang-froid et son intrépidité. Il s'engageait au milieu de la nuit, quand il le fallait, dans les sentiers les plus difficiles du Tessin et de la Valsolda. On le vit ainsi arriver un matin à Biasca, pour une réunion ecclésiastique, après plusieurs heures de montagne, lui et son secrétaire tout couverts de neige et de boue, les vêtements, les mains et le visage déchirés par les roches où ils avaient dû s'accrocher. Les marches les plus fatigantes ne le faisaient point relâcher de ses austérités, aussi tenait-il à descendre toujours dans les maisons religieuses, où il pouvait plus facilement obtenir la frugalité de repas et la simplicité de logement qu'il désirait. On raconte qu'à Fermo le noble Petrucci et sa femme, voulant lui donner l'hospitalité dans leur palais, ne trouvèrent rien de mieux à faire que de s'habiller en pauvres pour la lui offrir.

➤ A Milan même, il vivait le plus qu'il pouvait comme un véritable pauvre ; il sortait toujours à pied dans la ville, ne portait pas de gants pour protéger ses mains contre le froid ; pendant ses dernières années il défendit qu'on fit chez lui du feu, même au fort de l'hiver, et toujours il écrivait et lisait debout ou à genoux, sans jamais s'asseoir à sa table de travail.

Il n'accordait pas la même mesure de bien-être à lui-même et à ceux qui dépendaient de lui, mais c'est à leur profit qu'il rompait l'équilibre. A Rome, jeune secrétaire d'État, il avait entraîné quelque temps ses serviteurs au même pas que lui, leur avait fait partager ses travaux incessants. Quelques-

uns s'étaient plaints, d'autres étaient tombés malades. A mesure qu'il se montra plus sévère pour lui-même, il devint plus attentif à ne pas excéder les forces de ses collaborateurs. Il leur recommandait de prendre soin de leur santé, et s'en préoccupait tout le premier.

Tout de même, il attachait autant d'importance au soin des ornements d'Église, qu'il se souciait peu de ses propres vêtements. Pour lui-même, aucun luxe : ses serviteurs devaient employer la ruse pour remplacer ses habits trop râpés ; pour l'Église, au contraire, jamais rien n'était trop beau, et il s'inquiétait de tout, sans craindre de descendre aux plus infimes détails. Toute son humilité ne l'empêchait pas de maintenir, autant qu'il était nécessaire, l'appareil pompeux dont l'usage entourait alors sa double dignité d'archevêque et de cardinal.

Tout son détachement ne l'empêchait pas davantage de gérer assez habilement son patrimoine. Son inclination l'aurait porté à ne jamais toucher d'argent, et le maniement de ses affaires particulières lui était devenu presque odieux ; mais il s'en occupait par vertu. Un chrétien n'a pas le droit de laisser se dissiper la fortune que Dieu lui a donnée : il doit l'employer pour le bien. L'idée qu'il avait à rendre compte de ses richesses était déjà bien entrée dans l'esprit de saint Charles, au temps même où il vivait largement du fruit de ses bénéfices : à Milan, le désir de donner l'exemple, et les besoins croissants de ses pauvres et de ses œuvres, le portèrent à s'assurer du bon rendement de ses terres, et de la

gestion régulière de ses revenus. Mais il était prêt à sacrifier, à l'occasion, quelque chose de ses droits pour un plus grand bien, et surtout il ne supportait pas que ses intérêts propres fussent mis en balance avec ceux de sa charge. Quand un gouverneur voulut l'intimider et le faire reculer dans l'affaire de la juridiction, en menaçant de saisir le fief d'Arona, saint Charles répondit qu'il abandonnait volontiers au roi Arona et tous ses autres biens, mais qu'il ne pouvait rien céder de ce qui appartenait à l'Église.

Si son esprit de sainteté l'amenait à faire fructifier entre ses mains les dons de Dieu, comment ne l'aurait-il pas poussé à cultiver de plus en plus ce champ réservé, à développer cette richesse intime qu'est l'intelligence? Nous avons vu saint Charles étudiant à Pavie et à Rome : il continua d'étudier toute sa vie. Une partie de ses nuits était consacrée à la lecture; il lisait en mangeant, et même pendant qu'on lui faisait la barbe. Sa bibliothèque, héritée de ses prédécesseurs, mais largement accrue par lui, était très riche en ouvrages très divers. Rien qu'en manuscrits¹, elle comprenait, outre la Bible et beaucoup d'anciens livres d'Église, tous les pères et les docteurs, de saint Augustin à saint Thomas, beaucoup d'auteurs de l'antiquité classique : Homère, Virgile, Plaute, Térence, Ovide, Catulle, Horace, Juvénal, plusieurs œuvres de Cicéron, César,

1. Canella dans l'*Archivio storico Lombardo*, 1882, p. 535 sq., a donné le catalogue de ces manuscrits.

Strabon, Suétone, Quintilien, Aristote, Sénèque, Hippocrate, Claudien, Euclide. Un traité arabe d'astrologie se rencontrait avec Boèce, Pétrarque, Savonarole, Léonard l'Arétin, les œuvres sérieuses de Pogge et la *Fiammetta* de Boccace. La magnifique *Bible Royale* d'Anvers, qui venait à peine de sortir des presses de Plantin, y avait sa bonne place. Quatre-vingt-seize traités de médecine, achetés sans doute au moment de la peste, prouvent que saint Charles, s'il était peu docile aux prescriptions des docteurs, avait su, dans l'intérêt de ses diocésains, se mettre au courant de la science de son temps. Naturellement, ses livres de chevet étaient les plus directement utiles à son ministère : l'*Evêque*, de son ami Agostino Valier¹, et les œuvres du P. Louis de Grenade². Sa méthode de travail, qui surprit ses contemporains, était celle-là même qu'emploient aujourd'hui tous les érudits : il transcrivait en quelques lignes, sur des fiches ou *polizzini*, les choses qu'il voulait retenir de ses lectures, et mettait ensuite en tête de chaque fiche un mot typique, qui lui servait pour le classement. Il existe encore quelques liasses de fiches prises par lui ou sous sa direction, et certains des ouvrages qu'il projetait d'écrire ne devaient être que la mise en œuvre de ses notes de lecture ainsi ordonnées.

1. *Episcopus, seu de optima episcoporum forma*. OEuvre du cardinal Valier, évêque de Vérone, parue en 1573.

2. Le P. Louis de Grenade, dominicain (1505-1588), auteur de nombreux livres, dont un recueil de citations pour les prédicateurs, et des ouvrages de théologie morale et ascétique.

Saint Charles a beaucoup écrit et très peu publié : il a seulement fait imprimer les décrets des synodes et des conciles provinciaux préparés par lui, ses instructions à son clergé, quelques opuscules de conseils sur la vie chrétienne et ses lettres pastorales. Nous savons qu'il avait ébauché un traité *De la Méditation*, commentaire et complément pratique des *Exercices* de saint Ignace : il en reste encore quelques traces. La *Silva pastoralis*, recueil de textes pour la prédication, a été faite avec des matériaux qu'il avait rassemblés ; il inspira la *Rhétorique sacrée* du cardinal Valier, et probablement bien d'autres œuvres signées par ses amis et ses collaborateurs. De tout l'ensemble de ses travaux, il ne donna rien lui-même au public sous forme de livres ; mais il se prodigua en homélies et sermons.

La prédication était, à ses yeux, un devoir essentiel de l'évêque et presque toutes ses études avaient pour but de s'y préparer. Depuis le temps où il présidait à Rome les *Nuits Vaticanes*, et se servait des exercices académiques pour s'habituer à composer facilement et à bien dire, il n'avait jamais cessé de se perfectionner dans l'art de la parole publique. Il demeurait encore en lui quelque chose de la timidité des premières années : il était si ému en prêchant, au dire d'un témoin, qu'il tremblait presque tout le temps qu'il parlait. Ce ne fut qu'au moment de la peste qu'il osa affronter la chaire ; jusque-là, il avait parlé de l'autel, un peu parce qu'il se trouvait plus à son aise au milieu de son clergé et loin de tout l'auditoire, un peu aussi parce qu'il puisait une certaine

confiance dans la gravité que conféraient à ses paroles les ornements pontificaux dont il restait revêtu. Il n'avait pas besoin, en réalité, de recourir à ces moyens extérieurs pour agir sur ceux qui l'entendaient : son éloquence était vibrante et persuasive. Bascapè raconte que, le saint l'ayant prié de lui signaler les défauts de sa manière de prêcher, il n'en put jamais rien faire, tout absorbé qu'il était à l'écouter : « Une force secrète était dans ses paroles, qui ôtait tout soudain à mon esprit la faculté de l'observer¹. »

Saint Charles n'écrivait pas entièrement ses sermons ; il en faisait seulement le plan, qu'il mettait sur le papier d'une façon très brève, en indiquant les points principaux et la suite des idées. Nous avons conservé quelques volumes de ces *schémas*. Le don oratoire, qui faisait la valeur de ces sermons, n'a pu y laisser aucune trace. Nous y voyons seulement quels sujets il aimait à traiter : sujets de dévotion et de morale, non de théologie pure ; beaucoup de citations et peu d'étalage de science, surtout un esprit pratique dans l'apostolat qui s'accorde bien avec le caractère de saint Charles. Il existe quelques discours de lui dans les Actes de l'Église de Milan et quelques-uns de ses sermons aux *Religieuses Angéliques* de Milan ont été recueillis par l'une d'elles : c'en est assez pour nous faire comprendre le jugement favorable des contemporains, sinon pour nous dévoiler tous les ressorts d'une éloquence qui fut avant tout efficace.

1. Bascapè, p. 494.

Nous pouvons au contraire nous faire une idée très complète de son style épistolaire, car les lettres signées de lui sont très nombreuses, à Rome et à Milan notamment. Bascapè affirme qu'il a eu entre les mains une correspondance comprenant plus de trente mille pièces, et que la collection en avait été formée par l'ordre du saint lui-même¹. Il n'y en a qu'un petit nombre d'autographes : la plupart sont dictées à des secrétaires ou préparées par eux, mais l'unité du style, surtout dans les lettres de l'archevêque de Milan, ne permet pas de douter de la part principale prise par saint Charles à la rédaction. Peu de lettres de direction spirituelle ; peu d'expressions affectueuses, même aux amis intimes, et pas du tout de mots d'esprit : saint Charles écrit en administrateur et en diplomate ; il va droit au but, parle simplement des matières qu'il veut traiter, en les présentant avec habileté, mais sans artifice. Quelques traits çà et là nous révèlent à son insu la profondeur de son esprit et l'élévation de son âme.

Le soin qu'il prit de faire conserver sa correspondance nous rappelle que, parmi tant de choses qui sollicitaient son activité, il trouva le temps de s'occuper même d'archives : à Rome, il avait veillé à ce que tous les papiers de son administration fussent gardés au Vatican ; dans son diocèse, il prescrivit à chaque curé de mettre en ordre les registres paroissiaux, la correspondance avec l'Ordinaire et

1. « *Epistolarum ipsius ad alios, aliorumque ad ipsum amplius triginta millia, quas ille diligenter servari jussit, pervolutavi.* » Bascapè, p. 3.

tous les titres concernant le spirituel et le temporel de la paroisse. Lui-même prit des mesures pour remettre en bon état les archives de son archevêché. C'est un des nombreux points où il se montra en avance sur son temps.

Ses goûts artistiques subirent peu à peu une transformation. La vente de ses collections avait été l'un des plus rudes sacrifices qu'il ait eu à faire en embrassant une vie plus austère. Il ne se désintéressa jamais des choses de l'art ; le goût de ce qui est beau lui resta jusqu'à la fin : même quand il détacha, pour vêtir les pauvres, les tentures de son palais, il y conserva des tableaux de prix. Jamais il ne se sépara de l'*Adoration des Mages* de Titien, ni de quelques autres tableaux pieux de bonne facture, qui ornaient jusqu'à sa chambre. Toutefois il ne s'occupa plus que des arts qui pouvaient être les auxiliaires de son ministère pastoral : l'architecture, qui lui donnait des églises et des maisons pour ses clercs, et la musique qui embellissait les cérémonies sacrées, mais il ne cessa de protéger leurs manifestations les plus pures. A une époque où s'annonçaient déjà dans l'art de bâtir les excentricités du style *baroque*, il s'attacha l'architecte le plus sobre, le plus classique : Pellegrini, que Philippe II plus tard créa marquis, et c'est à lui qu'il confia la construction de son archevêché, de la Crypte, du baptistère et des portes de sa cathédrale, des églises de San Fedele et San Gregorio, du sanctuaire de Rhô et des collèges d'Ascona et de Pavie. Il s'intéressait personnellement à l'aménagement de la moindre église de campagne,

et il aurait voulu partout voir Dieu le mieux logé. Pour rédiger là-dessus des instructions au clergé, on le vit à Rome, pendant l'année jubilaire, examiner les dimensions des anciennes basiliques, leurs dispositions intérieures, leur mobilier et prendre sur tout cela des notes détaillées.

A l'égard de la musique, il demeura certainement l'amateur éclairé qu'il était au temps où il jouait du violoncelle et encourageait Palestrina. La musique religieuse fut naturellement la seule dont il s'occupa. Son grand souci, dont l'expression revient plusieurs fois dans sa correspondance, était d'obtenir une *musique intelligible*. Ruffo, qui fut son maître de chapelle à la cathédrale pendant plusieurs années, a laissé le renom d'un des bons maîtres de son époque. Saint Charles eut recours à lui et à plusieurs autres comme ce *Don Nicolò della musica cromatica*, dont parle une de ses lettres¹, pour faire composer des messes et des motets dont le style s'accordât avec les cérémonies de l'Église.

Dans l'organisation même de ses cérémonies, saint Charles eut à soutenir des luttes passionnées pour le maintien et la restauration du rite ambrosien. La bulle *Quod a nobis* prescrivait en principe le retour à la liturgie romaine ; elle permettait néanmoins aux diocèses, qui en possédaient une propre depuis plusieurs siècles, d'y rester fidèles, à condition d'en réviser les livres et de les faire approuver par le Saint-Siège. C'était le cas de Milan, dont la liturgie

1. *San Carlo nel terzo Centenario...*, p. 395.

conservait bien des formes remontant aux premiers siècles.

Tout dévoué qu'il fût au pape, et partisan en toutes choses de Rome, l'archevêque de Milan était un trop fervent défenseur des traditions de son église pour abandonner facilement celle-là. Il ne manquait pas de gens qui plaidaient auprès de lui la cause du rite romain. Speciano, son agent auprès du Saint-Père, et le cardinal Morone lui représentaient que le bréviaire et le missel romains étaient tout prêts, qu'il aurait beaucoup de difficultés à vaincre pour préparer et mettre au jour les livres ambrosiens, et que, du moment qu'il fallait procéder à une révision, autant valait adopter simplement les rites de l'Église universelle. Saint Charles répondit par une défense très chaleureuse des traditions milanaïses. Il insista sur les dangers que ferait courir à la piété des fidèles tout changement notable dans les cérémonies religieuses et finit par gagner sa cause. Les livres imprimés sur son ordre d'après les travaux de Pietro Galesino ne satisfont peut-être plus entièrement l'érudition scrupuleuse des spécialistes, mais ils ont eu le mérite d'assurer une nouvelle vie au rite ambrosien. On peut même dire que si, depuis le xvi^e siècle, les progrès de l'unité liturgique ont respecté les usages de l'Église de Milan, c'est probablement dans le souvenir de saint Charles et de son plaidoyer, qu'il faut en chercher la raison.

Son triomphe ne fut cependant pas si complet, qu'il n'ait dû reculer sur quelques points : ainsi

Monza, qui n'avait pas le rite ambrosien, obtint contre l'archevêque la faculté d'adopter celui de Rome. Saint Charles, qui s'était d'abord vivement défendu, obéit avec promptitude à la décision du pape. Cet échec ne fut pour lui que l'occasion de faire preuve de soumission et d'humilité.

L'*Humilitas* couronnée qui figurait depuis longtemps dans les armes de la famille Borromée, était le seul symbole héraldique dont saint Charles consentit à se servir dans les dernières années. Cette vertu pouvait sembler difficile à pratiquer pour un homme chargé d'autant de dignités, à qui les marques d'admiration avaient été prodiguées par ses plus illustres contemporains. Saint Charles, cependant, ne chercha jamais à se grandir. Toutes ses relations sociales furent subordonnées à son double but de sanctification personnelle et d'apostolat. Nous sommes tentés de nous le représenter comme inflexible et dur, parce qu'il était ferme et parce qu'il était austère; mais, dans son temps, on fut surtout frappé de sa bonté. La translation de son cœur à Rome, quelques années après la canonisation, fut l'occasion de toute une floraison de poésies qui l'exaltaient. On le représenta, montrant son cœur, comme Jésus, et même un ingénieux latiniste composa une *cardiographie* de saint Charles, dans laquelle ses vertus étaient célébrées en vers acrostiches qui affectaient la forme d'un cœur. C'est que saint Charles, n'ayant pas d'ambition terrestre, n'apportait ni passion ni aigreur dans ses rapports avec les hommes. S'il rencontra sur sa route des

difficultés et des oppositions, elles lui vinrent surtout d'hommes politiques, à qui sa popularité portait ombrage, ou de voluptueux, que gênaient son esprit de pénitence et ses réformes.

Saint Charles aima toujours beaucoup sa famille : son affection ne s'était pas refroidie, depuis le temps où il se réjouissait avec le pape de l'établissement de son frère et de ses sœurs. Mais, à mesure qu'il se donna plus complètement à son devoir pastoral, ses relations avec les siens changèrent un peu de caractère. Il leur montra toujours de l'intérêt, leur prodigua les bons conseils, l'aide de son temps et de sa fortune. Il soutint sa sœur Anne dans la douloureuse épreuve de son veuvage, et ce furent ses avis qui la déterminèrent à se consacrer à ses enfants, au lieu de s'enfermer dans un cloître comme elle en avait eu l'idée. En 1582, la perte de cette sœur lui arracha une lettre qui, au milieu des expressions de la résignation la plus pure, contient les accents d'une douleur très profondément sentie.

Il s'occupa constamment de ses neveux Gonzague, conseilla sa sœur Camille pour leur éducation, choisit un gouverneur à l'ainé Don Ferrante, contribua à son mariage, malgré le peu de goût qu'il avait pour ces sortes de négociations ; pour la sœur de Ferrante, sa nièce Marguerite de Gonzague, il implora en 1581 la libéralité du grand-duc de Toscane pour lui assurer une dot : la lettre d'affaire qu'il se donna la peine d'écrire à cette occasion, nous montre à quel point les intérêts de sa famille lui

tenaient encore à cœur. Vis-à-vis de ses cousins René et Frédéric Borromée, dont l'un devait être héritier de son patrimoine et l'autre de sa charge, la même affection éclairée inspira tous ses actes ; il s'intéressa à leur éducation, accueillit avec joie l'entrée de Frédéric dans les ordres, l'encouragea et fit naître en lui la sainte émulation, qui devait lui faire rechercher, plus tard, la direction de toute sa conduite comme archevêque dans les exemples de son aîné.

Saint Charles resta donc un excellent parent, mais sa conscience scrupuleuse lui fit un peu écarter les siens de sa vie quotidienne. Il craignait que le sang ne parlât quelquefois plus haut que son devoir : « Il faut, disait-il, peser les demandes de nos parents avec des balances d'orfèvre, parce que nous sommes trop disposés à nous laisser émouvoir¹. »

Pour bien montrer à tous comment il entendait faire de son clergé sa première famille, il renonça en 1575 à ses armoiries dont il ne conserva que l'*Humilitas*, et remplaça, dans sa signature, son nom propre par celui de son titre cardinalice, se nommant ainsi officiellement — selon ce qu'il croyait une ancienne tradition — *le cardinal de Sainte-Praxède*.

Cette marque de détachement ne doit pas nous faire croire que saint Charles eût sur la hiérarchie sociale les idées à demi révolutionnaires, où quel-

1. *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 285.

ques-uns voudraient voir aujourd'hui l'interprétation vraie de l'esprit évangélique. Avec une modestie, que la conscience de son rang n'empêchait pas d'être sincère, il se plaisait à reconnaître la supériorité du mérite et de la naissance là où il la rencontrait. On cite de lui des pages sur la noblesse qui sont d'un accent modéré et bien senti. En contact tout le long de sa vie avec des princes et des grands, il a toujours su se faire apprécier d'eux, sans rien sacrifier ni de sa dignité ni de son indépendance. Malgré les difficultés que lui faisaient les gouverneurs espagnols, saint Charles fut toujours en haute estime auprès de Philippe II. Quand Bascapè alla en son nom trouver le roi, celui-ci le combla d'honneurs, lui fit offrir quantité de bénéfices, dont l'envoyé du cardinal n'accepta aucun, et le renvoya avec des paroles pleines d'admiration pour son maître et avec la promesse de favoriser en tout son apostolat.

En 1574, Henri III, venant de Pologne en France pour prendre possession du royaume, passa par la Lombardie. Saint Charles alla le voir à Monza. Cette entrevue du saint réformateur avec le prince, dont la conduite a tellement démenti les espérances qu'il faisait alors concevoir au pape et au parti catholique, a beaucoup intéressé les historiens. Saint Charles se montra plein de déférence et même de sympathie, le roi, plein de respect. Il assista à la messe de l'archevêque, qui lui offrit un beau crucifix, avec d'autres présents pour quelques grands personnages de sa suite.

Saint Charles, qui avait pris les instructions du pape et devait lui rendre compte de tout, redoutait un peu d'avoir à causer avec le roi de choses graves : « Votre Seigneurie illustrissime sait, écrivait-il quelques jours après au cardinal secrétaire d'État, combien j'ai de difficulté à parler, surtout quand je me trouve en présence de personnes de haut rang¹. » Il surmonta ce reste de timidité et profita des quelques instants où il put parler à Henri, pour l'exhorter à lutter vigoureusement contre l'hérésie et à rétablir en France l'unité de la foi, « montrant ainsi, dit Bascapè, à quoi sert aux prêtres de Dieu l'amitié des rois et des princes.² ».

Saint Charles entretint aussi une correspondance assez active avec le roi Sébastien de Portugal. J'ai parlé ailleurs de son amitié pour Melchior Lussy et les principaux chefs catholiques de la Suisse. Parmi les princes italiens, presque tous furent en relation avec lui. Les maisons de Mantoue et d'Urbin étaient alliées à sa famille. Le duc de Parme, Octave Farnèse, donna à René Borromée sa fille Ersilia. Le grand-duc Côme de Médicis, personnage au demeurant assez peu recommandable, eut du moins le mérite de traiter saint Charles avec une faveur marquée et d'écouter quelquefois ses conseils. Mais ses principaux amis furent les ducs de Savoie.

Emmanuel-Philibert fit venir de Chambéry à Turin le Saint Suaire, pour que l'archevêque

1. Sylvain, t. II, p. 370.

2. Bascapè, p. 156.

de Milan pût y vénérer cette insigne relique. Saint Charles le fit en 1578 : il se rendit en Piémont comme un pèlerin, à pied, avec une très faible suite. Aux portes de Turin, le duc, son fils et un cortège magnifique l'attendaient. Le contraste entre le misérable appareil dont était entouré le saint et la vénération que tous lui témoignaient choqua quelques contemporains : c'est au contraire un de ces traits où nous aimons à voir un symbole. Le duc de Savoie recommanda son fils à saint Charles et l'assura qu'il en serait obéi comme si lui-même était son père. Quand Charles-Emmanuel monta à son tour sur le trône, il n'oublia pas le vœu paternel : Saint Charles n'eut pas d'ami plus confiant. Gravement malade à Verceil, en 1583, le jeune duc fit aussitôt prévenir l'archevêque, qui s'empressa d'accourir : la guérison presque subite qui suivit son arrivée fut, de l'avis de tous, considérée comme un miracle obtenu par ses prières. Saint Charles rendit encore visite à Charles-Emmanuel en 1584. Quelques mois plus tard, le prince recevait comme un présent de prix l'*Agnus Dei* que le saint portait à son cou le jour de sa mort. Il vint prier sur sa tombe, proclama alors très haut sa reconnaissance et sa vénération. La canonisation n'eut pas de plus chaleureux fauteur que le duc de Savoie.

Je ne reviendrai pas sur les rapports de saint Charles avec les papes : toute sa conduite montre assez quelle fut sa dévotion pour le Saint-Siège, son dévouement au pontife et le grand cas que Pie V et Grégoire XIII ont fait de son

intelligence et de ses vertus. Les lettres qu'il écrivit aux cardinaux, depuis son arrivée à Milan, sont empreintes de cette gravité un peu cérémonieuse, que l'usage du temps imposait entre personnes de cette dignité, mais la charité du saint y apparaît, et aussi son esprit de réforme.

Ayant eu, en 1580, l'occasion de passer par Bagnaia et Caprarola, il vit les villas somptueuses et les magnifiques jardins de ses collègues Farnèse et Gambara; il écrivit à ce dernier une lettre où, sans pouvoir se défendre d'apprécier en artiste tant de belles choses, il exprimait librement cette idée qu'un tel luxe était excessif chez des princes de l'Église, et exhortait les deux cardinaux, tandis que tant de misères sollicitaient leur générosité, à employer leurs richesses à des œuvres de bienfaisance¹. Les cardinaux Alciati et Sirleti, qui étaient deux savants pleins de modestie et de piété, furent peut-être ses meilleurs amis dans le Sacré-Collège.

Ce fut un de ses privilèges d'avoir été en relations affectueuses avec plusieurs saints : saint Pie V, qu'il contribua à porter au trône pontifical; saint Philippe de Néri, l'un de ses plus chers conseillers, auquel les vérités qu'ils échangeaient ne faisaient rien perdre de son amitié; saint François de Borgia, qui fut de son temps général des jésuites; saint Alexandre Sauli, qu'il consacra évêque; saint André Avellin, dont il appréciait fort le zèle et les avis. Une des scènes les plus célèbres de sa

1. Giussani-Oltrocchi, p. 493.

vie, et l'une de celles qui ont inspiré les peintres, est son entrevue avec saint Louis de Gonzague. C'était en 1580, pendant la visite apostolique du diocèse de Brescia. A Castiglione delle Stiviere le jeune Louis de Gonzague, alors âgé de 12 ans, fut amené à saint Charles, trop anciennement lié avec sa famille pour ne pas s'intéresser à lui. L'archevêque s'entretint longuement avec l'enfant et le trouva si angélique, qu'il voulut lui donner tout de suite et de sa main sa Première Communion. Saint Charles, en observateur pénétrant, avait, semble-t-il, aperçu dès lors les vertus si délicates dont la carrière trop courte de Louis de Gonzague devait donner l'exemple.

Avec tous saint Charles se montrait plein d'affabilité; il n'aimait pas néanmoins les démonstrations excessives de politesse : « Tous ces compliments trop officieux, écrivait-il, ne sont pas du tout de mon goût¹. » Aussi usait-il de franchise : à Rome, quand il ne pouvait accéder à une demande, il s'en tirait par de bonnes paroles et laissait quelquefois au sollicitateur des illusions; plus tard il ne voulut plus descendre à ces petits subterfuges et prit l'habitude de dire oui ou non tout carrément. Il était lent à se décider, mais très difficile à faire changer d'avis : seule sa soumission à l'autorité avait le pouvoir de le faire revenir sur ses décisions. —

Quand on lui disait d'être prudent, il répondait quelquefois que la prudence ne vaut rien, et qu'il

1. *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 42.

faut souvent, pour le service de Dieu, agir contre la commune opinion; ce qui ne l'empêchait pas de peser très sagement ses actes et même d'user de diplomatie. S'il ne suivait pas beaucoup les conseils, il savait admirablement les écouter, même s'ils étaient mauvais : « Il dévorait, nous dit Bascapè, toutes les inepties, les sottises et les méchancetés¹. » Son visage restait impassible, quel que fût le résultat de ses paroles ou de ses efforts : sa douceur dans les discussions était extrême. Au cours d'une carrière, où les obstacles furent semés sous ses pas, jamais on ne le vit s'emporter : « Il avait l'habitude, dit son cousin Frédéric, de se tenir au-dessus de la controverse et de modérer l'ardeur de ses ministres². » Quand il se sentait trop oppressé par les difficultés, il passait quelque temps en visites pastorales pour s'en distraire l'esprit et les aborder avec un jugement plus sain à son retour. Quand la décision ne dépendait pas de lui, il l'attendait avec le plus grand calme : « Je sais, écrivait-il à Ormanetto en 1567, que le pape a choisi cinq cardinaux pour examiner le droit de mon église; j'attends donc tranquillement leur sentence, et j'ai banni de mon esprit toute préoccupation de cette affaire³. » Il était toujours prêt à montrer à ses adversaires par des actes de charité et de bienveillance qu'il n'avait point de ressentiment. Ce fut

1. Bascapè, p. 495.

2. *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 566.

3. *San Carlo nel terzo Centenario*, p. 219.

lui-même qui assista sur son lit de mort le marquis d'Ayamonte, qui avait été le gouverneur le plus acharné contre lui, et non seulement contre son administration, mais contre sa personne.

La force nécessaire pour dominer à ce point un caractère naturellement fier et assez vif ne pouvait être puisée que dans une abondante vie intérieure. Saint Charles, au milieu de l'existence la plus active, s'appliqua à être de plus en plus un dévot et un contemplatif. S'il a eu avec Dieu les conversations intimes des grands mystiques, c'est ce que nous ignorons : son humilité, qui lui interdisait de se retourner pour imposer les mains aux démoniaques qui hurlaient quelquefois sur son passage, ne lui aurait pas permis de faire confidence à la postérité des grâces exceptionnelles qu'il aurait reçues. Il nous manque, pour en connaître quelque chose, le journal ou les notes d'un homme comme le P. Adorno, son confesseur, ou Louis Moneta, son conseiller intime. Ce que nous savons, c'est qu'il passait de longues heures à méditer et à prier. Sa dévotion était à la fois très raisonnée et très sentie. L'histoire du sanctuaire de Rhô en est le témoignage.

Le 24 août 1583, deux paysans de cette petite bourgade, puis une grande foule, qui comprenait le curé, virent des larmes de sang sortir des yeux d'une vieille Madone des douleurs, qui se trouvait alors dans une petite chapelle de campagne. Saint Charles en fut informé ; il était peu disposé à admettre les prodiges et à seconder les enthousiasmes

populaires ; il chargea une commission de prêtres de faire une enquête très sévère. Le procès fut long et minutieux. Bascapè resta à Rhô pendant vingt jours, accompagné d'un notaire, qui mit par écrit les dépositions de quarante témoins. Le résultat de l'enquête fut envoyé à Rome : il ne laissait aucun doute sur la réalité du miracle. Saint Charles alors se rendit lui-même à Rhô et pria longtemps devant l'image sainte. En se relevant, il annonça qu'il allait faire élever là un grand temple, auquel s'est ajoutée depuis une maison d'oblats missionnaires, qui fait un centre d'apostolat de ce lieu de pèlerinages toujours fréquenté.

Dans ses méditations, saint Charles avait pris pour guide saint Ignace, dont il pratiqua beaucoup les *Exercices Spirituels*. Il travaillait aussi méthodiquement à se sanctifier par la prière qu'à réorganiser son diocèse ; mais il apportait là, comme en ses austérités, toute l'ardeur d'une âme, dont il contenait ailleurs les mouvements. On le vit pleurer longtemps à Einsiedeln, devant l'image de Notre-Dame des Ermites, et à Varallo dans la chapelle de l'*Ensevelissement du Christ*. Il multipliait les pèlerinages, n'hésitant jamais à prolonger de quelques jours un voyage pour visiter un sanctuaire ou vénérer les traces d'un saint. Saint Charles, pèlerin, suivait un véritable *règlement* comme en une retraite. Il faisait toute la route à pied ainsi que sa suite ; il ne voulait pas qu'on annonçât d'avance son arrivée, s'en remettant à la Providence du soin de son gîte et de sa nourriture, et trouvant

là quelque occasion de pénitence supplémentaire. Toute la journée était coupée d'exercices pieux, de prières en commun et de méditations. Locarno, Einsiedeln, Tirano, Lorette, L'Alverne, Assise, Turin, Varallo, reçurent ainsi sa visite. Il s'arrêta trois fois à Lorette, à l'aller ou au retour de ses voyages à Rome ; il y fit l'admiration de tous par les marques très vives de sa dévotion et par la simplicité avec laquelle il refusa tous les honneurs qu'on voulut lui faire. Et je ne prétends pas que son autorité suffise à contredire les critiques qui veulent soumettre les traditions de Lorette à un examen minutieux ; pas plus qu'à ceux qui n'admettent pas l'authenticité du Saint Suaire de Turin je ne puis opposer les pèlerinages que saint Charles y a faits. Saint Charles était de son temps ; avec les papes et tout le clergé d'alors, il vénérail à Lorette le souvenir de l'Incarnation ; à Turin, il cherchait de nouveaux aliments à la dévotion très particulière qu'il eut toujours à la Passion de Notre-Seigneur.

La méditation fréquente des souffrances de Jésus-Christ contribua certainement à donner au caractère de saint Charles sa formation définitive. Des nuits qu'il passait dans la crypte du Saint-Sépulcre chez ses oblats de Milan, il sortait de plus en plus exténué, mais aussi de mieux en mieux armé pour soutenir, avec la douceur et la constance dont le Maître a donné l'exemple, les difficultés de sa tâche et les souffrances de la maladie. La piété des Milanais l'a représenté très souvent les yeux fixés sur un crucifix, pour exprimer ce caractère de sa

sainteté. C'est pour se mettre plus complètement encore dans une atmosphère spirituelle où il se complaisait, qu'il vint par deux fois, en 1578 et en 1584, passer plusieurs jours sur la montagne sacrée de Varallo, et il ne la quitta la seconde fois que pour mourir.

CHAPITRE VII

LA MORT

Il letto fu di Carlo ! Ivi quel volto
Dormi e vegliò, quand'a laudar la fede
De' Varallensi, a lor si fu rivolto
Dalla lombarda gloriosa sede.

(SILVIO PELLICO, *Il sacro monte di
Varallo.*)

Varallo est aujourd'hui une petite ville de la province de Novare, située en pleine montagne, dans la vallée pittoresque de la Sesia, non loin des contreforts du Mont Rose. Au xv^e siècle un franciscain, sorti d'une noble famille milanaise, le bienheureux Bernardino Caimi, y fonda un sanctuaire en l'honneur de Jésus souffrant. Ce lieu devint, au bout de peu d'années, un centre important de pèlerinages, et de nombreuses chapelles y furent élevées, pour rappeler les mystères de la Passion; elles s'ornèrent de statues en bois peint et de fresques, dues à de bons artistes, comme Gaudenzio Ferrari; quelques-unes étaient construites sur le modèle des églises les plus célèbres des Lieux Saints. L'en-

semble constitua le *Sacro Monte*, qui a servi de modèle à d'autres montagnes sacrées, créées sur divers points de la Lombardie par la piété des populations, en l'honneur de la Vierge ou d'un saint.

Saint Charles, pèlerin fidèle de tant de sanctuaires, ne pouvait manquer d'aimer celui de Varallo, où il devait trouver l'occasion de raviver la dévotion toute spéciale qu'il professait pour les souffrances et la mort du Sauveur. Il y vint plus d'une fois, donnant quelque trêve aux occupations trop absorbantes de sa vie habituelle, pour passer une ou deux semaines dans le calme et l'air vif de la montagne, à puiser, en de longues méditations, la force pour de nouvelles austérités et de nouveaux travaux. A l'automne de l'année 1584, il décida d'y faire une retraite de quelques jours, pour se bien préparer à la visite apostolique des Grisons, grand projet qu'il caressait depuis longtemps, et pour lequel il croyait avoir enfin aplani tous les obstacles que les hérétiques exaspérés de cette région avaient jusqu'alors semés sur sa route.

Saint Charles quitta Milan vers le milieu de septembre. Il se dirigea d'abord vers Novare, dont l'évêque, gravement malade, lui avait fait demander de le venir voir. Il n'arriva qu'après qu'il était mort, et, apprenant que les fatigues d'une tournée pastorale avaient hâté sa fin : « C'est ainsi, dit-il, que doivent mourir les évêques¹. » Au bout de peu

1. Bascapè, *De obitu Caroli... archiepiscopi Mediolanensis*, Milan, 1584, broch. in-8°.

de jours, il quitta Novare pour Verceil, où il passa quelque temps pour s'occuper des affaires de cette église, dont le pasteur, M^{gr} Bonhomini, son intime ami, avait été appelé au loin par une mission du Saint-Siège. Dans les premiers jours d'octobre, saint Charles se rendit à Turin; il y vénéra encore une fois le Saint Suaire, puis il monta à Varallo, où il arriva le 11. Il y avait fait venir son confesseur, le P. Adorno, de la Compagnie de Jésus, sous la direction duquel il commença les exercices spirituels, qu'il avait coutume de faire selon la méthode en usage dans cette compagnie¹.

Ces jours furent passés par saint Charles d'une façon toute céleste. Il semble qu'un pressentiment de sa fin prochaine l'ait poussé à tout laisser pour se rendre de plus en plus digne de la demeure éternelle où il allait bientôt être admis; assurément, si Dieu lui avait révélé qu'il allait peu après le rappeler à lui, sa conduite pour se préparer à la mort n'aurait pu être plus parfaite. Depuis quelque temps déjà, il avait pris l'habitude de jeûner presque toute l'année, et pendant tout le carême au pain et à l'eau; de travailler et de méditer sans jamais s'asseoir; d'examiner sa conscience, non seulement matin et soir, mais encore après chaque action importante, pour ne laisser échapper aucune occasion de s'accuser et de suivre le mieux. A Varallo, un règlement de chaque jour fut établi pour lui et

1. Tarugi, *Relazione della morte del cardinale Borromeo*, Rome, 1585, in-8°, p. 18.

pour ses familiers, comprenant certains exercices en commun et certaines heures de libre méditation. En ce qui le concernait, le cardinal renchérit de beaucoup sur les austérités prescrites et s'obligea à des prières bien plus longues que tous les autres. On le voyait la nuit, une lanterne abritée sous son manteau, se diriger sans bruit vers quelque une des chapelles du *Sacro Monte*, vers celle du Saint-Sépulcre surtout, où sa dévotion l'amenait si fréquemment qu'on y a depuis élevé sa statue. A peine s'il dormait quelques heures sur un lit de bois tout dur. Il ne quittait guère le cilice, et même, en secret et à l'insu de tous, il se donnait parfois la discipline. C'était lui qui réveillait le P. Adorno et lui donnait de la lumière. Il en conservait toute la nuit dans sa cellule « d'abord, dit Bascapè¹, pour ne pas donner à ses serviteurs l'ennui de se lever avant lui, et aussi, je pense, pour jouir, dès qu'il ouvrait les yeux, de la vue de quelques images pieuses qui s'y trouvaient ». C'était pour lui un tel sacrifice de renoncer à ses méditations quotidiennes, qu'un jour, où il dut les interrompre pour aller voir à Arona le cardinal Ferreri, qui avait à lui parler, il ne se mit en route qu'après avoir passé la nuit entière en prières, à genoux, sans même s'appuyer un instant.

La petite troupe des retraitants était animée d'une ferveur incroyable, que les paroles de saint Charles entretenaient autant que son exemple. A certains

1. *Op. cit.*

moments de la journée, tout le monde se réunissait et chacun devait à son tour exposer et développer des sujets de méditation. Saint Charles, tout transporté par la contemplation des choses éternelles, eut, en ces jours, d'après les contemporains, des accents dignes du paradis. Les derniers entretiens de cet administrateur, de ce grand homme d'action, avec ses intimes furent ainsi consacrés aux inspirations de la piété la plus pure et la plus détachée de la terre.

Vers la fin d'octobre, le cardinal commença à se sentir plus faible et indisposé. Il fut pris d'accès de fièvre, qui revenaient de deux en deux jours. Il quitta Varallo le 28, au moment du troisième accès, et se rendit à pied à Arona. Un médecin fut consulté ; mais saint Charles n'interrompit, pour se soigner, ni ses travaux, ni ses austérités, voulant imiter les pauvres, qui doivent gagner tous les jours leur pain et ne peuvent prendre du repos pour la moindre maladie. En cheminant, il se prit à discourir de sa mort comme d'une chose prochaine : aucun des siens n'avait vécu longtemps ; son père était mort à quarante-sept ans et lui-même approchait de cet âge. S'étonnant presque que Dieu l'eût conservé si longtemps ici-bas, avec une santé peu solide et des occupations fatigantes, il en attribuait l'effet à ses pénitences, bien loin de vouloir admettre qu'elles l'avaient épuisé. Il rappelait encore que saint Pie V, peu de jours avant sa mort, avait visité, déjà malade, les sept églises de Rome et tenait d'autres discours semblables.

A Arona, il se reposa quelques instants, mais il ne voulut point s'y arrêter, malgré les prières de son cousin René, et monta presque aussitôt en barque pour Canobbio. Un matelas avait été étendu au fond de la barque; il s'y agenouilla et récita l'*Itinéraire*, le *Miserere* et le *De Profundis*. Se tournant ensuite vers les mariniers, il les exhorta à réciter, avant de prendre le large, le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, qu'il leur fit répéter. Il s'étendit ensuite un peu de temps. De Canobbio il se rendit à Ascona, où il procéda à l'inauguration du collège qu'il avait fait construire pour les clercs de cette région, puis revint passer à Canobbio la nuit du 30 au 31, tourmenté d'un nouvel accès de fièvre. Il s'embarqua de nouveau le 31 pour Arona; puis, se sentant plus mal, se fit rapidement conduire à Milan, partie en barque et partie en litière. La fatigue du trajet et de nouveaux accès de fièvre ne l'empêchèrent pas de faire à tous ses compagnons une brève instruction sur la fête de la Toussaint, ni d'examiner les affaires de son diocèse, restées en souffrance depuis son départ.

René Borromée, sérieusement inquiet de la faiblesse croissante de son cousin, et de la persistance de la fièvre, ne voulut plus le quitter depuis Arona. A Milan, le beau-frère de saint Charles, Annibal de Hohenems, et son fils se joignirent à la famille ecclésiastique et aux serviteurs du Cardinal.

La litière arriva le soir du jour des Morts au palais archiépiscopal, dans le silence que l'émotion et l'anxiété imposaient à tous : le pasteur entraît pour la dernière fois dans sa ville, sans que celle-ci,

ignorante de sa venue, ait pu lui manifester sa sympathie et son respect. Quelques passants à peine purent apercevoir le cortège. Il fut heureux, sans doute, pour la tranquillité du malade, que ses Milanais ne se soient pas doutés qu'il revenait, et qu'il revenait presque agonisant, car la foule se serait portée vers lui et le bruit, la bousculade, n'auraient pu qu'aggraver son état. Néanmoins, quelle différence entre le triste retour de 1584 et le triomphe de l'entrée solennelle, dix-neuf ans plus tôt !

Aussitôt saint Charles installé dans sa chambre, les médecins furent appelés auprès de lui. Ils ne se prononcèrent pas tout de suite sur l'imminence du péril, mais ils avertirent l'entourage du saint de la gravité du mal ; ils ne purent envisager la convalescence qu'après de longues semaines de maladie. Saint Charles, plus conscient, semble-t-il, de sa fin prochaine, fit placer au pied de son lit et sous son baldaquin des tableaux représentant l'agonie de Jésus et son ensevelissement, pour entretenir son esprit dans une méditation qui lui était chère. Cependant, il fermait le plus souvent les yeux : « C'est le sommeil de l'évêque de Modène », dit à mi-voix Bascapè, qui faisait ainsi allusion à une anecdote fréquemment racontée avec admiration par son maître : un saint évêque de Modène, sur son lit de mort, tenait les yeux constamment fermés, pour que cette apparence de sommeil détournât les assistants de troubler ses prières. Saint Charles entendit ce mot et sourit.

Bientôt les médecins n'eurent plus d'illusions et prévinrent René Borromée ainsi que Hohenems que la mort s'approchait. C'était dans la journée du 3 novembre. On courut demander des prières pour l'archevêque dans toutes les églises de la ville. Cependant le P. Adorno lui déclarait qu'il était temps de se préparer et lui demandait quand il voulait recevoir le viatique : « Tout de suite¹ », répondit-il. Ce fut sa dernière parole. Il fit encore un signe pour indiquer que ce devait être, selon la coutume, l'archiprêtre de la cathédrale qui lui administrerait les derniers sacrements, et un autre pour autoriser que l'on avertît les évêques de la province. Le comte René lui ayant recommandé de ne point se troubler à l'approche de la mort, il répondit par un sourire. Il reçut ensuite dévotement le viatique et les saintes onctions, puis il demeura silencieux, par faiblesse sans doute, et aussi par recueillement, mais surtout, croyons-nous, par humilité, car c'est bien un trait digne de cette âme que d'avoir voulu laisser à ses amis le souvenir d'une mort toute simple, et sans aucune manifestation extraordinaire de sainteté.

La nuit tombait; tous les serviteurs de l'archevêque emplissaient les corridors du palais. Ses parents lui demandèrent de bénir encore les assistants, ce qu'il fit avec peine, soutenu des deux côtés par ses familiers. L'agonie commença ensuite,

1. « *All' hora* », Bascapè, *op. cit.*, — « *Presto* », Loiano. Relation manuscrite, Ambrosienne-Fx. 81.

si suave qu'aucun de ses membres n'en fut agité et qu'il ne sembla en proie à aucune violence. On lui passa son cilice, et un clerc se mit à lire tout haut les prières liturgiques et la Passion de Notre-Seigneur, qu'il avait souvent recommandé de faire entendre aux agonisants. Vers la troisième heure de la nuit, il rendit son âme à Dieu. « Ce fut moi, dit Bascapè¹, qui eus la chère et douloureuse mission de recevoir son dernier soupir et de lui fermer les yeux, sans pouvoir me rassasier de baiser cette chair très sainte et très chaste. »

Le messenger qui apporta en ville la funèbre nouvelle la trouva toute bouleversée de l'annonce du mal qui avait terrassé l'archevêque : « Cette nuit-là, à Milan, dit un témoin, il y eut bien peu de gens à dormir². » De tous les côtés des prières solennelles, des processions pour obtenir la guérison de l'archevêque s'organisaient. Dès que l'on sut que c'était fini, ce fut une explosion de douleur et de larmes. On dut se hâter de fermer la chambre mortuaire, de crainte qu'elle ne fût envahie par la foule. Seuls les parents du saint et le gouverneur, duc de Terranova, y furent admis.

Bientôt le corps fut préparé pour les funérailles. Son excessive maigreur frappa ses familiers; on retrouva sans peine, avec les traces de ses macérations, la cicatrice du coup d'arquebuse de Farina. L'autopsie révéla en outre, selon Botero³,

1. *Op. cit.*

2. Tarugi, *op. cit.*, p. 36.

3. *Lettre au Cardinal Bathori*, imprimée à Milan en 1584.

un cœur trop grand et un foie profondément attaqué. Après avoir été embaumé, le corps fut revêtu des ornements pontificaux et exposé dans une chapelle de l'archevêché, derrière une grille où toute la ville se pressa, au point que quelques personnes y moururent étouffées dans la foule. Cinq jours après la mort, eurent lieu les funérailles, que présida l'évêque de Crémone. Frédéric Borromée conduisait le deuil, avec son frère René et les Hohenems. Plusieurs évêques y assistaient, ainsi que le gouverneur, le Sénat, les magistrats et le peuple tout entier, poussant, dit un témoin, des *mugissements* de douleur¹. Milan, ce jour-là, prit complètement le deuil : les boutiques restèrent fermées, les affaires s'arrêtèrent, la justice ne fut point rendue.

Les chanoines portèrent le corps à la cathédrale, où fut chantée la messe d'enterrement, au cours de laquelle le P. Panigarola prononça une oraison funèbre. Les restes de l'archevêque demeurèrent ensuite pendant quelque temps dans la chapelle de Pie IV, séparés par une grille de la multitude des fidèles qui cherchaient à s'en approcher pour y faire toucher des chapelets, au milieu de l'agitation violente et des cris d'un grand nombre de démoniaques². Ils furent enfin déposés devant l'entrée du chœur, à l'endroit que saint Charles avait de longtemps choisi pour sa

1. Loiano, *op. cit.*

2. Gridano *continuamente i demoni d'intorno*. Bascapè, *op. cit.*

sépulture. C'est là même qu'il repose encore aujourd'hui, entouré depuis lors d'une vénération qui n'a fait que s'accroître.

Le deuil des Milanais trouva des échos dans le monde entier. Saint Charles avait à peine rendu le dernier soupir, que ses amis les plus proches s'empressèrent d'annoncer cette triste nouvelle, avec beaucoup de détails, à des amis plus lointains, à des cardinaux, à des princes. Plusieurs de ces relations, écrites par des témoins encore tout remués de ce qu'ils ont vu, furent imprimées au bout de quelques semaines. Elles nous ont permis de suivre, pour ainsi dire heure par heure, dans sa grandeur et sa simplicité, cette fin, si digne de celui qui osait proclamer, quelques jours plus tôt, « que l'on doit à Dieu un véritable esclavage, sans aucun attachement à aucune chose de cette vie, ni à aucun dessein, même spirituel¹ ».

L'éloge du cardinal Borromée et le regret de sa disparition furent bientôt sur toutes les bouches. Le pape, le roi d'Espagne firent entendre des paroles solennelles d'admiration pour celui que l'Église de Milan venait de perdre. La piété des fidèles alla tout de suite plus loin, et commença dès lors à l'invoquer comme un protecteur. Son image se rencontra bientôt dans les maisons les plus pauvres, et la foule continua à se presser autour de son tombeau, obtenant par son intercession des grâces sans nombre. On pouvait pré-

1. Bascapè, *op. cit.*

voir que la canonisation ne se ferait pas attendre. Le clergé milanais et les autorités civiles ne tardèrent pas à la réclamer officiellement. Dès 1603, une double ambassade, envoyée par le synode diocésain et par le Conseil des Soixante, déposait aux pieds de Clément VIII le vœu de toute la Lombardie. Les souverains d'Espagne, de Pologne, de Parme, de Toscane, de Savoie, les Cantons suisses et la République de Venise parlèrent dans le même sens. Les ordres religieux joignirent leurs instances à celles du clergé et des laïques. Tout le monde trouva bien longue l'enquête à laquelle on ne put se soustraire, et que la Congrégation des Rites mena avec la scrupuleuse lenteur dont elle est coutumière. En 1609, les évêques de la province, réunis, pour la première fois, depuis 1584, en concile provincial, députèrent Carlo Bascapè, évêque de Novare¹ et Tullio Carretto, évêque de Casale, pour porter à Paul V une supplique solennelle, dans laquelle ils rappelaient les grandes œuvres que Charles avait accomplies pour l'Église, auxquelles plusieurs d'entre eux avaient collaboré sous sa direction, l'héroïsme de ses vertus, dont ils avaient été les témoins, et s'appuyaient enfin sur le cri universel des peuples et sur les grâces obtenues par les nombreux fidèles qui venaient prier à son tombeau, pour demander avec instance une prompte décision.

Le pape se prononça en effet l'année suivante. Le

1. Le biographe du saint.

1^{er} novembre 1610 eurent lieu, dans Saint-Pierre, les fêtes solennelles de la canonisation, dont on a célébré naguère à Milan le troisième centenaire.

Il n'entre pas dans le plan de ce livre de faire l'histoire du culte de saint Charles depuis trois siècles. Ce serait une entreprise trop vaste, quoiqu'elle ne dût pas être dépourvue d'intérêt. Nous avons la satisfaction de penser que la France y occuperait sa bonne place. Avant même que la Compagnie de Saint-Sulpice, qui se glorifie de conserver comme une relique, un lit qui appartient au cardinal Borromée, le proposât à tous les jeunes prêtres qu'elle forme, comme un modèle de vie sacerdotale, nous pourrions compter parmi ses dévots un Pierre de Bérulle, un Bossuet et surtout un François de Sales. Ce dernier, avec des dons bien différents, fut une aussi grande figure de pasteur d'âmes, et je suis particulièrement heureux que son admiration pour saint Charles et l'éloge qu'il se plaît à en faire à maintes reprises dans ses ouvrages, me permettent, en terminant, d'associer dans un même pieux hommage l'archevêque de Milan et l'évêque de Genève.

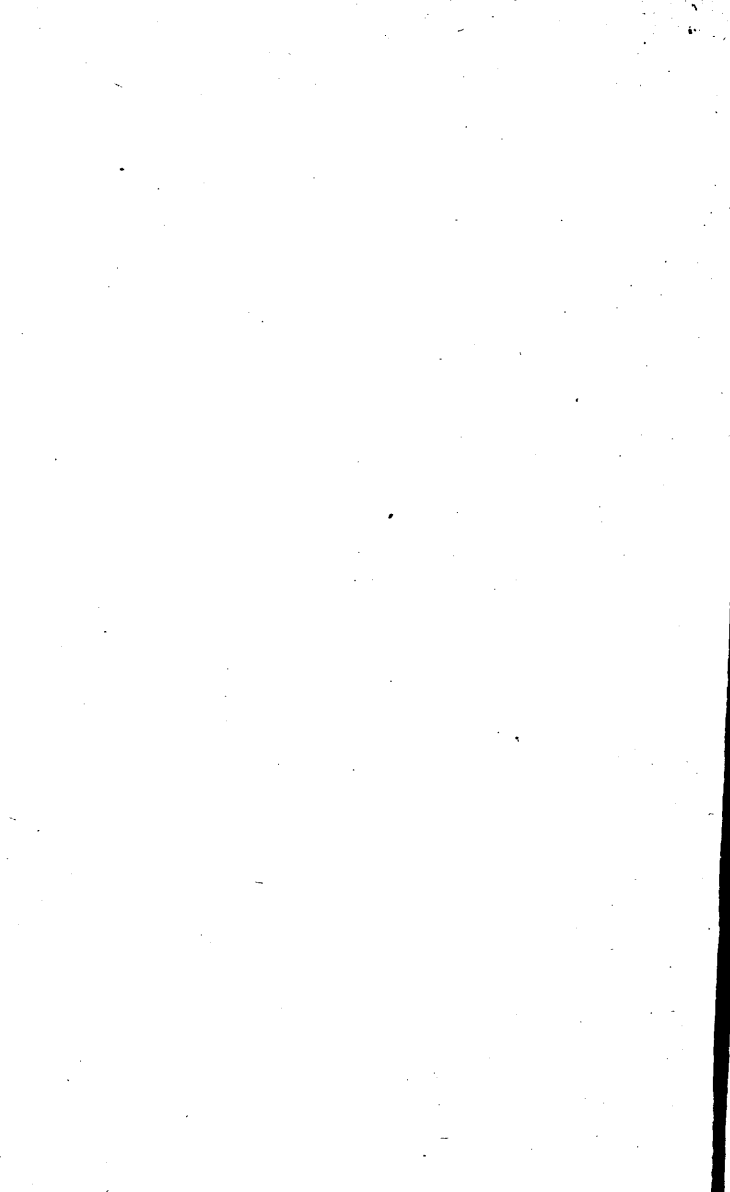
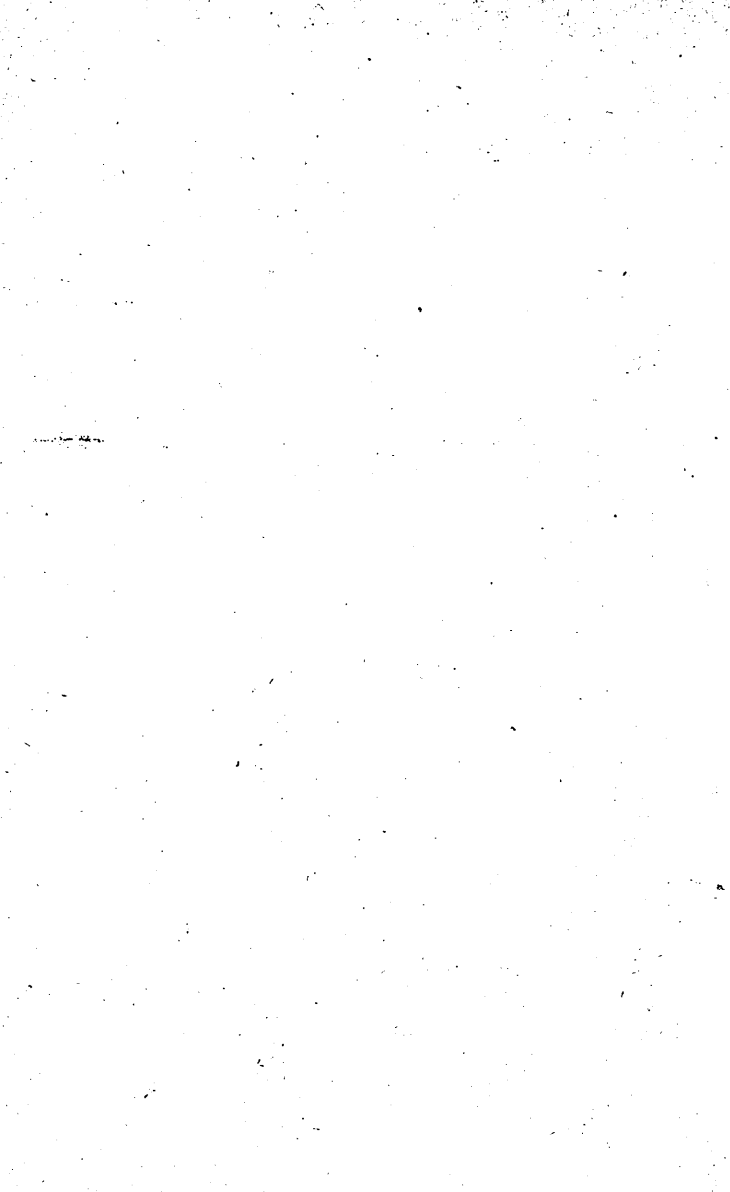


TABLE DES MATIERES

	Pages.
PRÉFACE.....	v
CHAPITRE I. — Les Borromée.....	1
CHAPITRE II. — Rome.....	28
CHAPITRE III. — Le Concile et ses suites.....	66
CHAPITRE IV. — Milan.....	105
CHAPITRE V. — La Peste.....	146
CHAPITRE VI. — Les qualités extérieures et les vertus intimes.....	163
CHAPITRE VII. — La mort.....	193





MÊME LIBRAIRIE

Vie de saint François de Sales, évêque et prince de Genève, par M. HAMON. *Nouvelle édition entièrement révisée* par M. GONTHIER, chanoine d'Annecy et M. LETOURNEAU, curé de Saint-Sulpice. 2 vol. in-8°, avec 2 héliogravures et de nombreuses illustrations..... 12 fr. »

— LE MÊME OUVRAGE. *Nouvelle édition abrégée*. 1 vol. in-12 avec un portrait en héliogravure..... 3 fr. 50

Histoire de saint François d'Assise, par M. l'abbé Léon LE MONNIER, ancien curé de Saint-Ferdinand des Ternes. *Quatrième édition*. 2 volumes in-8°..... 12 fr. »

— LE MÊME OUVRAGE. *Sixième édition*. 2 vol. in-12. 7 fr. »

Vie de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par M. l'abbé E. VACANDARD, aumônier du Lycée de Rouen. Ouvrage orné d'un portrait de saint Bernard, d'un plan de Clairvaux, d'après Dom MILLEY, et d'une carte des environs de Clairvaux, d'après CASSINI. *Quatrième édition revue et mise à jour*. 2 vol. in-12..... 8 fr. »

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Questions d'histoire et d'archéologie chrétiennes : *La répression de l'hérésie au moyen âge. — La morale des Albigeois. — Le Consolamentum ou initiation cathare. — S. Dominique a-t-il copié saint François ? — Jean-Baptiste de Rossi (1822-1894). — La venue de saint Pierre à Rome. — Les reliques romaines au IX^e siècle. — L'esprit de la liturgie catholique*, par M. JEAN GUIRAUD, professeur à l'Université de Besançon. 1 volume in-12..... 3 fr. 50

Le Grand Schisme d'Occident, par M. SALEMBIER, professeur à la Faculté de théologie de Lille. *Quatrième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

L'Eglise romaine et les Origines de la Renaissance, par M. Jean GUIRAUD, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Besançon. *Ouvrage couronné par l'Académie française. Quatrième édition*. 1 vol. in-12..... 3 fr. 50

Sainte Mélanie (383-439), par Georges GOYAU. *Cinquième édition*. 1 vol. in-12..... 2 fr. »

Le Bienheureux Frà Giovanni Angelico de Fiesole (1387-1455), par Henry COCHIN, député du Nord. *Quatrième édition*. 1 vol. in-12..... 2 fr. »

Saint Ambroise, par le duc DE BROGLIE, de l'Académie française. *Sixième édition*. 1 vol. in-12..... 2 fr. »

